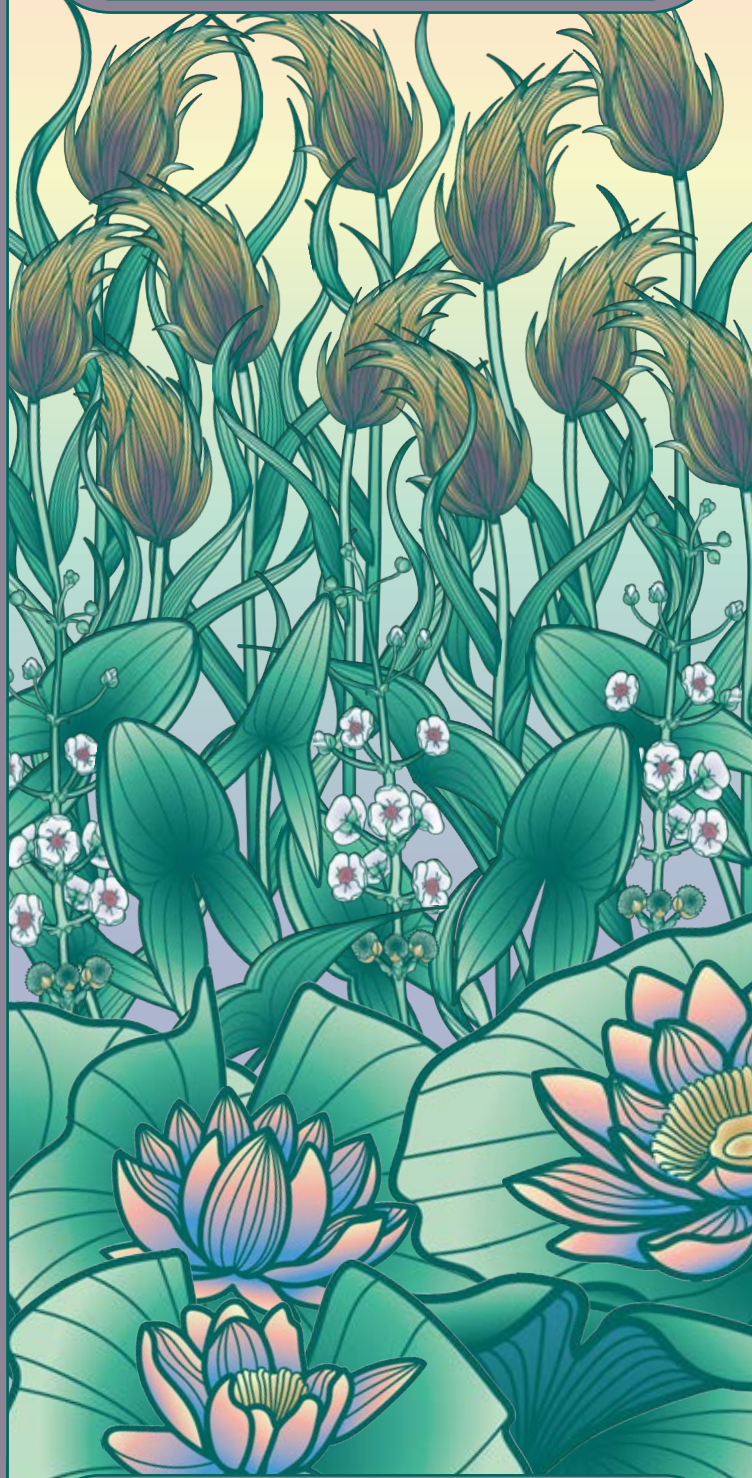


**Immersion dans l'univers
végétal des milieux humides**



carnet de navigation 21

La Traversée — Atelier de géopoétique

Département d'études littéraires
Université du Québec à Montréal
c. p. 8888, succ. centre-ville
Montréal, Québec, Canada, H3C 3P8
latraverseegeoetique.com
latraversee.uqam@gmail.com



Collection Carnets de navigation, numéro 21

ISBN : 978-2-9817313-3-3

Dépôt légal — Bibliothèques & Archives Nationales du Québec, novembre 2022

Dépôt légal — Bibliothèques & Archives Canada, novembre 2022

Organisation de l'atelier : Amélie-Anne Mailhot · Noémie Dubé · Rachel Bouvet
Roxanne Lajoie · Yves Mauffette

Édition : Amélie-Anne Mailhot · Noémie Dubé · Rachel Bouvet · Roxanne Lajoie

Révision linguistique : Jean-Pascal Bilodeau · Rachel Bouvet · Roxanne Lajoie

Conception graphique, illustrations & mise en page : Noémie Dubé

Ce carnet, composé en Lust text, a été imprimé par Reprodoc inc. (Montréal),
à l'automne 2022.

Immersion
dans
l'univers
végétal des
milieux
humides

carnet de navigation 21

sous le pilotage de :

amélie-anne mailhot • noémie dubé

rachel bouvet • roxanne lajoie

première plongée

programme de l'atelier
27 — 29 août 2021

8

présentation
amélie-anne mailhot

9

brasse, brassée, brasénié
rachel bouvet

16

typha latifolia
andrée levesque sioui

20

l'aboiteau, le sel & la corne
claudette lemay

22

salix alba
denise brassard

26

poèmes
clara martel

30

avoir les pieds dans l'eau
jean-pascal bilodeau

32

hypericum virginicum
claudette lemay

36

il faut savoir choisir ses indésirables
roxanne lajoie

38

comme un roseau pensant
julien bourbeau

42

sine nomino latino
yves mauffette

50

deuxième plongée

**passages, alliances &
connexions des (plantes de)
milieux humides
amélie-anne mailhot**

54

**plantes amulettes
jean-philippe bernard**

74

**dans un marais
monique pagé**

80

**à la recherche des
marais perdus
christiane hudon**

82

**promenade
monique pagé**

86

**faits, esprits, quenouilles
une géopoétique du marais
dalie giroux**

88

troisième plongée

dérive en eau libre
laetitia de coninck

102

un paradis
monique pagé

104

siffler en canotant
xavier martel

108

dans la renouée écarlate
christian paré

112

le canot maudit
nicolas lanouette

114

entre-deux
monique pagé

120

les absentes
rachel bouvet

122

d'herbiers & d'humidité
chloë rolland

128

de l'eau
monique pagé

136

entre la géo & la poé... mémoire
des neiges fondantes & parole
humide qui persiste
jean morisset

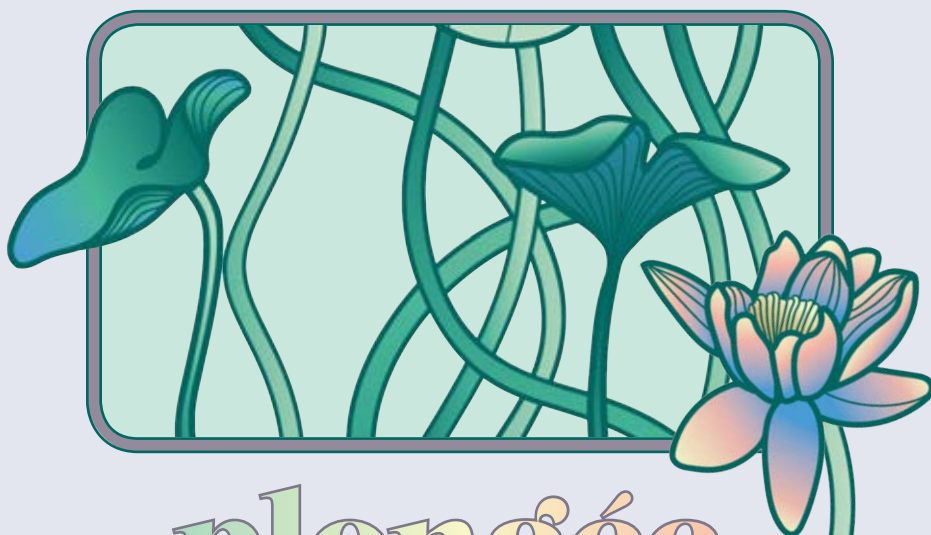
140

herbier collectif
planches réalisées pendant l'atelier

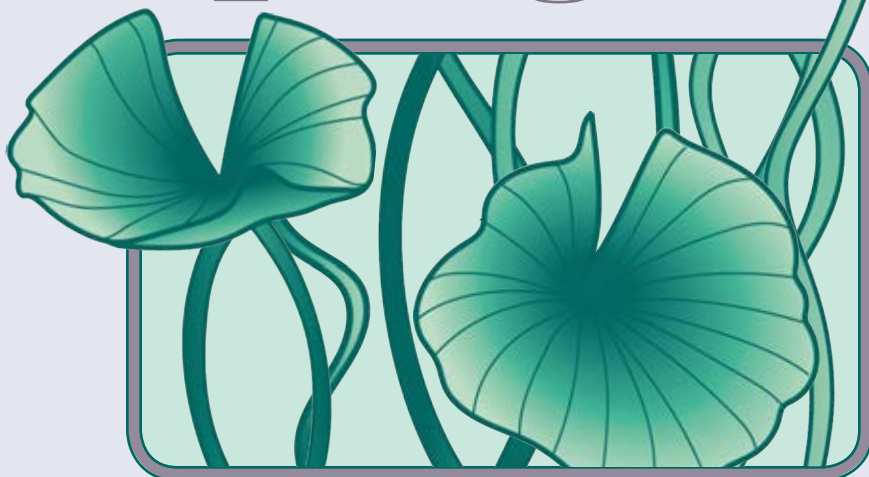
145



Première



plongée



Programme de l'atelier

Vendredi 27 août

- 17:00** Accueil à l'île Sainte-Hélène, au pied de « L'Homme » de Calder
- 17:30** Mot de bienvenue & Présentation de l'atelier
- 18:00** Pique-nique & Dégustation de gins
- 19:00** Conférences de Waiakeron Gilbert, aîné kanien'kehà:ka
& de Christiane Hudon, biologiste

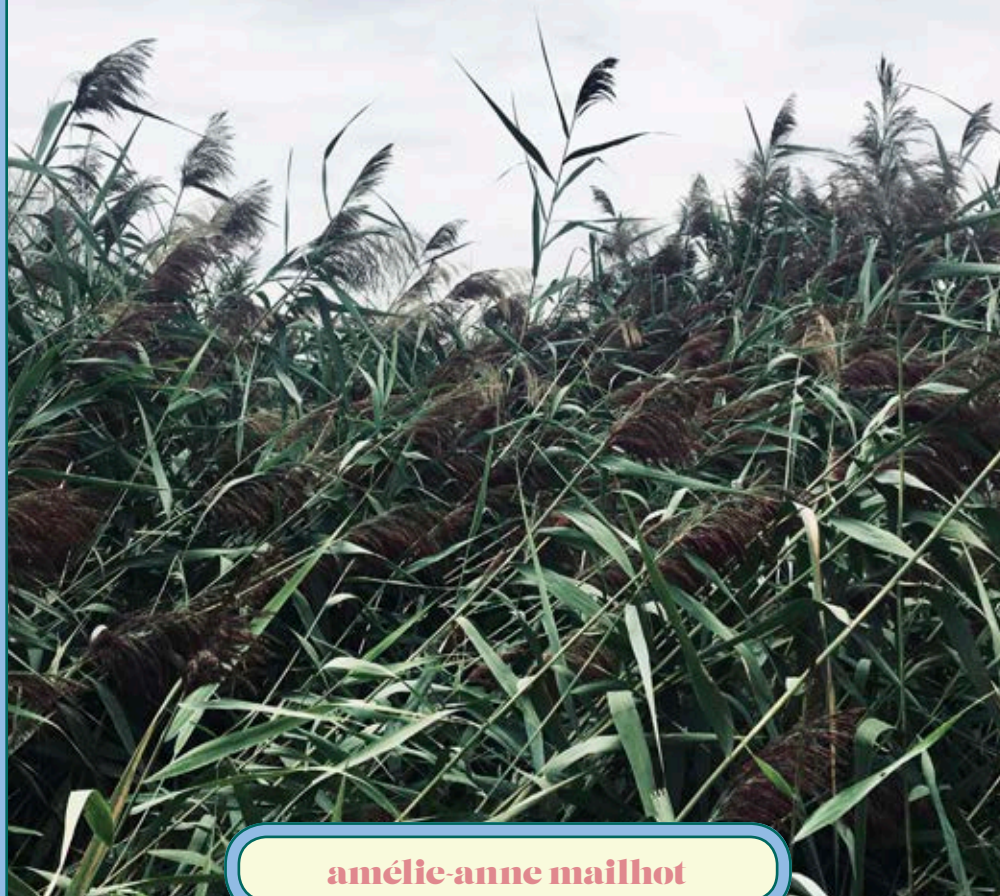
Samedi 28 août

- 10:00** Arrivée au Parc-nature de la Pointe-aux-Prairies
- 10:15** Présentation sur les marais de Christiane Hudon
- 12:00** Pique-nique
- 13:00** Atelier de confection de planches d'herbier
- 15:30** Lectures & Dégustation de bières à la pointe de l'île

Dimanche 29 août

- 10:00** Arrivée au Parc de la Rivière-des-Mille-Îles
- 10:15** Présentation sur la biodiversité des milieux aquatiques urbains
- 10:30** Départ en canot vers le Grand Marais & Lectures sur l'eau
- 12:00** Pique-nique sur l'île Chabot
- 13:30** Retour en canot & Mot de la fin

présentation



amélie-anne mailhot

Le courriel arrive dans ma boîte de réception au cours de l'hiver 2021 : vu les incertitudes liées à la COVID-19, Rachel et Roxanne proposent, avec dépit, que l'atelier nomade sur les plantes de milieux aquatiques et humides soit relocalisé à Montréal.

En 2019, il avait été proposé que le prochain atelier soit en lien avec les plantes, dans l'horizon d'une collaboration interdisciplinaire autour des études végétales avec le GRIVE (Groupe de recherche interdisciplinaire sur le végétal et l'environnement). Sur recommandation d'un de ses membres, Yves, nous nous sommes ainsi rendues, Rachel et moi, au centre écologique de l'UQÀM pour une séance de repérage.

Après une longue marche dans de larges chemins où circulent les véhicules tout-terrains, de passage dans une coupe à blanc en reboisement et devant l'impossibilité d'emprunter les sentiers qui s'aventuraient autrefois dans la forêt, laissés à l'abandon depuis trop longtemps, nous décidons de prendre une pause. Nous avons bien noté les achillées millefeuilles, épinettes, prunelles, plantains, épilobes, mais nous restions un peu interdites devant le peu de milieux accessibles qui nous semblaient propices à la tenue d'un atelier nomade.

Regagnant les bâtiments et longeant les berges du Lac Lusignan dans cette grande chaleur de juillet, la baignade nous semble alors le moyen idéal d'oublier un peu le repérage et de nous reposer. Posant nos affaires sur le sable, nous nous avançons dans l'eau. Je suis déjà loin lorsque je vois Rachel regagner la rive en faisant de grands gestes, souriante, emmêlée dans une plante aquatique qui pend au bout de son bras. C'est là que l'idée nous est venue, et qu'elle nous est apparue évidente : l'atelier porterait sur les plantes de milieux humides et aquatiques. Le contact avec la plante — une brasénie de Schreber — nous avait permis de regarder autour de nous avec un nouvel œil, pour voir s'épanouir un milieu riche et diversifié : les berges du lac, avec toutes ces petites baies et affluents qui faisaient émerger une flore nous ayant jusque-là échappé.

À première vue, quand on parcourt des milieux humides ou aquatiques, on n'y perçoit que quelques « nénuphars », quelques « roseaux » ; une étendue d'eau parfois encombrée de débris végétaux, d'eaux boueuses, de broussailles. S'il fait chaud et qu'on cherche à s'y baigner, on ne veut mettre le pied dans un lac que là où le sol ne cède pas sous nos pas, sur le « beau sable » : on évite les décharges, les zones d'eau peu profondes, les passages vers les marais. Quand la voie est libre, on entre à tâtons dans le lac, et quand on sent une « algue », un frisson nous emporte, accélérant le rythme de la nage et écourtant le séjour dans l'eau.


Pourtant, si on s'y arrête un instant, c'est une flore riche et diversifiée qui est à notre portée : ces lieux sont peuplés de brasénies de Schreber, de potamots émergés, d'éliocharides des marais, de nymphées odorantes, de lobélies de Dortman, de scirpes, de joncs épars, d'aulnes, de myriques baumiers, de lysimaques terrestres, de sarracénies pourpres... Que peut-on connaître de tous ces organismes vivants, de leurs interactions, de leurs fonctions, de leurs singularités, de leurs poésies et de leurs enseignements lorsqu'on les évite scrupuleusement ou négligemment ?

Il nous a semblé que ce thème invitait particulièrement à l'exploration géopoétique, puisqu'il permettait de concilier l'exploration d'un lieu et l'attention aux végétaux peut-être les plus négligés dans notre vie quotidienne. Il nous apparaissait également intéressant d'étudier la dimension palimpseste du lieu, le centre écologique de l'UQÀM situé près de Saint-Michel-des-Saints, enclavé dans une ZEC elle-même arrachée au territoire traditionnel atikamekw.

Nous y sommes retournées à la première neige avec Noémie et Roxanne pour cueillir des fruits de myrique baumier et d'autres matières végétales, pour explorer encore les environs, régler les détails techniques. C'était à l'automne 2019; en février 2020, nous nous sommes retrouvées dans les Laurentides, à l'atelier de l'artisane Nathalie Levasseur, pour un cours de vannerie, où nous avons confectionné un petit coffre en feuilles de quenouille. Nous avons alors l'intention de proposer aux membres de La Traversée une séance de vannerie avec les matières végétales des milieux humides. Peu après, la pandémie nous obligeait à reporter l'atelier à l'été 2021.

Face à la pandémie qui se poursuivait, il a bien fallu s'y résoudre : le seul endroit pour tenir un atelier cet été-là était Montréal. La question de l'hébergement serait ainsi réglée puisque la plupart des membres habitent l'île ou ses environs, et nous n'aurions pas à nous soucier du partage des repas. Or, il nous semblait à ce moment-là impensable — voire un peu démotivant — de tenir un atelier sur les plantes de milieux humides dans un centre urbain.

Mais l'équipe s'est retroussé les manches, et nous avons rapidement retrouvé notre aplomb et notre curiosité géopoétique. Montréal redevenait peu à peu cette île bordée par un fleuve et une grande rivière, elle reprenait sa place dans l'archipel d'Hochelaga, laissant voir les autres îles qui l'accompagnent, découvrant ses berges, ses ruisseaux, ses marais, ses lacs, ses zones inondables, ses eaux souterraines. Notre regard sur la ville changeait. Les plantes de milieux humides nous permettaient à nouveau d'aborder un territoire sous un autre angle, plus intime, plus attentif aux modulations géographiques, politiques, organiques. Nous avons entrepris de socialiser avec les vignes sauvages qui bordent l'île comme une dentelle, avec les érables argentés, les négondos, les iris versicolores qui nous ramenaient à la consistance biologique, vitale de l'archipel, qui activaient notre imagination géographique.

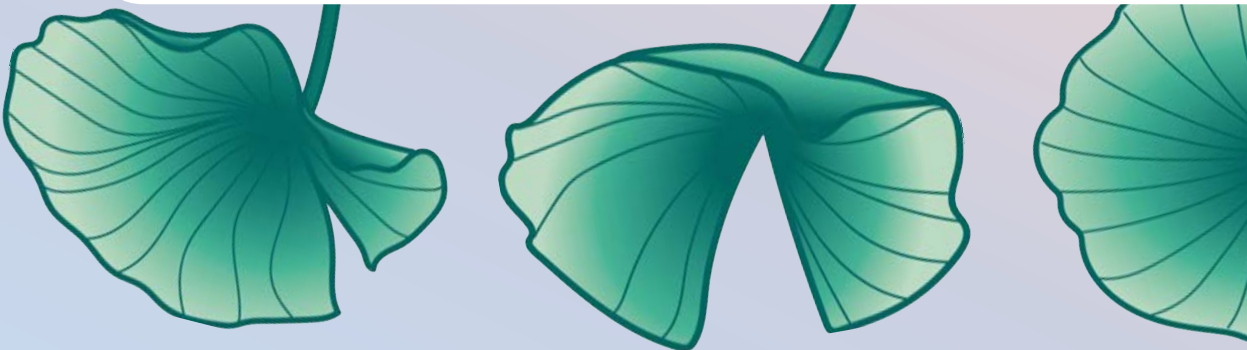


Les plantes de milieux humides nous ont ainsi lancé l'invitation de nous accorder à leurs rythmes pour opérer un travail actif d'attention, de connexions et de reconnexions des territoires multiples de l'archipel, pour rechercher la trace des interactions, liens et relations imbriqués dans leurs configurations.

Géographie de l'archipel

Il s'agissait donc, en premier lieu, de voir ce territoire dans ses dimensions géographiques, c'est-à-dire comme un système hydrique majeur, à la rencontre d'un fleuve et de trois grandes rivières, plus de 300 îles avec leurs systèmes de rives et rivages, marais, marécages, ruisseaux, lacs, prairies inondables, tourbières, et leurs flores spécifiques.

De l'ouest, la rivière des Outaouais devient, après le lac des Deux-Montagnes, la rivière des Mille-Îles et la rivière des Prairies, avant de rejoindre à l'extrémité est de l'île de Montréal les eaux du fleuve Saint-Laurent, qui en borde le sud jusque dans le lac Saint-Louis. Les îles de la paix, les îles Bonfoin, Sainte-Thérèse, de l'aigle, Lapierre, Saint-Bernard, à la truie, aux canards sont quelques-unes des îles parsemant les rivières ou le fleuve, dont plusieurs font l'objet de projets de conservation et de protection de milieux humides visant la préservation de nombreuses espèces animales et végétales. Parmi ces dernières, nous avons eu l'occasion de rencontrer : sagittaires, quenouilles, saules, lentilles d'eau, impatientes du cap, lézardelles penchées, carmantines d'Amérique, renouées amphibies, nénuphars jaunes, et bien sûr l'envahissante phragmite, qui nous sont devenues familières.





Reconnaissance de territoire

L'atelier a eu lieu sur un territoire autochtone non cédé, l'archipel d'Hochelaga, qui est fréquenté depuis des millénaires par plusieurs nations autochtones, particulièrement les Haudenosaunee, mais aussi les Hurons-Wendat et les Anishinabegs. Ce sont les Kanien'ke:haka qui sont reconnu.e.s comme en étant les gardien.ne.s traditionnel.le.s. En lien avec le thème de cet atelier, cela veut dire très concrètement que les Kanien'ke:haka, particulièrement de Kahnawake et de Kanesatake, ont, par exemple, un rôle actif dans les consultations environnementales où ils.elles militent pour la préservation des milieux humides et des espèces qui y habitent. Ce sont eux.elles qui ont, notamment, supervisé les projets de compensation pour la perte de 8500 mètres carrés de milieux humides lors de la construction du nouveau Pont Champlain.

Rappelons que pour les Kanien'ke:haka de Kahnawake, la construction de la voie maritime dans les années 1950 a été un événement particulièrement marquant. Elle a non seulement signifié la destruction de riches milieux humides mais a aussi enlevé aux membres de la communauté l'accès direct aux activités traditionnelles qu'ils.elles y pratiquaient, sur 80 kilomètres de terres littorales expropriées. On leur retirait leur accès au fleuve, aux pêches, à la cueillette, à la navigation, mais aussi à la baignade et à la quiétude des marais et prairies riveraines. Le tracé de la voie maritime devait initialement longer l'île de Montréal, mais a été modifié pour passer plutôt sur le territoire de Kahnawake, au sud du fleuve. La raison de ce changement ? On a voulu conserver le potentiel de développement des terres de l'île de Montréal — au détriment d'une communauté existante². Un cas-phare des réflexions sur la justice environnementale.



L'archipel continue d'être un lieu de confluences, et des représentant.e.s de nombreuses nations autochtones en sont aujourd'hui résident.e.s, ou fréquentent le territoire, menant une foule de projets attestant de la présence autochtone continue à Montréal.

Actualités de la destruction des milieux humides

11

Entrer de plain-pied dans la vie foisonnante des milieux humides invite à une écoute plus attentive des échos qui nous parviennent de l'incessant mouvement de destruction de ces écosystèmes. À titre d'exemple, de 2005 à 2015 — en dix ans seulement — 50% des milieux humides de l'île de Laval ont été détruits³, et malgré la nouvelle *Loi sur la protection des milieux humides* de 2017, ce sont 444 hectares de milieux humides qui ont été détruits entre avril 2018 et février 2019 — en moins d'un an — au Québec⁴.

On note, parmi les actualités estivales ayant eu lieu sur l'île de Montréal pendant la tenue de l'atelier : l'assèchement du marais aux Hérons, un des endroits les plus riches en biodiversité de l'île, qui serait dû au creusement par le tunnelier pour le passage du REM — et pour lequel les promoteur.ice.s refusent toujours la responsabilité⁵; et sur l'île de Laval, un événement tragi-comique lors duquel deux individus en tenue de camouflage ont pris la fuite après avoir été interceptés par des citoyennes alors qu'ils pompaient illégalement les eaux d'un milieu humide derrière des tours à condos⁶.

Penser avec les plantes

Si les milieux sont détruits, c'est aussi parce que nous avons pris l'habitude de penser que là où il n'y a pas de développement, il n'y a rien. Qu'un marécage n'a pas de valeur, puisqu'on ne peut pas y construire de bâtiments. Qu'un marais n'est pas intéressant, puisqu'on ne peut pas s'y baigner. Que là où poussent les joncs, les brasénies et les aulnes rugueux, il n'y a « rien ».

Il s'agissait donc de prendre cette habitude à rebours et d'essayer d'être attentif.ve.s, d'observer, d'écouter, de connaître, d'approcher, d'apprendre les noms, d'apprendre à différencier les espèces, les usages, de saisir d'expérience l'importance de maintenir vivants ces milieux. Le regard que nous portons sur les lieux habités se complexifie lorsqu'on s'attarde à ce que les plantes présentes permettent de saisir des relations et des rapports de pouvoir qui s'y jouent. Porter attention aux plantes, c'est aussi se laisser happer par les multiples

liens qui nous unissent au monde végétal. On le sait : les plantes sont essentielles pour se nourrir, se soigner, s'abriter, se vêtir. Mais il y a aussi une qualité d'attention qui se développe au contact du végétal, qui rend tangible l'idée que ce sont toutes les formes de vie qui doivent être considérées, de manière inclusive, dans nos horizons politiques. Les plantes invitent à un autre rythme, à s'ouvrir aux entrelacements qui nous entourent, auxquels nous prenons part.

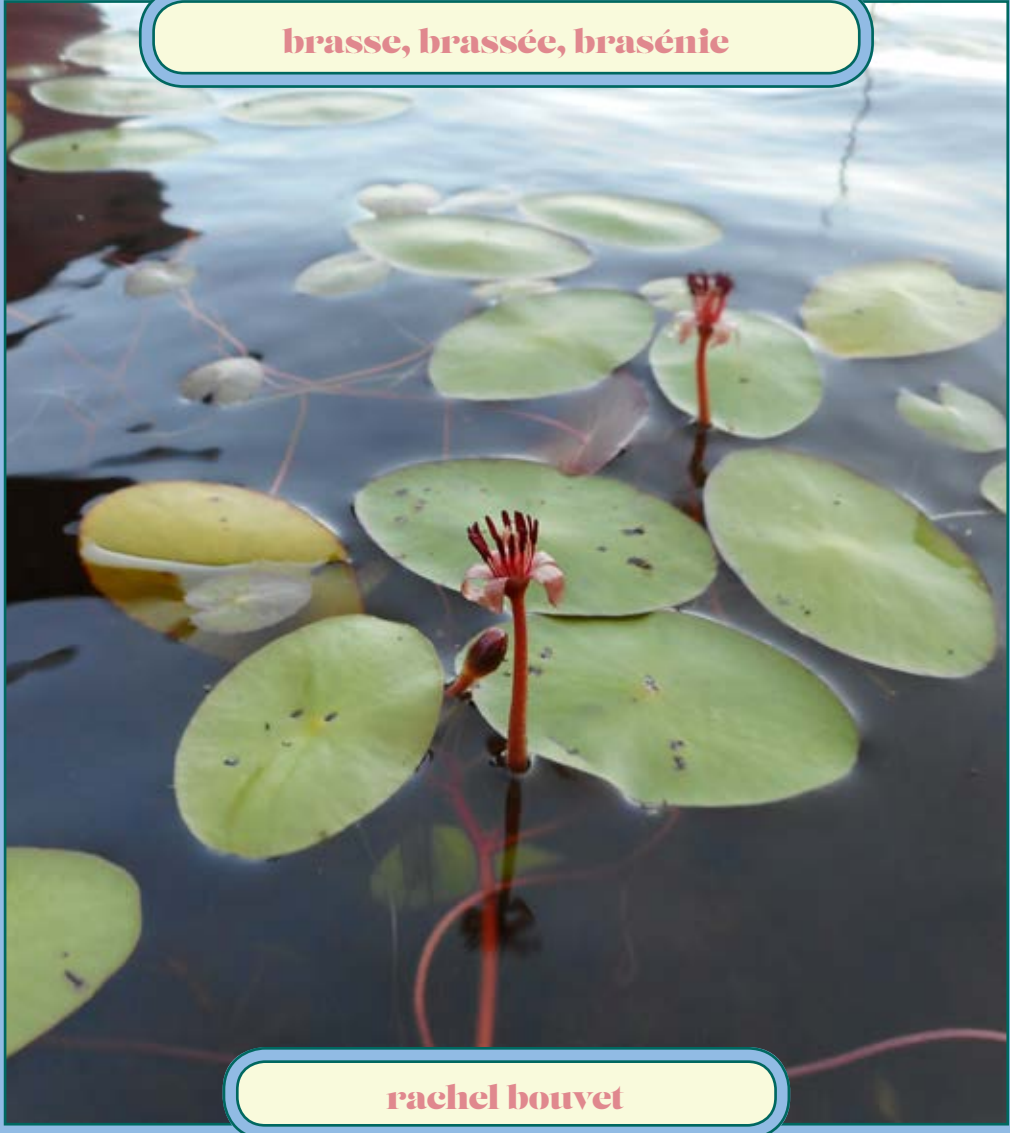
C'est en somme à un travail patient de reconnexion et d'attention auquel nous avons été convié.e.s par les plantes de milieux humides. Reconnecter les systèmes hydriques de l'archipel d'Hochelaga, reconnecter les projets d'expansion et de développements humains avec la destruction directe de milieux naturels, et surtout : reconnecter les vies humaines et les vies végétales, animales. Par des gestes simples, habituels pour les géopoéticien.ne.s : marcher, déambuler, canoter, bricoler, dessiner, cueillir, photographier, sentir, toucher, écouter, échanger.

Nous nous sommes ainsi laissé.e.s prendre au jeu de déplacer notre regard pour tenter d'adopter le point de vue des plantes de milieux humides, le temps d'un atelier, et ce, même dans des endroits pris d'assaut par la spéculation, où la biodiversité est déclinante et où les récits d'expropriation, de colonialisme et de racisme environnemental tissent la trame du territoire. Chacun.e en a tiré une expérience renouvelée de cet archipel, portant un peu plus la fluidité végétale et aquatique dans son regard.

notes

1. Extrait du premier texte de présentation de l'atelier
2. Sian Lathrop, *Tout pouvoir requis*, dans le cadre de l'exposition *Vitrines*, Centre canadien d'architecture, <https://www.cca.qc.ca/fr>, 2021.
3. Thomas Gerbet, « La destruction des milieux humides menace la région de Montréal », *Radio-Canada*, <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle>, 2015.
4. Martin Croteau, « Près de 450 hectares de milieux humides détruits en un an », *La Presse*, <https://www.lapresse.ca/actualites/environnement>, 2019.
5. Alexandre Shields, « La direction du REM promet de restaurer un marais qu'elle dit ne pas avoir endommagé », *Le Devoir*, <https://www.ledevoir.com/societe/environnement>, 2021.
6. Yves Poirier, « Méfait en milieu humide : un rapport inquiétant », *TVA nouvelles*, <https://www.tvanouvelles.ca>, 2021.

brasse, brassée, brasénie



rachel bouvet

Ses feuilles ovales flottaient, petites taches discrètes d'un vert sombre un peu lustré. Elle vivait près de la rive depuis longtemps sans doute, mais je ne l'avais pas vue. Pas même aperçue de loin. J'étais trop absorbée par la fraîcheur de l'eau, si douce sur la peau après une journée passée à herboriser aux alentours. Le lac m'avait engloutie en silence, les préoccupations avaient sombré dans les profondeurs et je m'abandonnais, tranquille, aux mouvements réguliers de

la nage. C'est au moment de revenir vers le rivage, après quelques brasses, que j'ai senti une présence, un contact un peu gluant. Une sorte de longue liane s'était enroulée autour de mon poignet. Il y avait une feuille au bout, une feuille ressemblant à celle du nénuphar sauf qu'elle était plus longue que ronde, en forme d'ellipse. J'ai continué à marcher vers la plage en faisant des signes à Amélie-Anne, la plante toujours accrochée au bras, telle une créature hybride sortant de l'eau. Elle devait se demander ce qui se passait, pourquoi je gesticulais ainsi.

Puis je l'ai déposée dans mon carnet, entre deux pages, sa longue tige formant des spirales. Première étape d'un attachement que la curiosité a nourri peu à peu. La brasénie de Schreber, c'est ainsi qu'elle se nomme, a des origines énigmatiques. Elle tient son nom de Johannes Christian Daniel von Schreber, qui enseignait la médecine et les sciences naturelles à l'université d'Erlangen, en Bavière, et qui dirigeait le jardin botanique de la ville. Suivant la coutume établie par Linné, dont il était l'élève, il a donné son nom à plusieurs espèces végétales. Sauf qu'il n'a jamais expliqué d'où venait le nom de "brasénie". Peut-être pensait-il à William Brass, un botaniste et illustrateur anglais dont les herborisations en Afrique sont notoires ? C'est en son honneur que les orchidées araignées s'appellent des brassia. Mais pour ce qui est de la brasénie, rien n'est moins sûr. Je me rappelle surtout les brasses qui ont précédé son accrochage. De la brasse à la brasénie, un seul et même mouvement, ample, liquide et inspirant.

Mon spécimen s'est étioilé entre les pages de mon carnet, alors j'ai demandé à Amélie-Anne, complice des explorations végétales et aquatiques, de cueillir

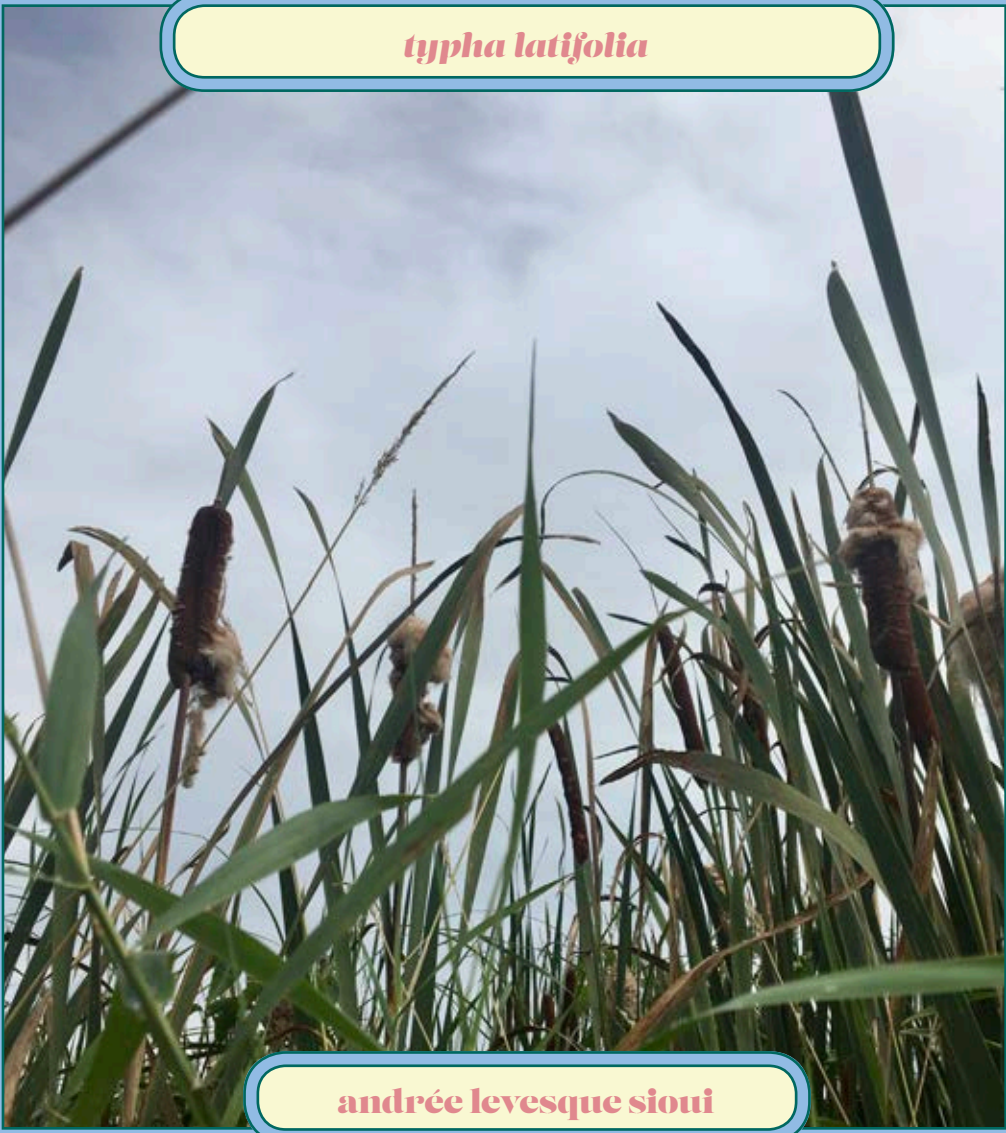
des brasénies pour que je puisse faire une planche d'herbier. Il y en a près de chez elle, nous en avons repéré ensemble dans un ruisseau se jetant dans le lac à Kraft. Leur floraison doit être terminée à ce moment-ci de l'année. Quand nous étions au lac Lusignan, fin juillet, de fines fleurs aux pétales roses et translucides trônaient au sommet des tiges rouges. Autrefois, les Meskwaki, des Algonquien.ne.s établi.e.s du côté de l'Iowa, les utilisaient pour soigner les douleurs menstruelles, les maux d'estomac et la diarrhée. Il paraît qu'au Japon, la vie de la fleur est de deux jours seulement: le premier jour, elle émerge entre 6 et 9 h du matin puis elle s'éclipse en se retirant sous l'eau. Et le matin suivant, elle réapparaît. Peut-être qu'un jour, — qui sait ? —, quelqu'un.e observera son comportement au lac Lusignan, dans les ruisseaux serpentant à La Pêche, dans la rivière des Mille Îles ou ailleurs ? On saura alors combien de temps vit la fleur au Québec avant de se transformer en graines et d'alimenter les canards. Peut-être même qu'on pourra faire des expériences culinaires avec des brassées de brasénies ? On raconte que les tiges sont croustillantes et que les feuilles goûtent le concombre quand on les mange en salade, avec du vinaigre. Si on n'est pas rebuté.e.s par la substance gélatineuse qui les enrobe.

Ce que je sais, c'est que la brasénie ne lâche pas prise facilement. Après avoir contaminé l'esprit d'Amélie-Anne et le mien, elle s'est infiltrée dans ceux de Yves, de Roxanne et de Noémie, puis elle s'est associée à d'autres espèces pour imposer le thème de l'atelier nomade: celui des plantes des milieux aquatiques et humides. Qui sait où elle nous mènera ? Vers quel rivage l'exploration du végétal nous conduira ?





typha latifolia



andrée levesque sioui

Née

Le pied dans l'eau

Peut-on t'appeler

Outen'ra' ?

Racine comestible ?

Tu sais t'élancer au-dessus de la mêlée en famille

Tête brune contenue et ramassée

Qui s'échevelle à mesure que l'été s'égrène

Queue de chat qui s'ébouriffe à la complainte des cigales
Que des rhizomes pour toutes griffes
Ton cœur nous ravit
Cru ou en grillades
Toi, digne fille des marécages fixant le rivage
Tournées vers le ciel, tes feuilles minces, tes feuilles larges
Comme autant de promesses
De A'tatonhcha'
Paniers, cordages et tapis
Duvet, repas et médecine
Au temps où la langue wendat florissait sur l'île de Grande Tortue
Mes ancêtres parlaient de toi avec grande estime
Le chef de la défense était le Chef de ceux qui portent la natte
Ton corps tressé devenait symbole d'hospitalité
On étendait la natte pour quelqu'un
On essuyait le sang sur une natte
On fumait sur sa natte
Ondouta' tu étais, comme le tabac, la meilleure des compagnes
En expédition guerrière, en consolation fraternelle
Comme en support d'apaisement de l'esprit
Aujourd'hui tu te raréfies
Tu perds du terrain
Comme les langues de ta terre
Dont tu as nourri l'imaginaire
Aujourd'hui, pendant que des plus costaudes jouent du coude
Ondouta' plante amie, témoin tranquille du quotidien
Je t'emmène dans ma langue pour ne pas t'oublier
Je dirai : généreuse et résiliente comme la quenouille
L'esprit libre et en paix comme pollen de quenouille
Va et vis longtemps Ondouta' !

l'aboiteau, le sel & la corne



claudette lemay

Saint-André de Kamouraska

Mi-juillet. Sous le soleil brûlant de midi, je marche le long du fleuve sur un aboiteau de quatre mètres de hauteur et qui s'étend sur presque six kilomètres. Une digue aménagée en sentier pédestre — terre sablonneuse et gravier fin — encadrée de bouleaux et de peupliers faux-trembles plantés à intervalles réguliers. Des fleurs sauvages et des buissons. Mes pas feutrés.

Je l'ai aperçue de loin, de la route 132: une belle allée d'arbres sur les batures. Un aboiteau est une « (d)igue munie de vannes qui se ferment à marée montante pour faire obstacle à l'eau de mer et s'ouvrent à marée basse pour évacuer l'eau des marais, permettant ainsi de récupérer les terres littorales pour la culture¹. »

« À coups de clapets qui s'ouvrent et se referment sous le poids de l'eau, les aboiteaux renvoient la mer à son lit². »

Mon sac à dos pèse un peu sur mes épaules. J'ai chaud. Je cherche l'ombre des arbres.

Mes pas feutrés.

Soleil, ombre, soleil, ombre...

À gauche, le marais salé s'étend jusqu'au fleuve.

À droite, des champs et des arrière-cours.

Depuis la fin du 19^e siècle, le marais salé aurait perdu la moitié de sa superficie, et les écologistes s'inquiètent des impacts sur l'écosystème de l'estuaire. L'ouvrage est controversé. Je déchanté un peu.

Soleil, ombre, soleil, ombre...

Au soleil, les sons résonnent de loin.
À droite, j'entends la 132 en flot continu.
À gauche, petits cris aigus d'un oiseau marin.

À l'ombre, les sons se rapprochent. Tout près: bruissement des feuilles épaisses d'un faux-tremble sous le vent léger. Elles miroitent au soleil, et je peux les toucher. Je les écoute un moment. Ça me rappelle le son de la pluie.

Soleil, ombre, soleil...

À droite, une passerelle de bois mène à un parterre, derrière une maison.

Le début du village de Saint-André.

À gauche au loin, toujours le fleuve à perte de vue.
Silencieux et bleu.

Soleil, ombre... soleil, soleil...

Les arbrisseaux d'églantiers, chauffés au soleil.

Rosa Canina, cousins sauvages du rosier.

Fleur rose ou blanche: l'églantine. Un de mes parfums préférés.

Je sors de l'aboire et suis un petit chemin qui avance au milieu du marais salé. Je m'assois sur une roche face au fleuve. J'ai moins chaud, et ça sent la mer.

Les herbes du marais ondulent sous la brise. Une des plantes semble être une variété de spartines. Je ne sais pas laquelle, mais j'aime son vert tendre presque fluo.

« Il y a du jonc au bord de l'eau », *akamaraska* en algonquien. De là proviendrait le toponyme Kamouraska ou, selon une autre théorie, le nom serait plutôt d'origine micmaque, de kamoo pour « étendue » et de askaw pour « foin » ou « jonc³ ».

Parmi les herbes, une plante basse charnue se démarque par ses petits rameaux cylindriques vert foncé. Ils semblent articulés et me font penser à des petites pattes d'oiseaux. Mon amie D. me rejoint et en cueille une tige qu'elle me fait goûter. La salicorne, plante comestible croquante et gorgée d'eau salée, s'appelle aussi « asperge de mer ». D. et moi restons assises un moment en silence, au soleil, avec un goût de sel sur la langue.

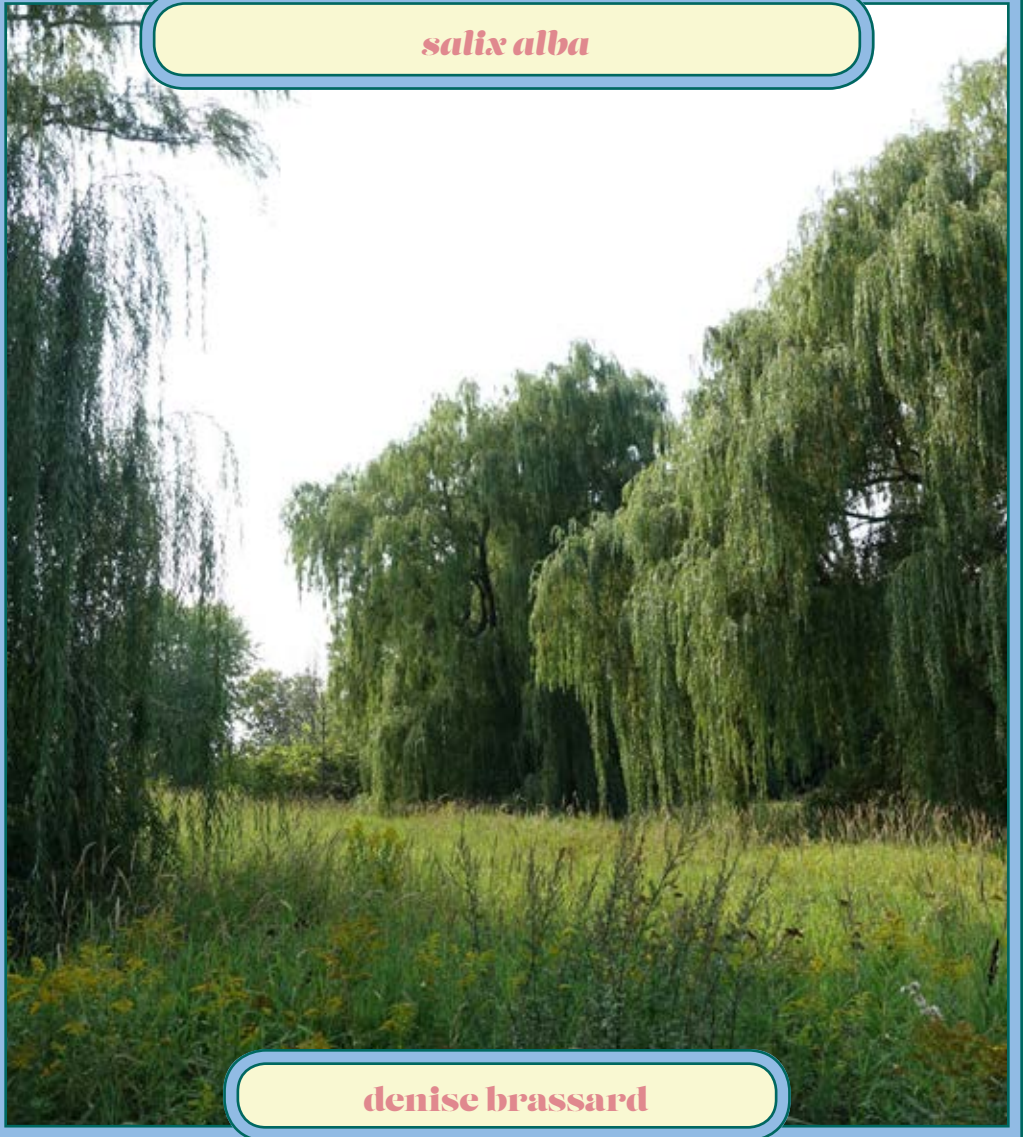
notes

1. « Aboiteau », *Dictionnaire Usito*, <https://usito.usherbrooke.ca>.

2. Antonine Maillet, *Pélagie-la-Charrette*, Paris, Grasset, 1979.

3. « Kamouraska », *Wikipedia*, [https://fr.wikipedia.org/wiki/Kamouraska_\(municipalité\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Kamouraska_(municipalité)).

salix alba




denise brassard

C'était une enfant solitaire, taciturne et rêveuse. Elle demeurait souvent immobile, si bien qu'on avait peine à savoir à quoi elle jouait. Elle s'intéressait aux insectes, aux créatures de l'ombre, aimait débusquer les cloportes. Il lui arrivait de pêcher des têtards, qu'elle gardait dans un récipient et dont elle prenait grand soin, observant, émerveillée, leur lent et patient passage de l'état de larve à celui d'amphibien. Une fois munis de pattes et délestés de leur queue, ses protégés étaient relâchés dans leur lieu d'origine.

À sa naissance, son père avait planté trois saules pleureurs sur le terrain familial. À mesure qu'elle grandissait, les arbres croissaient. Leur souplesse et leur élégance la fascinaient. Cet été-là, on la trouvait souvent assise près de l'un d'eux, préférablement le plus éloigné de la maison. C'est là qu'elle se réfugiait, lorsque les yeux de sa mère, occupée par le jardinage ou les tâches ménagères, l'avaient oblitérée. Là, entre les bras du saule qui la protégeaient des ardeurs du soleil, elle trouvait la paix et le silence.

Cette amitié nouvelle la fortifiait. Chaque jour, lui semblait-il, la rapprochait davantage de l'arbre, jusqu'à ce qu'elle sentit sa chair se transformer et prendre l'apparence de la matière ligneuse. La peau de son ventre s'était couverte de traits brunâtres, discrets d'abord, puis gagnant peu à peu en solidité. On aurait dit de minuscules cordillères entre lesquelles se creusaient des vallées. Elle qui s'était toujours sentie invisible, aussi évanescence qu'une brise de juillet, voici qu'une densité nouvelle s'emparait de son corps.

Elle dissimulait de son mieux ces transformations, et cela lui rendait l'amitié du saule encore plus précieuse. À lui seul elle avait révélé sa métamorphose. Plus elle passait de temps auprès de lui, plus il lui en coûtait de s'en séparer, car à sa récente densité avait succédé, ou plutôt s'était ajoutée une soif d'expansion et de pénétration. Il ne lui suffisait plus d'appuyer son dos sur le tronc pour jouir de sa parenté avec l'arbre, elle avait creusé dans le sol des trous pour y enfouir ses pieds. La fraîche humidité de la terre mêlée aux rayons du soleil que ciselaient les feuilles lui procuraient une joie intense. Elle n'avait qu'à tendre les bras vers la source de chaleur pour atteindre



un parfait équilibre. Rien, il n'y avait alors plus rien autour d'elle ni en elle, plus de maison, plus de famille, rien que cette rencontre de son être et de la matière; plus de pieds, plus de mains, seule cette présence des feuilles dans la lumière qui la ravissait.

Elle restait là, des heures durant, pieds plantés dans le sol, bras tendus vers le ciel. Les voisins la croyaient folle. La mère s'en inquiétait, mais n'osait faire appel à un médecin, honteuse à l'idée de recevoir un diagnostic de démence. En désespoir de cause, elle avait demandé au père de clôturer le terrain, afin de mettre leur fille à l'abri des regards indiscrets et de les préserver de l'opprobre.

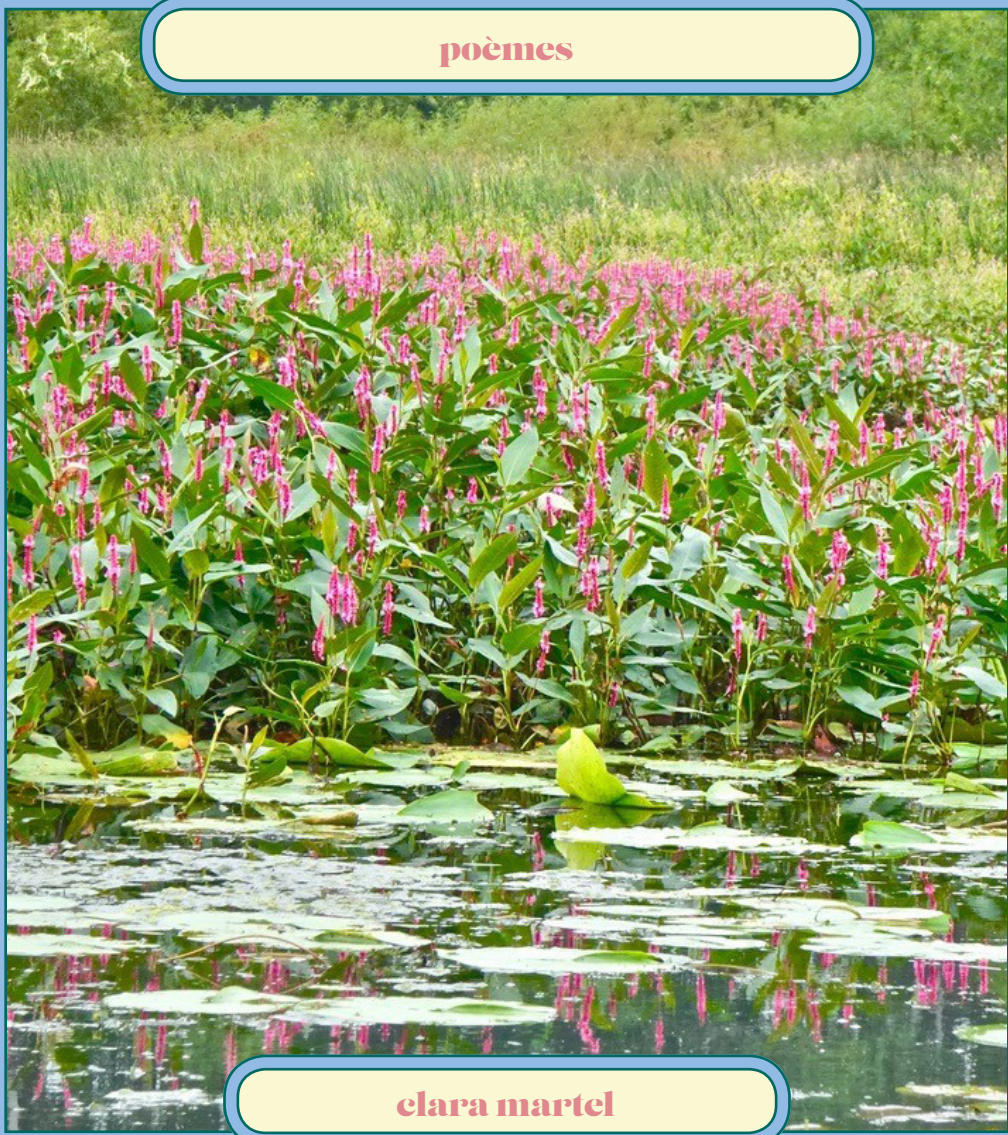
N'ayant cure de la mesquinerie des voisins, la fillette prolongeait chaque jour ses stations. C'est qu'elle avait perçu, d'abord confusément, que ses membres s'allongeaient, s'effilaient, se multipliaient. Ayant dépassé le toit des maisons, ses mains flottaient maintenant au-dessus du quartier. Comme si ses doigts étaient munis d'yeux, elle pouvait apercevoir les champs qui s'étalaient au sud, puis, plus au nord, les monts et le fjord étendu à leurs pieds. Plus merveilleux encore, ses jambes s'étaient ramifiées, plongeant de plus en plus creux, de plus en plus loin, jusqu'à atteindre le sol



argileux et enfin rejoindre l'eau. Bien qu'il ne fût qu'à quelques rues de la maison, on lui interdisait le bord du fjord. Elle ne s'y aventurait que clandestinement, pour humer l'odeur des marées, caresser les roches limoneuses et admirer les quenouilles, ces longues dames des ravins marécageux qui longeaient la rive. Or, ces noces d'argile gorgée d'eau et de ciel saturé de soleil se révélaient à la fois noyade et naissance, abolissant la distance entre les âges, entre les êtres. Le silence retentissait, parlait toutes les langues, elle était devenue saule, trait d'union. Décomposée, recomposée, elle était aussi bien l'étang nourricier, le fjord, le fleuve, la mer, tous les paysages inconnus défilant sous ses yeux.

À force de méditation, cet état d'harmonie ne la quitta plus. Elle poursuivait sa vie à peu près normalement — la mère se taisait sur son comportement bizarre et les ragots du voisinage avaient fait long feu — et n'était ni plus bavarde ni plus sociable qu'avant, se gardant bien de divulguer son secret. Mais elle n'avait, le soir, qu'à regarder par la fenêtre de sa chambre d'où elle pouvait contempler le saule, les monts, le fjord, pour savoir que le ciel, juste là, qu'on pouvait toucher du doigt, c'était encore de l'eau, qui s'élevait en dansant, et qu'à fermer les yeux pour sentir, dans son ventre, monter la sève.

poèmes



clara martel

Membre junior de La Traversée

Nymphéa

Au plus profond de mon être,
 les amphibiens l'aiment comme un mythe
 indécis.
 Sa racine l'ancre aux
 surfaces inouïes.
 Nuances différentes aux
 pigments des teintes —
 Atmosphère.

Impatiente du cap

Toi
 Tu n'attends pas ton éclat,
 Tu le chantes par
 Ta couleur clémentine
 sublime
 délicatement pigmentée d'une peinture
 écarlate

Épanouissement
 Les gouttes d'eau facettent
 un diamant
 sur ton corps

Un nom britannique t'a été donné
Spotted jewelweed.

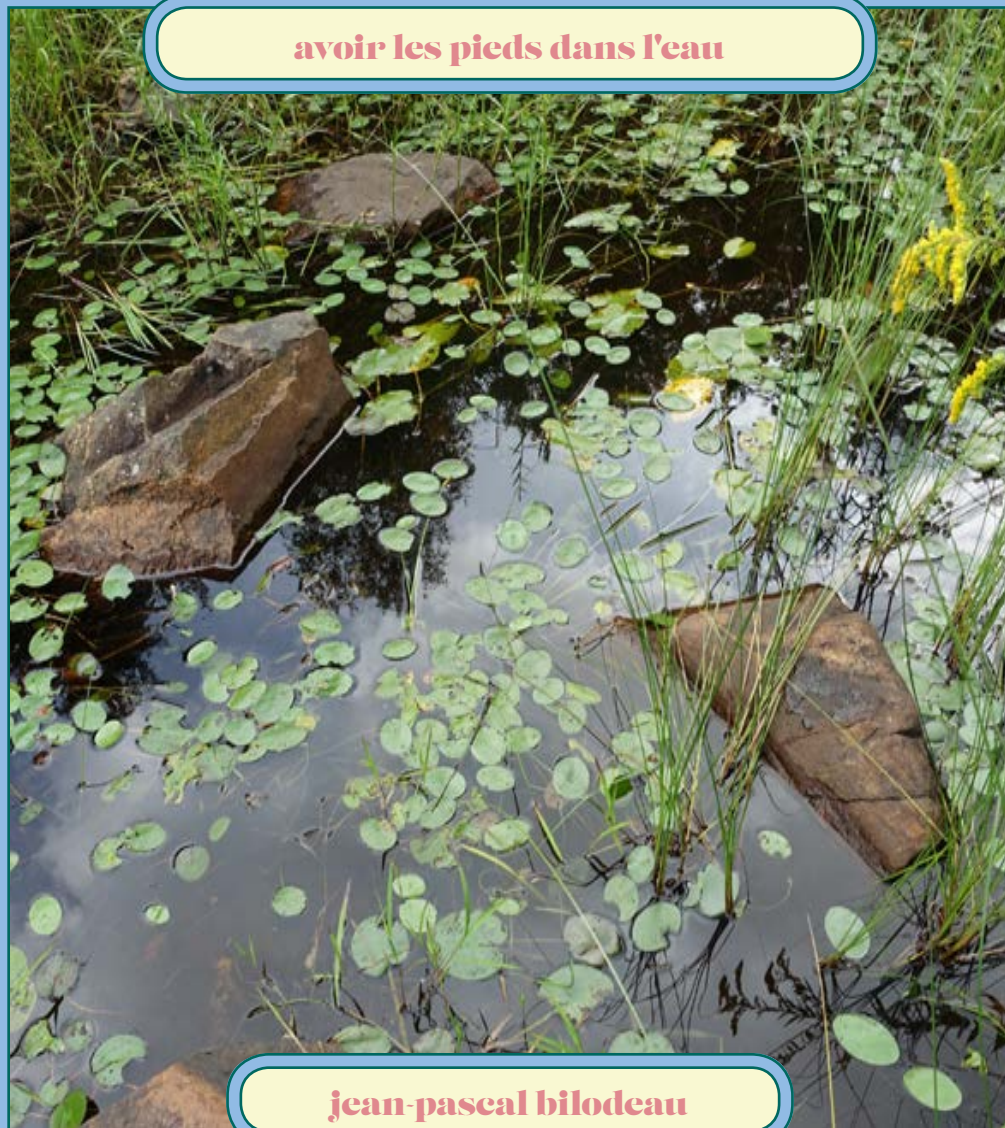
Quenouille

Désintégré quand
 une personne te balance.
 Tu n'es pas galant.
 Tu vis toujours chez tes parents et
 ne déménage pas.
 Mais quel bonheur pour les enfants!

Tes nombreux frères et sœurs aiment ton air sympathique.



avoir les pieds dans l'eau



jean-pascal bilodeau

La chose était connue de nous tou.te.s: les pins gris dans le sec et les épinettes noires dans le mouillé. On nous l'avait répété des dizaines de fois si ce n'était des centaines: il fallait respecter cette règle simple et trouver une manière, en nous saisissant des petits tubes de terre et de racines, de reconnaître immédiatement à qui on avait affaire avant de l'enfourer dans le sol.

Cette consigne, vous ne vous en rendez peut-être pas compte, faisait de l'épinette notre mal-aimée. N'importe quel planteur.euse d'arbres vous dirait sans doute la même chose. Le pin est presque toujours l'essence préférée des reboiseur.euse.s; parce qu'elle ne laisse pas la peau des avant-bras en guerre (ce qu'on appelle le spruce rash), parce qu'elle est plus légère et plus souple, et par conséquent plus facile à planter; enfin parce qu'elle ne vous oblige pas à marcher littéralement les deux pieds dans l'eau.

Je fais ici une petite parenthèse pour dire que je n'ai jamais été très doué pour le respect des consignes et que cette fois n'a pas fait exception. On m'a demandé d'écrire un texte à propos d'une plante de milieux humides mais au fond, malgré mon intérêt naissant et mes quelques contrats de survie-recherche, je n'y connais presque strictement rien en botanique, et je me suis tourné instinctivement vers un arbre qui pousse à peu près partout en nos latitudes, dans des milieux tellement diversifiés qu'il semble n'appartenir à aucune catégorie sinon à celle de la forêt boréale, dont il est l'emblème absolu. Un végétal, de fait, qui échappe et appartient en même temps, en sa qualité d'arbre, à la catégorie de « plantes », et échappe et appartient en même temps, en sa qualité d'arbre présent un peu partout, à celle de « milieux humides ».

Pourtant on ne peut pas le nier : quiconque a déjà mis les pieds dans les tourbières de la Nord-Amérique a vu cet arbre souvent chétif, mal luné, dirait-on, s'obstiner à croître au milieu de la mousse détrempée, voire au milieu de l'eau sombre et huileuse. Noire et à moitié défoliée, mangée par

toutes sortes de tordeuses, l'épINETTE s'obstine à darder sa cime comme une flèche, comme une épée pour repousser un ciel tellement vaste et vide qu'on dirait qu'il s'apprête à s'asseoir sur vous.

C'était en 2014 ou en 2015, peut-être même en 2016 pour ce que j'en sais, ou en 2013, ce qui revient à dire que ça n'a pas d'importance. C'était à la fois dans l'Ouest et dans le Nord, non loin d'une ville horrible et horriblement nommée High Level, sur un territoire qui appartenait et appartient à la grande Nation dénée et qui est aujourd'hui partagé entre pétrolières et forestières par une sorte de Tordesillas invisible.

C'était si loin à vrai dire qu'il n'y avait même plus de ratio d'arbres, seulement des boîtes d'épINETTES noires empilées sur le bord de routes inexistantes, laissées là à moitié éventrées par les ours affamés (c'était aussi année de sécheresse absolue; une année comme nous en verrons sans doute des centaines). C'était si loin, en fait, que même l'horrible High Level était inatteignable, à une bonne vingtaine de minutes d'hélicoptère, et que pour sortir de là sans l'appareil, il aurait fallu s'enfoncer dans un dédale inextricable de rivières déguisées en marais et de marais déguisés en rivières pendant des semaines, sans jamais savoir vraiment si on avait affaire à l'un ou à l'autre. La belle aventure.

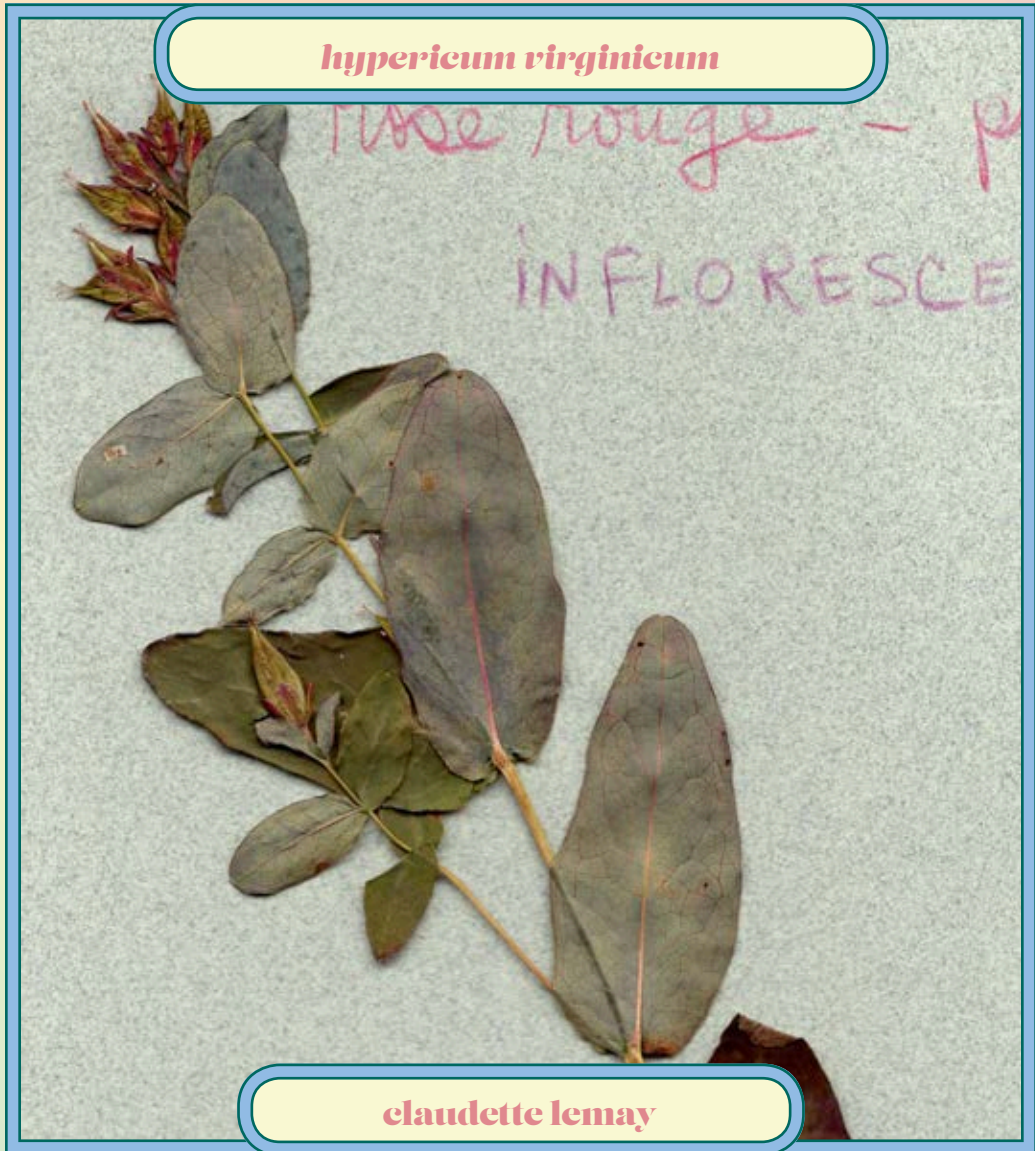
Eh bien ce jour-là, au cœur d'un milieu humide d'un bon millier de kilomètres carrés, la carte que tenait notre contremaitre nous disait que le terrain dans lequel nous devons enfoncer nos pelles se trouvait juste devant nous et la réalité, elle, nous disait bien autre chose: devant nous s'étendait une grande nappe d'eau huileuse, profonde et hostile, à travers laquelle apparaissaient quelques îles précairement émergées. Ce qu'on savait là, à se gratter la tête, les sacs pleins et les cernes longues, je me suis longuement posé la question.

Ce qui est certain, c'est qu'il a fallu nager ou presque pour aller d'île en île et que les arbres ont été plantés; que certains d'entre eux ont même sans doute poussé, comme d'autres plantes poussent sur la roche quasi nue, et que cette vie obstinée, même si peu naturelle, a fini par se fondre dans tout le reste et être avalée par la forêt.

Je me souviens qu'à un moment, je m'étais perché sur l'une des îles de cet archipel miniature et qu'en regardant autour de moi, j'avais enfin été frappé par la beauté de celle que mon ami Mateo, Ilnu errant, appelle sheshekatik-u, par la beauté de leur obstination exemplaire, et compris que notre travail était absolument inutile : les épinettes, comme à peu près tout le reste, n'avaient pas besoin de nous. Et, sacrilège pour quiconque connaît ce travail un peu étrange qui consiste à planter des arbres dans l'arrière-pays, je m'étais alors assis, j'avais pris une longue pause, et j'avais observé ce qui existait autour de moi.

J'imagine que nous avons une tendance naturelle — très compréhensible — à herboriser le rare, le beau, le délicat, le fragile, l'éphémère. Pourquoi herboriser ce qui est un peu partout, normal, sans couleurs éclatantes ? Ce qui ne pousse pas droit, ce qui ne pousse pas haut, ce qui pousse toujours malgré, ce qui pousse partout et toujours un peu n'importe comment ? Et puis, parce que nous sommes presque systématiquement, quand on parle de plante ou d'animaux, à deux ou trois pas de l'anthropomorphisme, pourquoi s'obstiner, alors que l'eau monte un peu partout, à pousser les pieds dans l'eau ?

Je termine en disant que j'ai connu ou imaginé un personnage qui disait que les épinettes noires étaient les plus beaux arbres du monde. Quand on lui demandait pourquoi, il répondait qu'elles incarnaient la résilience absolue. Mais il en rajoutait : il disait que ce n'était pas seulement leur pouvoir d'adaptation exemplaire qui les rendait si belles : c'était aussi parce qu'elles étaient les arbres les plus sharps, les plus aiguisés. Si un jour le Ciel se décidait vraiment à s'asseoir sur la vie pour l'étouffer une bonne fois pour toutes, les épinettes s'élèveraient comme un rempart pour lui piquer les fesses.



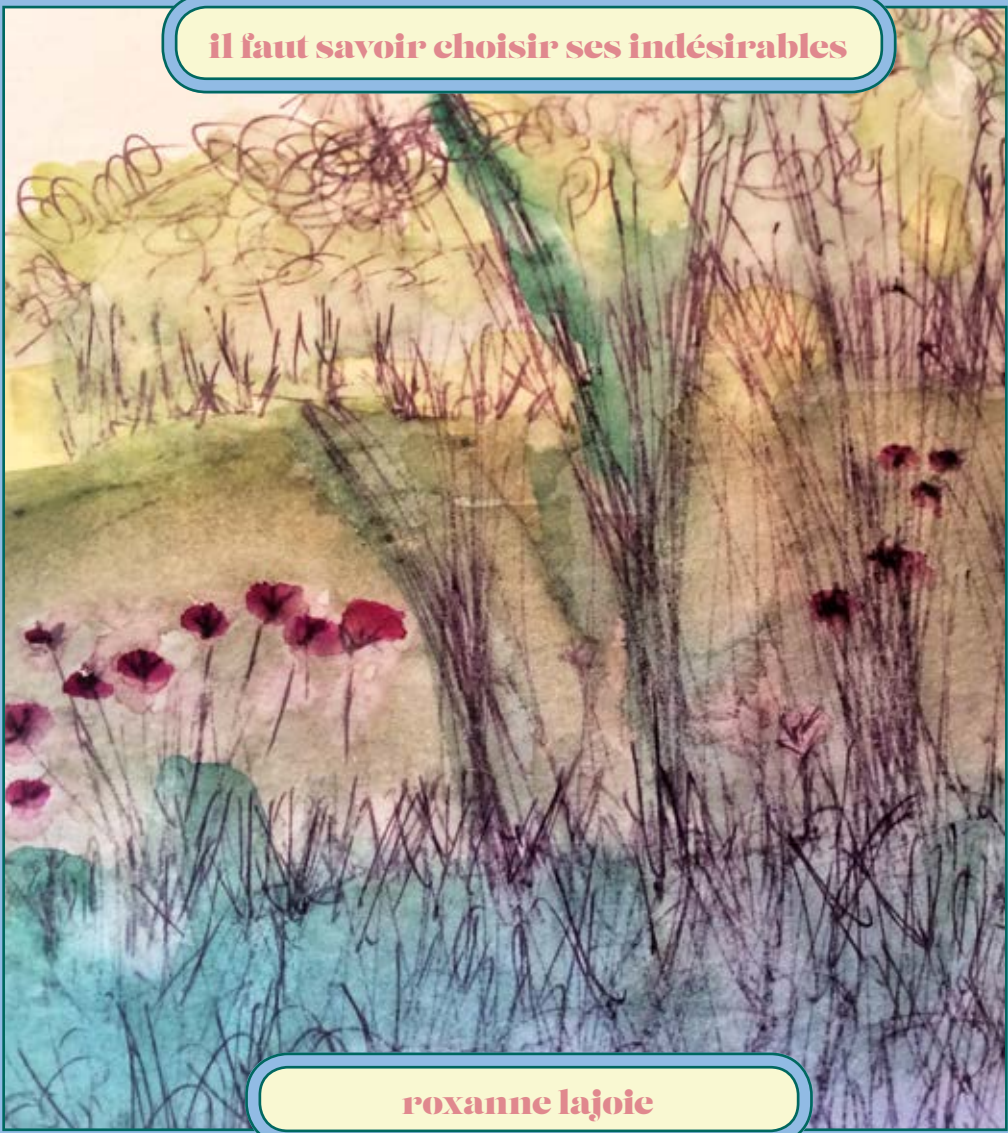
Merci à la cueilleuse Amélie-Anne Mailhot. Merci également à Christiane Hudon et Yves Maufette qui ont réussi à identifier la plante.

Comme un poème à mes oreilles
de néophyte
plante glabre
rhizome — tige souterraine horizontale
et ses racines adventives
délicates
tige aérienne
ligneuse et si fine
déjà du bois
feuilles glauques — vert de mer
alternées embrassantes
sans pétiole
inflorescence
purpurine — rose-rouge
l'été



Séchée entre deux feuilles de papier journal
son allure gracile
épurée — solitaire
comme une composition minimaliste
difficile à identifier
parmi ses consœurs
les pieds dans l'eau d'un ruisseau de montagne
au milieu d'un buisson verdoyant
dense et grouillant de vie
sa tête-fleur rosée
cherchant la lumière

il faut savoir choisir ses indésirables



roxanne lajoie

Au pied de la maison de mon père, il y a un étang. De l'autre côté de l'étang, il y a une forêt. L'eau des sources a naturellement rempli le trou qu'il avait fait creuser pour égaliser le terrain avant d'y construire sa maison. Il a libéré ses poissons rouges et planté trois saules. Des grenouilles sont venues, des hérons aussi. Avec eux, je suppose, quelques graines de quenouille, de phragmite, de nénuphar, car tout cela habille désormais l'étang.

Un jour, ma sœur est arrivée avec de la salicaire, de beaux grands épis fuchsia pour mettre un peu de couleur autour du rond d'eau. Mon père s'est opposé, « Je ne veux pas de cette cochonnerie, il va y en avoir partout ». Elle a quand même planté. Il a arraché.

Aujourd'hui, les trois saules ont bien poussé, leurs branches souples caressent l'eau quand il vente, chatouillent le phragmite qui cache jalousement l'étang depuis la rive droite. De l'autre côté, à la lisière de la forêt, les fougères jouent avec le soleil avant de se perdre entre les bouleaux jaunes et les épinettes. Il y a mille nuances de brun, de vert, de gris, de paille.

C'est dommage, quelques touches de fuchsia auraient parfaitement complété le tableau.

La Salicaire commune (*Lythrum salicaria* — famille des lythriacées — Le nom vient de *Lythrum* forme latinisée du grec ancien *lythron*, « sang mêlé de poussière », en référence à la couleur des fleurs et *Salicaria* du latin *salix* — « dont les feuilles ont la forme du saule »)

La salicaire est en effet une indésirable. Introduite au Québec par les ventes en pépinières, elle s'est installée et a pris beaucoup de place. Ses épis fuchsias sont enjôleurs. On ne s'en est pas méfié. Elle a séduit et a envahi. Lorsque son fruit en capsule s'est ouvert, elle a dispersé ses graines par l'intermédiaire de l'eau, dans laquelle elle aime plonger ses racines. Chaque plant peut produire jusqu'à 2,7 millions de graines. C'est tout dire ! Elle est une grande conquérante.

À vrai dire, on s'en est tellement méfié qu'on a oublié qu'elle pouvait être une alliée. Ses feuilles comestibles, crues ou cuites, ont été consommées par le passé, en période de disette. La tige et sa pulpe sont comestibles aussi, après cuisson.

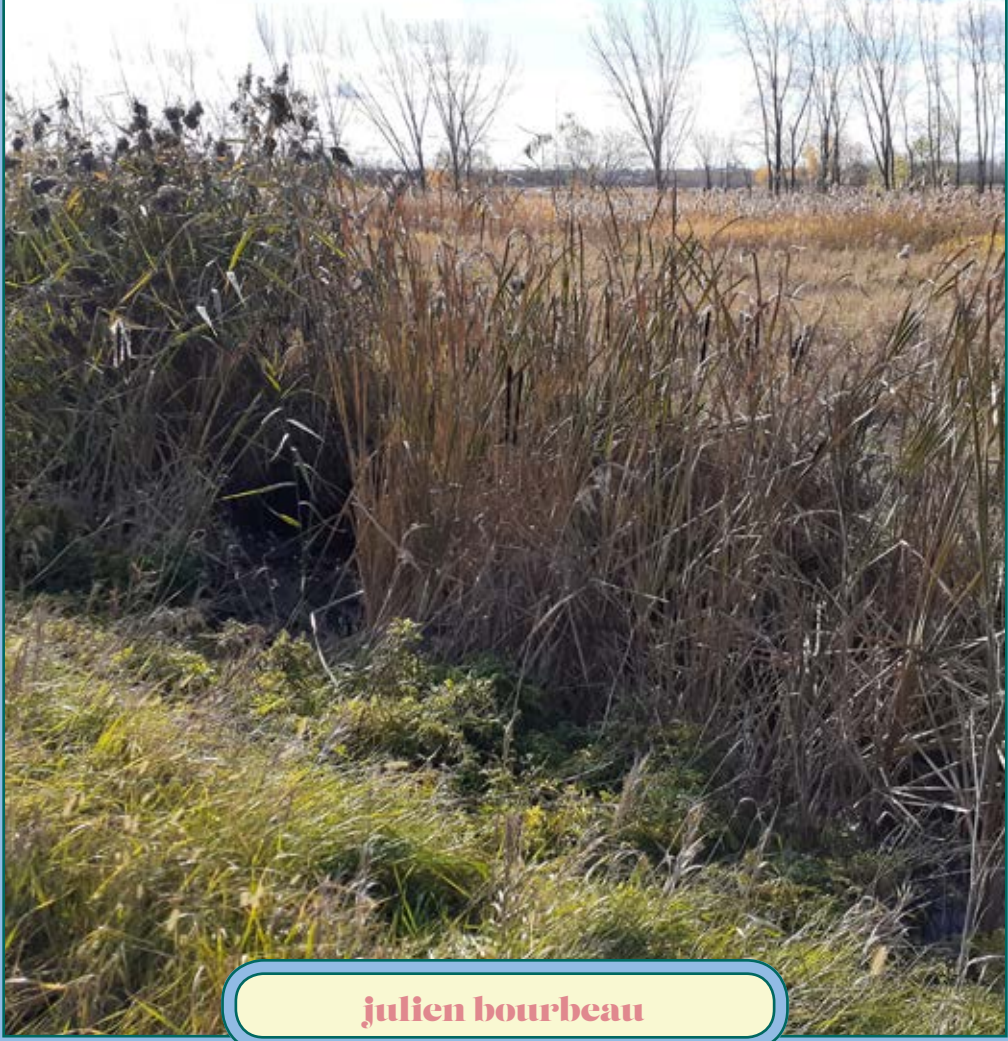
Les documents historiques attestent que cette plante a été utilisée par la médecine traditionnelle du Moyen Âge au XX^e siècle, avec une efficacité exceptionnelle contre les affections du tractus gastro-intestinal (principalement la dysenterie et la diarrhée) — ce qui lui vaut son petit nom d'herbe aux coliques.

Elle peut être aussi utile contre différents troubles dermatologiques, contre la dermatite et l'eczéma par exemple. C'est quand même amusant quand on pense qu'au sens figuré, elle donne de l'urticaire aux jardinier.ère.s.





comme un roseau pensant



julien bourbeau

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue puisqu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien¹.

Sourire niais. Déclaration d'une littératie végétale ravagée par le nerprun toxique de l'ignorance. J'avoue que je ne connais rien. Pourtant, il existe une pierre de rosette, sise dans un musée quelconque et poussiéreux, lourde et essentielle; un savoir végétal admirable: savoir-faire, savoir-lire, savoir-dire, savoir-être et savoir-vivre! Les ateliers nomades de La Traversée permettent heureusement ces mises en commun, cette mise à niveau et ce cheminement. Puis, l'écolittératie idéale ou modèle s'effectue mieux au pas à pas dans les sentiers boisés ou marécageux de la biosphère.

Nous voilà donc en bonne coopération.

Comme il est réconfortant d'entendre ces gens qui savent raconter les histoires de ces arbres ou de ces plantes aquatiques. De ces friches ou de ces étangs en survivance. Toute la biodiversité de proximité qui s'exprime si près du bitume et du pavé dans la mare.

Aujourd'hui, je ne m'éloignerai pas trop loin des lieux et des noms communs: j'en appelle au roseau commun. À son égard, j'éprouve de l'ambivalence. Et je commencerai mon histoire en sortant de mon sac à dos la pesante *Flore laurentienne*, tachetée, mon édition en cuir de 1935 pour entendre les mots de Conrad Kirouac, dit frère Marie-Victorin, et voir ce qu'il écrit à son sujet:

Tribu – FESTUCÉES.

PHRAGMITES Trin. ROSEAU.

Grandes plantes vivaces, à rhizomes horizontaux. Feuilles linéaires, larges et planes. Inflorescence en grande panicule terminale. Épillets pluriflores munis de longs poils soyeux, à rachéoles articulés entre les fleurs. Fleur inférieure staminée ou neutre. Glumes inégales. Glumelles très inégales, le lemma trinervé.

Trois espèces: une en Asie, une dans l'Amérique du Sud, et le *P. communis* dans toute la zone tempérée boréale.

– Le nom générique *Phragmites*, très ancien, signifie: servant à clore; allusion à l'usage de ses tiges pour faire des palissades.

Phragmites communis (L.) Trin. – Roseau commun. – (Reed-grass). – Chaume (long. 1-5 m.) issu d'un long rhizome horizontal d'un blanc d'ivoire; feuilles (larg. 1-5 cm.); panicule (long. 15-30 cm.). Floraison estivale. Marais et rivages. Général, mais très clairsemé dans le Québec.

Cette Graminée (si on y inclut le *P. Karka*) est peut-être la plante phanérogame la plus complètement cosmopolite; elle ne manque que dans la Nouvelle-Zélande et la Polynésie; elle s'adapte également au climat de la Finlande et à celui des jungles humides de l'Équateur; elle habite les eaux douces ou saumâtres; elle croît également bien dans la plaine et à l'altitude de 3000 mètres dans le Thibet [sic.]. La plante américaine diffère légèrement de la plante européenne et elle peut être mieux désignée sous le nom de *P. communis* var. *Berlandieri* (Fourn.) Fernald.

Cette grande Graminée éminemment grégaire constitue, dans certaines contrées, de véritables jungles dont la vase épaisse interdit l'entrée. De profonds rhizomes articulés et traçants propagent cette plante dont les graines sont souvent stériles. À la maturité, les épillets fécondés se détachent et se brisent, emportant la graine; les poils blancs, qui restent adhérents à l'axe, s'étalent alors et constituent par leur ensemble ces panicules plumeuses qui paraissent en automne et persistent en hiver au sommet des chaumes blanchis.

En Europe, où la plante est très abondante (elle couvre 200 000 hectares en Allemagne), la tige est utilisée pour couvrir les cabanes, fabriquer des paillasons, servir d'emballage. L'inflorescence sert à faire des balais d'appartement. Le rhizome est diurétique; comme il contient beaucoup de sucre, on en extrait de l'alcool et on en fabrique une sorte de bière brune. La plante est trop peu commune chez nous pour avoir été mise à un usage quelconque par les sauvages [sic.] ou les colons. Par contre, dans le sud des États-Unis, où elle est beaucoup plus abondante, les Indiens [sic.] s'en servaient pour la construction de leurs huttes et la fabrication de leurs nattes. — Cette plante héberge une Rouille hétéroïque (Puccinia Magnusiiana), dont les écidies se trouvent sur l'Anemone canadensis. — Au point de vue onomastique, il est à retenir que le P. communis est l'une des quatre plantes qui portent en France le nom de Roseau, les autres étant l'Arundo Donax, le Typha latifolia, et le Phalaris arundinacea².

Le phragmite s'acclimate trop bien partout. Le voilà cosmopolite. Il constituerait de « vastes jungles dont la vase épaisse interdit l'entrée » et la plante américaine différerait *légèrement* de l'européenne. Usage intuitif: faire des balais avec son inflorescence. Curiosité qui laisse sur son appétit: on ferait de la bière brune à partir de son sucre.

Le roseau commun pousse en colonie dans les prairies humides, les marais et les rivages.

Je note que dans cette description, il n'est pas question de le qualifier d'« envahisseur ». Le phénomène ne semble pas être relevé par le frère Marie-Victorin, bien qu'il souligne son abondance... en Europe.



Cette si jolie graminée, à l'inflorescence douce, est désormais décrite comme un fléau, un envahisseur à limiter. « Freinons sa propagation », « Signalons sa présence », écrit le Conseil régional de l'Environnement de l'Estrie. D'autres utilisent des comparaisons douteuses: « immigré illégal³ ». En 2013, la ville de Québec lance quant à elle un programme d'élimination du phragmite exotique qui se propage sur les berges de la rivière Saint-Charles. Les actions du programme consistent à en faire l'extraction manuelle, le bâchage, la coupe répétée; à faire l'emploi raisonné d'herbicides et à planter arbres et arbustes⁴.

Il existe même un groupe universitaire de recherche nommé « Phragmites » qui étudie l'impact de cette graminée sur les écosystèmes. Voici comment il se présente :

On trouve de plus en plus de roseau commun (Phragmites australis) dans les marais et sur les emprises routières du Canada. Le roseau commun est une graminée très envahissante qui peut former des populations denses lorsque les conditions d'humidité sont propices à son établissement. La forte production de biomasse de la plante constitue une menace potentielle pour le maintien des fonctions écologiques des marais et pour la survie d'une flore et d'une faune diversifiées. Le groupe multi-universitaire PHRAGMITES, fondé en 2003, étudie les modes de dissémination de la plante et cherche à répondre à plusieurs questions relatives à l'impact de cet envahisseur sur les écosystèmes⁵.

Parce que le phragmite se propage facilement, la plupart des intervenant.e.s préviennent les utilisateur.trice.s d'être prudent.e.s lors de la disposition des rhizomes. Phragmite à craindre comme un virus contagieux ou une horde de zombies affamés !



Pourtant le phragmite a été un allié à quelques occasions, notamment en raison de son rapport à l'eau. Lorsque l'artiste activiste Renard Frak tentait de géolocaliser les méandres résiduels du ruisseau de la Grande-Prairie, canalisé et disparu depuis des décennies, c'est la présence de colonies de phragmites qui a révélé l'emplacement exact du bassin et du lit, permettant ainsi de reconstituer par à-coups sa marche

naturelle, dans les friches industrielles abandonnées d'Hochelaga-Maisonneuve et de Longue-Pointe. La cartographie aérienne ancienne et les artefacts industriels ont complété la recherche. En ce sens, le roseau commun, en bon sourcier, trahissait le secret et révélait ce sol humide et ces étangs arrosés du régime pluvial.

On dit aussi que le phragmite pompe le phosphore et les métaux lourds des étangs. Ce qui permet en quelque sorte de purifier l'eau. Comme un rein. L'ennui c'est qu'il devient lui-même toxique. Et le rejet compostable ne fait que redéployer dans la nature et les eaux ce qui a été pompé. C'est donc dire qu'il faudrait couper le roseau commun, intoxiqué, pour empêcher le phosphore de se libérer de la plante morte.



Si l'inflorescence du phragmite m'a permis de nettoyer la table à pique-nique, comme un balai, en revanche les secousses ont peut-être libéré la substance propagatrice. Oups! Ambivalence.



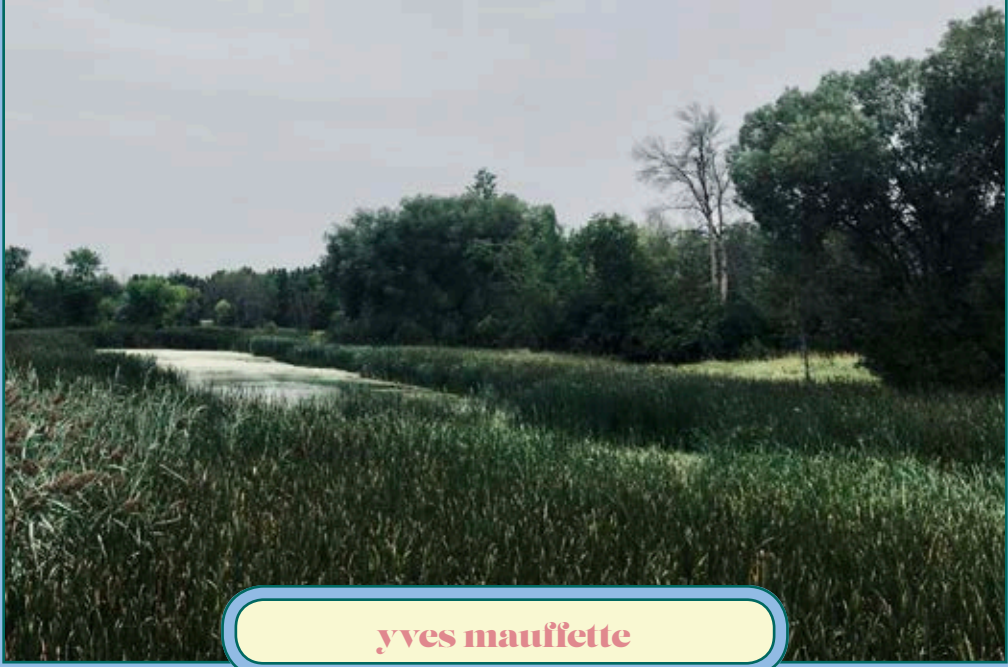
Mythe en fragment, phragmite
bon diable, bon dieu.
Comme l'*Homo sapiens* et
tous ses mauvais plis :
envahisseur d'espace, écraseur de tout-petits,
buveur d'eau,
narco-dépendant,
dont la toxicité se propage en traînée de poudre
pourtant beau, doux aussi...
comme un breuvage alcoolique.
Quand Pascal comparait l'homme à un roseau pensant
savait-il que ladite graminée,
un jour d'anthropomorphisme,
ferait l'objet d'une comparaison douteuse
à l'être, fut-il pensant.

notes

1. Blaise Pascal, « Fragment 347 », *Pensées*, Paris, Seuil, 1962 [1670], pp.121-122.
2. Frère Marie-Victorin, *Flore laurentienne*, Montréal, Frères des Écoles Chrétiennes, 1935, pp.765-66.
3. « Quelle est cette jolie graminée qui pousse le long des routes ? », *Le jardinier paresseux*, <https://jardinierparesseux.com>, 27 octobre 2015.
4. Ville de Québec, « Phragmite », <https://www.ville.quebec.qc.ca>.
5. Université Laval, « Groupe de recherche Phragmites », <https://www.phragmites.crad.ulaval.ca/>.

sine nomine latino

50




yves mauffette

NB : Aucun nom latin n'a été utilisé dans ce texte par souci d'anonymat. À noter que le titre de ce texte se traduit par : sans nom latin.

Lors d'une belle journée de juillet... non. Reprenons, rétablissons les faits : lors d'une journée au ciel voilé et plutôt fraîche — les récits semblent toujours débiter par une belle journée, alors qu'en réalité il existe en moyenne au Québec quinze jours de pluie en juillet. Bref, une journée sur deux, il pleut. Il faut bien cette eau pour alimenter nos environnements lacustres. Qu'à cela ne tienne, en cette journée de grisaille, j'ai pris la décision de me rendre au marais sachant fort bien que l'eau serait au rendez-vous, car quoi de plus triste qu'un marais asséché.

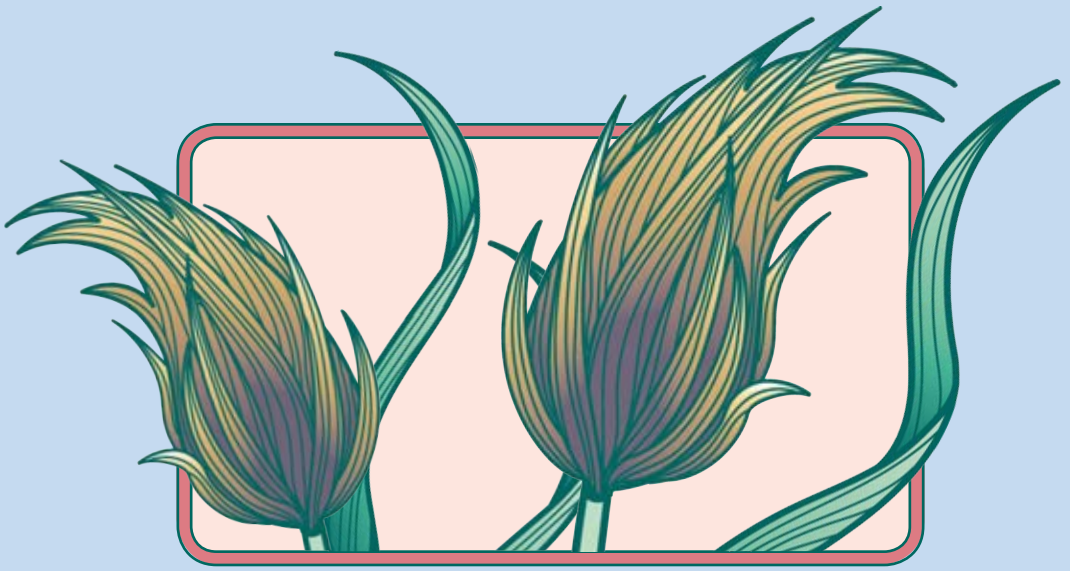
En m'approchant du site, je note qu'une grande plante arborant un plumeau à son extrémité domine définitivement les autres. Elle ne m'attire guère, elle me semble hautaine et peu sympathique. Et pourtant a priori, je ne devrais pas avoir une aversion pour celle-ci, car elle ne me dérange pas, elle ne gêne pas mon quotidien. Sauf qu'en contournant les pourtours du plan d'eau, je ne suis pas confronté à un individu, mais à des centaines qui envahissent le territoire. Franchement là, elle exagère : ses congénères prennent toute la place et en viennent à déloger d'autres espèces. Est-ce que mon aversion viendrait de sa capacité envahissante ne permettant pas à « pogo » de s'implanter ? Mais oui, « pogo », c'est comme ça qu'on l'appelle par chez nous, la plante qui a une longue tige et une saucisse brune et duveteuse à son extrémité. Elle, au moins, est sympathique — pourquoi ? Je ne sais pas trop. Elle me semble plus réconfortante que la grande qui fait ombrage aux autres, une vraie « plumace » celle-là. Si je la désigne ainsi, c'est à cause de son plumeau qui se retrouve constamment dans ma face ; c'est un nom qui lui va très bien, reflétant le fait qu'elle n'est pas toujours la bienvenue. Est-ce que c'est la guerre entre « pogo » et « plumace » ? Je ne sais pas, mais il y a certainement une

The background of the page is a vibrant illustration of a pond. It features several large, round, green lily pads with prominent veins. Interspersed among the leaves are several water lilies in various stages of bloom. Some are fully open, showing delicate pink and blue petals with yellow centers, while others are still in bud form. The stems of the plants are thin and green, curving across the scene. The overall color palette is a mix of greens, pinks, and blues, creating a fresh and natural atmosphere.

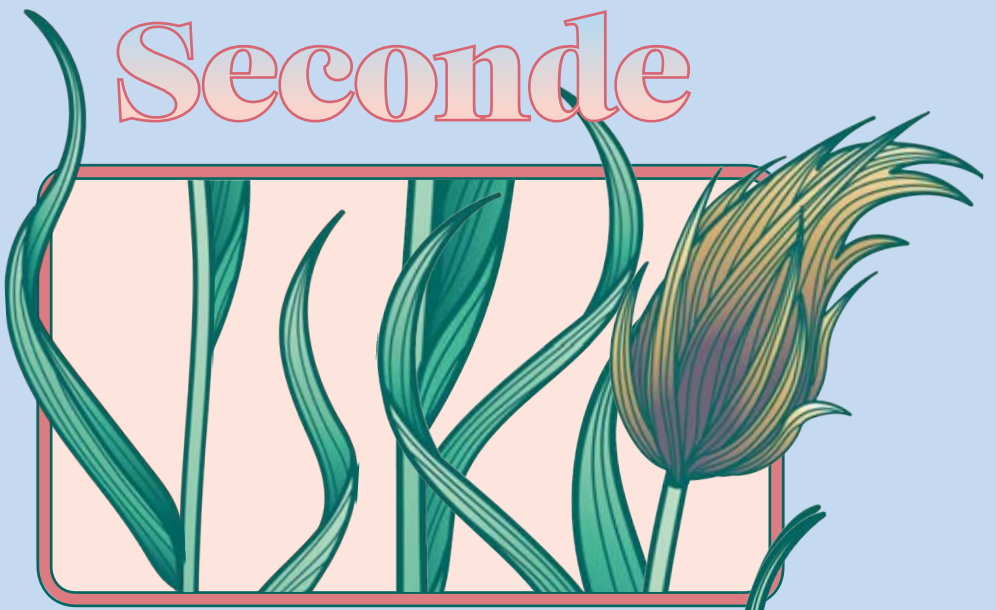
compétition. Elles ont toutes deux besoin des mêmes ressources pour s'implanter. Pour que «plumace» domine, elle doit certainement avoir des atouts que «pogo» ne possède pas, ou bien «pogo» a décidé de céder sa place.

Mes réflexions d'une journée pèsent peu dans notre espace-temps; nos écosystèmes se façonnent sur des milliers d'années et les pogos et plumaces de ce monde ne sont que transitoires. Gagnant ou perdant, là n'est pas l'enjeu, seule la survie compte.

Je vous mentirais si je vous disais que lors de mon parcours je n'ai observé que ces deux espèces. Il y avait des plantes avec des feuilles ovales, en forme de cœur, d'autres comme des pointes de flèches. Des plantes vivant en plein milieu du marais, les pieds dans l'eau ou sur la berge. Chacune possède ses caractéristiques, mais on peut remarquer à l'occasion un petit air de famille. Près d'une grosse souche, une petite fleur rose a capté mon attention. Elle est vraiment belle avec ses feuilles étroites et ses fleurs dotées d'un éperon. C'est la délicatesse en personne. Qui es-tu? Je ne te connais pas, je n'ai pas de nom pour toi. Dois-je te nommer ou juste t'admirer? Si je te nomme, je te recense, alors que si je ne fais que t'admirer, c'est uniquement dans mes pensées que tu résides. Le scientifique en moi est confus, à vrai dire j'en perds mon latin.



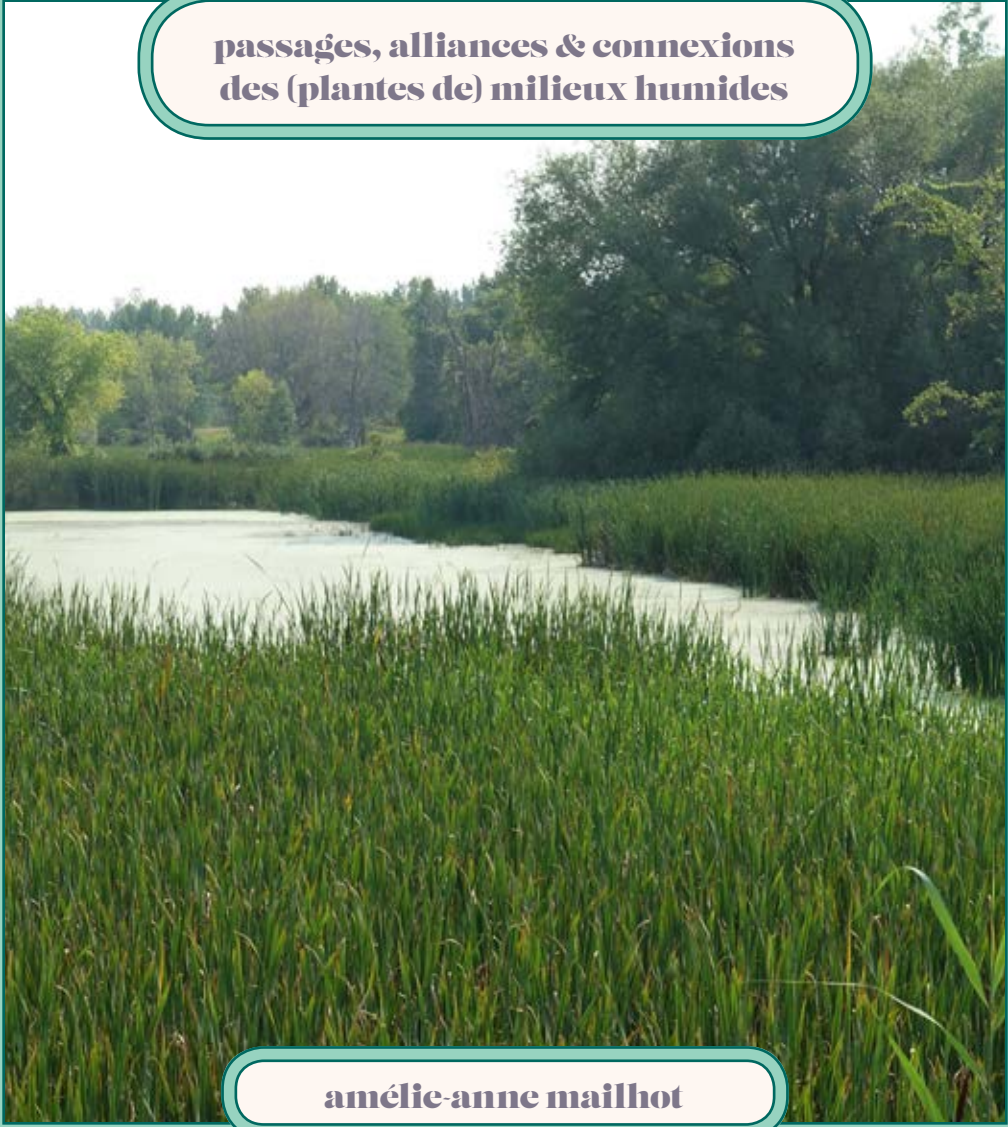
Seconde



plongée



**passages, alliances & connexions
des (plantes de) milieux humides**




amélie-anne mailhot

Je remonte le ruisseau à contre-courant, laissant l'eau glacée filer sur mes chevilles, pour aller cueillir un spécimen de sagittaire. Je traverse les talles d'impatiente du cap et la cardamine carcajou à l'ombre des grands cèdres. Le bruissement est constant; l'eau qui s'écoule, les insectes, les oiseaux. Le soleil plombe. Je continue d'avancer, j'arrive près du gingembre sauvage, des pruches, des aralies qui poussent sur des troncs devenus avec le temps des ponts végétaux

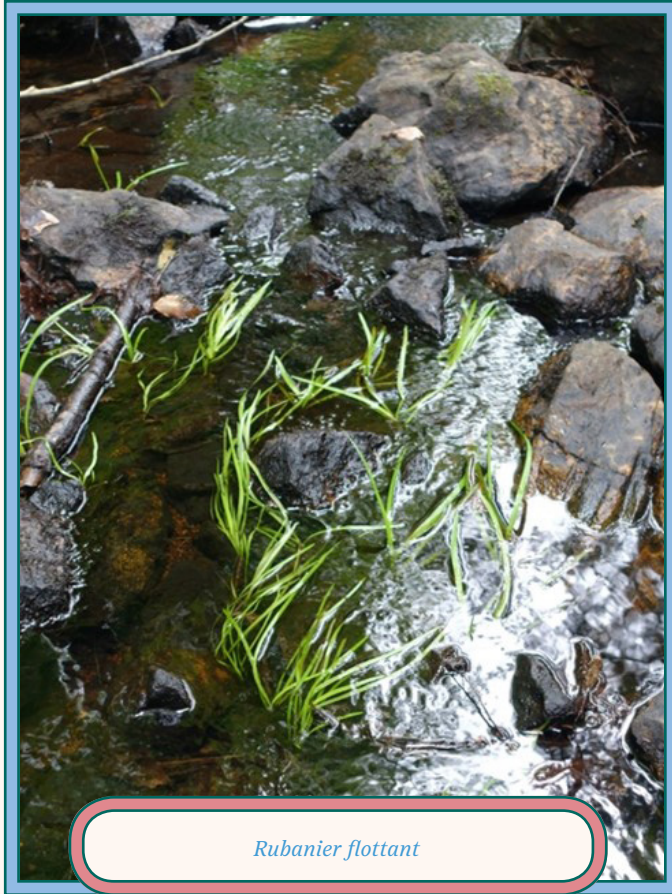
entre les deux rives. Je parviens ensuite jusqu'à un espace où s'amoncellent quelques grands rochers qui semblent tombés les uns sur les autres et qu'il faut escalader pour suivre le cours du ruisseau s'engouffrant plus bas, le bruit de l'eau à la fois plus sourd et plus prononcé à cause de l'écho. Puis, le ruisseau coule de nouveau à découvert, à l'horizontale, il y a peu d'eau mais le débit est plus rapide. Des feuillus le ceignent à cette hauteur : sureaux, viornes bois d'original, bouleaux jaunes. Perdue dans mes pensées mais concentrée sur ce qui vit autour de moi, prise donc dans cet état que les marches en forêt dans des endroits escarpés arrivent à installer, mon regard se pose sur une plante que je n'avais jamais remarquée jusque-là. J'ai emprunté souvent ce parcours et chaque fois, mon regard se porte vers de nouvelles plantes, de nouvelles configurations de la matière, de nouveaux agencements végétaux-minéraux, de nouvelles traces de présences animales. Un jour je me suis arrêtée, tout d'un coup, sur une roche au milieu du ruisseau, et je suis restée là quelques minutes, à respirer l'air frais à la jonction de l'évaporation de l'eau et de la respiration des arbres. En tournant la tête vers la droite, juste avant de reprendre mon chemin, j'ai aperçu à côté de moi un champignon reishi sur une souche de pruche. Un événement rare : je me suis approchée et suis restée là quelques minutes de plus à l'observer, dans la mousse fraîche et l'air vif du mois de novembre.

En ce matin de juillet, ce sont cette fois des petites vagues d'un vert doré, languettes de matière végétale ondulante, qui captent mon attention. Elles semblent s'agiter dans le courant mais elles ne font que le suivre, elles ondulent parce qu'elles se laissent porter. Elles nagent avec lui, elles ont l'air complètement libres bien que décidément enracinées, elles ne font qu'un



avec l'eau, le sable, leur milieu. Elles sont presque impossibles à voir parce que leurs feuilles et les reflets de l'eau se fondent et se mêlent. J'observe leurs mouvements. Elles ont l'air, par leur état d'abandon total, de prendre plaisir au contact de l'eau, à se laisser bercer par ce qu'il y a. Quel vent, quel débit, quel courant : peu importe, elles nagent, elles flottent. Cet état leur confère à la fois une grande force et une grande vulnérabilité, mais on dirait qu'elles ont pris le parti du non-agir. Elles semblent croire aux bienfaits d'une participation à un état d'équilibre, tout en douceur. Leurs petites racines sont bien prises sous les galets, dans les sables et elles participent patiemment à la filtration des eaux. Je suis un peu désolée d'interrompre le flot de l'une d'entre elles, que je récolte pour mon herbier en vue de l'atelier sur les plantes de milieux humides. J'ai ainsi cueilli mon spécimen dans un milieu rocailleux, avec pas mal de débit, où cette plante est la seule à s'être implantée. Autour, des violettes d'eau ont pris racine sur la mousse poussant sur les roches. Après consultation du guide d'identification de la collection « Fleurbec » intitulé *Plantes sauvages des lacs, rivières et tourbières*, j'apprendrai que la plante que j'ai cueillie se nomme rubanier flottant. Le fruit, petite boule piquante, croît et grandit au-dessus de la ligne des eaux, au sommet d'une tige dressée; il sort de l'eau, prend l'air et se laisse polliniser par le vent. Ensuite, il se détache et flotte sur l'eau, s'en imprégnant, ce qui l'alourdit et le fait couler au fond, où il s'enracinera pour produire un nouveau plant.

En poursuivant ma route dans le ruisseau, j'arrive au lieu où je comptais cueillir la sagittaire, cette plante émergée aux grandes feuilles en flèche dont les tubercules sont comestibles. C'est un milieu ouvert, où les plantes ont accès à plus de lumière et où le débit de l'eau est très lent. Outre les sagittaires, s'y trouvent des nénuphars, des carex, des iris, et sur la petite plaine riveraine, mûriers et framboisiers, verges d'or. C'est ici que cet hiver nous avons vu un vison glisser sous les arbres tombés pour regagner ses quartiers. Des corbeaux habitent la falaise au-dessus de nos têtes et les marches matinales sont



Rubanier flottant

les plus bruyantes, leurs beaux cris résonnant sur l'eau. Je poursuis la marche jusqu'à un autre espace ouvert, celui de la décharge du lac, où ce dernier s'écoule depuis le barrage de castor en un petit filet qui donne place au ruisseau, lequel se forme rapidement. L'eau baigne néanmoins une plaine où se sont établies les eupatoires, pourpres et perfoliées, et cette plante que nous identifierons plus tard, le millepertuis de Virginie. Le millepertuis de Virginie est une espèce désignée vulnérable, qui a donné de bons maux de têtes aux biologistes présent.e.s à l'atelier. J'avais cueilli et apporté un spécimen pour identification, et nous avons mis du temps avant de le reconnaître à l'aide de *La Flore laurentienne*. Les deux spécialistes de biologie végétale et de milieux humides n'avaient jamais vu la plante auparavant. Sachant qu'elle est menacée, je n'aurais pas dû la cueillir, mais elle était en abondance dans ce milieu alors elle m'est apparue courante, et je voulais connaître son nom — dans le doute, j'aurais dû faire mes recherches à partir d'une photographie.

Je retrouve le rubanier flottant, installé là où le débit reprend de l'allure. Il prospère dans une grande diversité de milieux et il se trouve ici, à ce moment-là, parmi les rubaniers dressés,

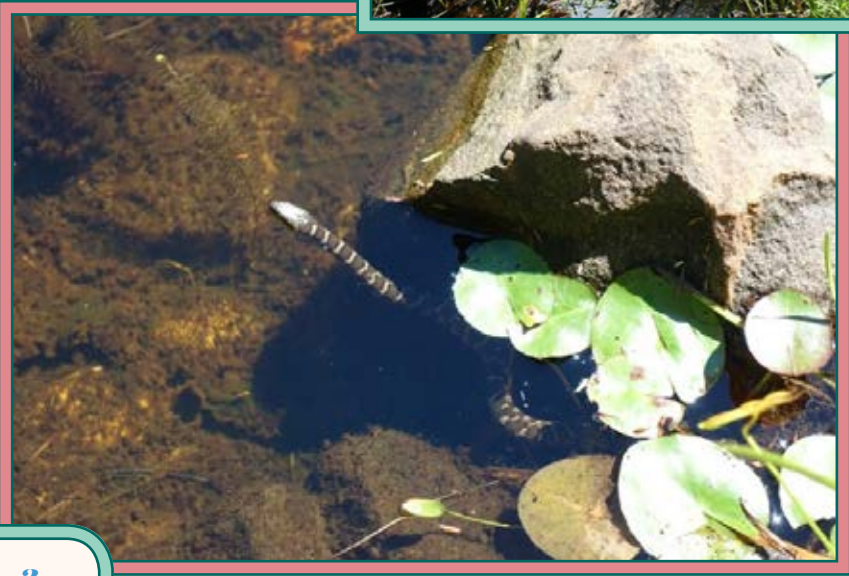
1



2



3



1. *Rubanier dressé (avec fruits) & Millepertuis de virginie*
2. *Compagnonnage du Rubanier flottant*
3. *Couleuvre d'eau & Brasénie de Schreber*

la scutellaire, les sagittaires, la brasénie de Schreber, un chien, Dalie. Cet espace est très riche en matière organique, beaucoup de grenouilles habitent les fonds vaseux parsemés de grandes roches où prendre du soleil; j'y ai aussi vu une couleuvre d'eau, plus tôt cet été, une autre espèce susceptible d'être désignée vulnérable au Québec et qui fait l'objet d'un suivi. Sans surprise, les milieux humides comptent de nombreuses espèces vulnérables ou menacées, puisque, comme l'indique le Ministère des forêts, de la faune et des parcs, ces espèces sont sensibles à la pollution toxique, à la contamination par les métaux lourds et à la destruction des habitats causés par le développement industriel et résidentiel.

Plantes, territoire, mémoire de l'archipel

« Celle ou celui qui cherche des plantes de milieux humides à Montréal trouvera des lignes à haute tension »; « balade suffocante parmi les plantes de milieux humides suffoquées ». Voilà comment j'ironise sur mon expérience de repérage pour les plantes de milieux humides à Montréal, après une journée particulièrement éprouvante dans la partie la plus à l'est de la ville.

J'avais pourtant quitté la vallée du ruisseau, tout à l'ouest de la rivière Gatineau qui se jette au sud dans la rivière des Outaouais, rivière que j'avais longée jusqu'à ce qu'elle devienne le lac des Deux Montagnes et la rivière des Mille Îles, avec un enthousiasme renouvelé ce matin-là. Au fil de mes recherches à distance, j'étais parvenue à considérer l'archipel d'Hochelaga au-delà de mon expérience très urbaine de ses espaces. M'étant adonnée à une recherche documentaire sur les milieux humides de Montréal, j'ai

commencé, peu à peu, à voir la ville comme étant située au centre d'un système hydrique d'une grande richesse, une succession d'îles, autant d'habitats pour la faune et la flore, des rivages à profusion, à la rencontre d'une grande rivière et d'un fleuve, avec tout ce qu'un tel milieu implique de systèmes de filtration et donc de marais, de marécages, de tourbières, de prairies inondables. Je suis parvenue à concevoir l'archipel d'Hochelaga par sa géographie, oubliant les autoroutes et le béton, discutant avec des responsables de restauration de milieux humides et de projets de conservation sur des îles dont j'ignorais jusque-là l'existence, et avec Philippe qui faisait la liaison avec des gens de Kahnawà:ke dont la vision de ces territoires a toujours continué d'être celles de bassins versants et d'écosystèmes complexes. À elle seule, la consultation de la carte des milieux humides de l'île de Montréal produite par Canards illimités¹ permettait d'envisager la matière de l'île comme en constant état d'échanges avec les eaux du fleuve, des rivières, avec la pluie et les courants; échanges avec l'atmosphère aussi, par le biais des plantes de milieux humides. L'archipel était une manifestation de la constante transformation de la matière organique.

C'est sur cette impression que j'ai pris la route pour Pointe-aux-Prairies ce vendredi-là. Mais mon impression n'est pas restée intacte très longtemps: rapidement je me suis sentie suffoquer, prise dans le trafic automobile pour traverser l'île d'ouest en est, longeant des kilomètres de lignes à haute tension, puis traversant de vastes zones occupées par les raffineries jouxtant des développements immobiliers en rangées dont les matériaux sont issus en partie de la pétrochimie et qui promettent que « votre vie de famille commence ici ».



À l'atelier historique de Pointe-aux-Trembles où j'avais rendez-vous, les murs sont tapissés de grandes fresques organisant par nom propre les territoires en fonction des grands propriétaires terriens qui les ont occupés; près de l'escalier on a aménagé une scène particulièrement archaïque, dans laquelle le mannequin d'un prêtre grandeur nature enseigne, l'air sévère, à un mannequin écolier mâle et blanc assis à un bureau. Je discute avec un des responsables, qui me renseigne généreusement, et avec tous les détails qui lui apparaissent pertinents, sur l'histoire du Parc de la Pointe-aux-Prairies

où nous irons, avec l'atelier, faire une marche végétale. Il m'explique le passé agricole de la région, la vie sur les berges, les baignades, l'accès au fleuve, les grands parcs. Il me dit, enthousiaste :

— Les gens, quand ils pensent à l'Est, c'est sûr qu'il y a une barrière psychologique, avec les raffineries et les réservoirs de pétrole. Mais il y a tellement de belles choses de l'autre côté !

— Vous voulez dire à l'est des raffineries ?

— Oui, c'est ça !

Je lui demande, quand même, prudemment : est-ce qu'il y a des « enjeux » avec les citoyen.ne.s ? Il me répond que, lorsqu'il était jeune, tous les pères travaillaient à la raffinerie et l'ambition de tous les jeunes hommes était de pouvoir y entrer eux aussi.

— C'étaient des emplois pour lesquels on n'avait pas besoin de spécialisation ni d'éducation, et on y faisait de bons salaires !

— D'accord... mais alors, j'imagine qu'il n'y a pas eu d'accidents ?

— Les compagnies ont été très bonnes avec les citoyen.ne.s. Elles ont créé des comités de liaison, et même, de temps en temps le mardi matin à 11h l'alarme résonne pour habituer les gens au bruit de la sirène, comme un exercice...

Devant mon air sans doute incrédule, il ajoute :

— ...mais, oui, il y a eu des accidents. La Shell a pris feu dans les années 1950, aussi un bateau dans le port...

— Il y a donc des risques de déversements, d'incendie ?

— Oui, et puis, c'est certain que pour la qualité de l'air, ça fait quelque chose. Les tests de qualité de l'air dans l'est de Montréal sont toujours pires qu'ailleurs. Et il y a plus de cancers du poumon dans l'est de Montréal qu'ailleurs... mais, il y a aussi plus de fumeur.euse.s, alors allez départager !

Dolines et passages

Ayant manqué une séance de repérage de groupe pour l'atelier, je décide de faire une fin de semaine de repérage en solitaire. Le dimanche matin, je dois passer chez des ami.e.s qui travaillent en étude d'impact environnemental à Montréal pour leur porter des onguents à base d'achillée millefeuille. Il n'y a pas longtemps que le tunnelier pour creuser le REM de Montréal fait les

manchettes, accusé d'avoir asséché le marais aux Hérons, à Dorval. Depuis, il ne manque pas de faire surface dans nos conversations. Le trajet du REM passe sous ce marais à haute valeur écologique; ce serait pour le préserver qu'on a creusé ce secteur plutôt que de le faire passer en surface. Or, une doline de bonne dimension, un de ces trous qui semblent se creuser spontanément mais proviennent d'un vide creusé de manière souterraine, a été repérée, photographiée et tenue responsable de l'assèchement du marais.

Le marais aux Hérons est un des milieux humides les plus riches en biodiversité de l'île de Montréal. Sachant que 85% des milieux humides que comptait initialement cette région ont été détruits, et qu'on autorise encore la destruction d'autres milieux humides chaque année, on comprend à quel point il s'agit d'un milieu important, critique pour la faune et la flore de l'île. Un ami ornithologue s'y rend régulièrement; il m'envoie lui aussi un lien vers le premier article de journal relatant l'assèchement du marais. Il écrit: « C'est (c'était ?) le spot le plus prisé pour observer une diversité d'oiseaux à Montréal ».

La compagnie responsable de l'évaluation environnementale du REM se prononce publiquement sur les causes de l'assèchement, affirmant qu'il s'agit simplement d'un manque de précipitations et que le creusage par le tunnelier n'est pas en cause. Ce jour-là, dans la cuisine de mes ami.e.s spécialistes de ces questions, nous parlons longuement de cette annonce. Selon eux.elles, il est impossible de se prononcer si tôt. Il.elle.s m'expliquent que chaque milieu humide est unique et complexe et que différents facteurs doivent être pris en compte dans l'analyse: le type d'alimentation en eau (par la nappe phréatique ou par les eaux des lacs ou cours d'eau annexes, par les précipitations, etc.), le type de substrat (till, roc, argile...), le caractère hydroconnecté ou non du marais (est-il situé près d'un lac ou d'un cours d'eau et bénéficie-t-il ainsi d'échanges par les eaux de surface ou la nappe phréatique?). Selon eux.elles, il faudra des années pour comprendre ce qui s'est passé, pour déterminer s'il y a un motif récurrent d'assèchement saisonnier, pour voir si le marais se remplit de nouveau avec la fonte des neiges et les pluies printanières.

L'assèchement, poursuivent-il.elle.s, si le tunnelier est en cause, pourrait avoir été provoqué par les vibrations du creusage qui ont fracturé le roc et provoqué l'écoulement de l'eau du marais dans le tunnel; il pourrait aussi y avoir un chemin préférentiel qui se soit créé dans le substrat, causé par le creusage lui-même. Or, la compagnie d'évaluation environnementale a affirmé ne pas avoir eu à pomper d'eau dans le tunnel, ce qui indiquerait que ce n'est pas le tunnelier qui en est la cause puisqu'il faut bien que toute cette eau se soit retrouvée quelque part. Mes ami.e.s proposent avec prudence de ne pas négliger la possibilité que le promoteur du projet ait eu à pomper l'eau et ne l'ait pas mentionné à la compagnie d'évaluation environnementale qui l'accompagne, pour ne pas avoir à payer les compensations (qui seraient extrêmement élevées pour ce milieu); peut-être que tout le monde est de bonne foi... on spéculé.

Nos conversations révèlent néanmoins tout un monde souterrain dans l'univers des milieux humides: ce qu'on ne voit pas mais qui se connecte, les réseaux, les nappes phréatiques, les ruisseaux ensevelis, les marais asséchés par en dessous... Et maintenant le tunnelier, qui rend visible malgré lui les liens entre le haut et le bas, nous fait voir les conséquences de ces gestes posés qui nous apparaissent pourtant sans impact parce que, croyons-nous, rien n'en sera perceptible. « Nous avons fait tous les calculs et il n'y aura pas de problèmes » mais oh! le modèle se heurte à la réalité des substrats, des lignes d'alimentation en eau, de leur mise en commun. Et le problème apparaît en surface, il devient visible, réel, il faut agir. Comme une frontière visible/invisible, le marais nous parle de ce qui se passe « en bas ». Qu'y a-t-il dans les soubassements des milieux humides? Qu'avons-nous enterré sous les développements immobiliers? Qu'est-ce qui vit et qu'on ne veut/peut pas voir?

Sur les milieux humides comme lieux de connexion, Michael Taussig écrit, dans *Palma Africana*: « The Island of the Papaya Grove is full of swamps. [...] It looks like Swiss cheese. Full of holes. A sieve, it could be, overrun by water twice a year with the holes connecting the water below with the skies above² ».

Qu'est-ce qui connecte les eaux profondes et le ciel sinon ces trous palpitants de vie, humides, secrets — et les plantes qui s'accrochent à leurs fonds et respirent l'atmosphère, échangeant les matières et les états? Qu'est-ce qu'on connaît de leurs substrats, de leurs liens avec les autres eaux? Ils se remplissent soit par les précipitations — et sont alors en lien avec le ciel et les conditions

météorologiques, complètement perméables à l'atmosphère, aux changements atmosphériques, ils s'évaporent, se condensent, ce sont des milieux humides presque nomades; soit ils sont irrigués par des sources souterraines, l'eau s'écoulant de manière ininterrompue, patiente, depuis les lacs, rivières, fleuves; soit ils sont renfloués périodiquement par les marées, la montée des eaux, les crues printanières. Y pullulent oiseaux, amphibiens, mammifères, insectes, réfugiés d'un monde industrialisant. Les milieux humides sont au cœur d'un axe ciel/terre, visible/invisible, pleins de vie mais sensibles aux interventions, nous signifiant à chaque remblayage, drainage, assèchement, les relations qui lient ce foisonnement qu'on veut éliminer et les conditions du maintien de la vie.



L'auteur d'un article de journal sur la doline dans le marais aux Hérons signale un lien internet vers une vidéo³ dans laquelle on peut voir se créer une doline de plus grande dimension survenue dans un milieu humide en Louisiane. Je clique et j'écoute la vidéo. On y voit une vaste étendue d'eau dans laquelle se tient debout une petite forêt de cyprès immergés. La caméra est fixe, mais on sent une certaine tension, une certaine fébrilité; la cime des arbres est mobile, drôle d'effet, pense-t-on alors, sans doute lié aux mouvements de l'eau et de la caméra conjugués. Et puis dans un fracas les arbres commencent à glisser vers le fond, ils s'enfoncent dans l'eau à la verticale, jusqu'à ce qu'ils soient complètement absorbés par l'étendue d'eau qui s'agite. Une doline de 180 pieds de profondeur filmée en direct et causée par les excavations d'une mine de sel. Celle-ci est en opération pour la compagnie OxyChem qui produit entre autres du sel routier, des chlores de piscine, des excipients de produits pharmaceutiques. Étrangement, les premiers plaignant.e.s, ceux.elles qui ont poursuivi OxyChem suite à cet événement, sont des compagnies propriétaires de pipeline, dont Florida Gas, qui a allégué que cette doline avait endommagé ses installations. La réplique d'OxyChem ne s'est pas fait attendre: les représentant.e.s de la compagnie ont accusé à leur tour un forage de pétrole sur le territoire de leur exploitation d'être la cause de la doline. Poursuites juridiques entre la mine de sel et le forage de pétrole: on en oublierait tous les êtres vivants emportés, déplacés, engloutis.



Le 6 septembre 2021, plusieurs mois après l'affaissement dans le marais aux Hérons, on apprenait que le REM prend la responsabilité pour non pas une mais cinq dolines dans le secteur du marais, causées par le creusage du tunnelier. Il.elle.s nient pourtant toujours toute responsabilité dans l'assèchement du marais. La direction du REM continue d'affirmer qu'il n'y aurait pas, d'après les informations dont elle dispose, de lien entre les dolines et l'assèchement du marais, qui serait plutôt dûs aux faibles précipitations. Elle propose néanmoins de contribuer au « rétablissement » du marais, qui sera rempli d'eau de la ville à l'aide d'un gros boyau d'arrosage, et les dolines comblées avec de la terre provenant du creusage du tunnel. Les apparences seront sauvées.



Pendant ce temps, un peu plus à l'est, on fait des plans pour creuser le tunnel avec le plus grand diamètre au monde sous le fleuve St-Laurent. Un tunnel de 19,4 mètres de diamètre, creusé par un immense tunnelier (qui n'existe pas encore, il faut le fabriquer). Un tunnel similaire, mais de moins grande dimension a été creusé à Seattle; le tunnelier a surchauffé et est resté pris sous terre pendant deux ans avant qu'on soit capable de le sortir de là. Ce tunnel géant qui passera sous l'écosystème du fleuve St-Laurent servira à faire passer des voitures entre Québec et Lévis, un flux à deux étages de voitures passant sous l'eau.

Éthique de la fête interspécifique

Je rencontre dans un parc, prenant une pause de repérage, une amie qui travaille en aménagement paysager. Elle a l'air épuisée, et m'explique pourquoi: elle arrive des Laurentides, où elle a passé les derniers jours à travailler à un gros contrat qu'elle a accepté de faire avec une collègue. « On a su les dessous du projet seulement en arrivant ». Elles devaient entre autres planter 200 arbres sur la colline devant un énorme chalet qui venait d'être construit en haut d'une falaise. « Après la construction du chalet, dont les fondations ont été incrustées dans le roc, toute la falaise devant s'est affaissée dans le lac ». Les propriétaires avaient fait couper tous les arbres pour bénéficier de la vue et d'une descente directe vers l'eau. Il a fallu 2000 voyages de terre contenus dans des camions de 18 roues pour reconstruire la colline. Elles devaient y planter des arbres pour empêcher un autre affaissement. Lors d'une discussion avec l'« homme à tout

faire » employé du domaine, il leur apprend notamment qu'il a mis à l'eau le *wake boat* des propriétaires pour leur visite prochaine, et qu'il vient d'installer le dispositif qui éloigne les moustiques dans un rayon de deux kilomètres.

Le passage des *wake boats*, bateaux à moteurs puissants dont je n'ai appris l'existence que récemment, crée non seulement de la pollution par le bruit néfaste pour les poissons et les amphibiens, mais il cause aussi l'érosion des berges des lacs, ces écotones où on retrouve une grande quantité de plantes aquatiques, souvent installées dans les baies à l'abri des vagues naturelles qui se forment dans les étendues d'eau. Sans compter qu'apparemment il en coûte 150\$ de l'heure d'un pétrole qui s'écoule, entre autres lieux, dans les pipelines sous les milieux humides de la Louisiane.

66



Dans une partie du repérage qui consistait à longer les rives du fleuve et des rivières pour avoir une expérience « géographique » de l'archipel, je me rends jusqu'au refuge faunique Marguerite D'Youville, au sud du fleuve, à l'ouest de Kahnawà:ke, à Châteauguay. Je pense avoir trouvé un endroit reposant dans cette chaleur accablante, après avoir emprunté une autoroute de banlieue parsemée de centres d'achats et de concessionnaires automobiles, et être allée voir en personne les ravages visibles du passage de la voie maritime du Saint-Laurent dans les riches milieux humides de Kahnawà:ke. Le refuge est effectivement un bel espace de verdure, préservé, beaucoup de plantes et d'oiseaux, d'animaux, mais tout autour l'anthropie ne cède pas : là où je m'arrête pour dîner, devant moi un ponton est accosté et un groupe d'une dizaine de personnes jouent au *volleyball* dans l'eau. Derrière, des *seadoos* font des pics de vitesse et des rondes pour créer des vagues, des bateaux plus puissants (des *wake boats* ?) foncent en ligne droite, et devant, des gens très bronzés font du *paddle board*. J'entends beaucoup de moteurs, de musique forte, de rires et des bribes d'histoires — « le conducteur de la calèche avait amené une bouteille de caribou, on n'avait pas quitté le stationnement qu'elle était finie, là on a sorti le *triple X* ». L'ambiance est, pourrait-on dire, à la fête.

Je me demande pourquoi on n'invite pas les autres espèces à la fête. On repousse les moustiques, on ne veut pas de « bibittes », pas d'algues quand on se baigne, pas de « vermine », pas de « germes », pas de pissenlits, pas de gazon plus haut que 15 cm (c'est un règlement municipal dans un village que



Refuge Marguertite d'Youville

je fréquente), pas de sangsues dans les bords de lac (on déverse du sable pour se faire une petite plage pour entrer dans l'eau), pas de chevreuils qui mangent les haies de cèdre dans les villes. Pas de marais, pas de milieux humides, « ce ne sont que des marécages! » a dit une connaissance pour qualifier un terrain immergé au printemps où abondent les pruches anciennes et la savoyane, une autre plante menacée. Bons à rien : on ne peut pas y faire la fête qu'on a appris à faire, nous les humain.e.s, loin des autres espèces, pas dérangé.e.s par le foisonnement de la vie mais « dans la nature » quand même : dehors au grand air, sur le gazon à l'abri des haies de cèdre ou dans des espaces arrosés aux insecticides. À moins qu'on ne décide de porter sur soi un de ces gadgets insecticides qui promet — enfin — de réconcilier « nature » et stérilité.



Fin de l'été 2020, des ami.e.s s'installent près du feu, dehors : enfants, *chips*, animaux, chaises dépareillées s'étalent et prennent place dans une petite circonférence. Un homme sort un appareil qui ressemble aux *walkie-talkie* de mon enfance, la pose sur la table entre son bébé et une assiette pleine de nourriture, puis annonce : « ça, c'est merveilleux. T'as pas de moustiques avec ça. La machine brûle un anti-moustiques, qui les éloigne dans un rayon de 2 mètres. Tu peux aussi le mettre à ta ceinture quand tu marches ». Il l'allume, l'air satisfait. Je demande à voir l'emballage qui contient les rechanges de petites languettes anti-moustiques à insérer dans l'appareil. « C'est naturel », qu'il me dit.

Je lis ce qui est écrit sur l'emballage, en très petits caractères. Je parviens notamment à y lire que ce produit est nocif pour les plantes, les poissons, et ne doit pas être utilisé en présence d'enfants ou à proximité de la nourriture. À l'été 2021, il y aura deux autres occurrences de l'utilisation de cette machine anti-moustiques autour d'une table, où les convives sont horrifié.e.s de découvrir ce que renferme ce produit miracle : « mais c'est mon ami biologiste qui me l'a recommandé ! Lui en utilise trois disposés en triangle pour travailler ! »

68

Sur le site internet de la compagnie, le slogan est plein de promesses :

Libère les gens qui aiment l'extérieur des effets nocifs des insectes (ma traduction).

La publicité du produit clame que l'agent actif en est l'alléthrine, « une version synthétique d'un répulsif à insectes naturel qu'on retrouve dans la fleur de chrysanthème » (ma traduction). Sur le site internet de l'organisme *Beyond Pesticides*, il est aisé de trouver la classification de l'alléthrine (*allethrin*) parmi les pesticides toxiques. On y indique que le produit est un perturbateur endocrinien, qu'il est neurotoxique et néfaste pour les poissons et les abeilles, notamment. Certaines études citées font état de dysfonctions reproductives chez le rat, de troubles du système nerveux périphérique chez la grenouille et de changements morphologiques dans le système respiratoire de souris.

La fleur de chrysanthème de Dalmatie contient de la pyréthrine, décomposable chimiquement en six substances insecticides, dont l'alléthrine. On extrait donc de la plante (de grandes quantités de plantes) cette substance spécifique, et on tente ensuite d'en reproduire la composition chimique en laboratoire, afin de la produire à grande échelle sans avoir besoin d'utiliser la plante elle-même. L'alléthrine est ainsi une substance qui, bien que provenant initialement d'une plante, ne peut plus être qualifiée de « naturelle ». Il est même de connaissance générale pour les agriculteur.trice.s que la fleur de chrysanthème pulvérisée, utilisée en régie biologique comme insecticide, doit être utilisée avec parcimonie et de manière très ciblée parce qu'elle risque de tuer les insectes bénéfiques autant que les nuisibles du moment.



Dans certaines municipalités du Québec, des citoyen.ne.s font pression sur leurs élu.e.s pour arrêter l'épandage de Bti, un insecticide utilisé depuis les années 1980 dans les régions de villégiature. L'épandage aérien est fait chaque année lors de la ponte pour empêcher la prolifération des mouches noires et

moustiques dans les milieux humides, leur lieu de reproduction. Moustiques et villégiature ne font pas bon ménage, et les élu.e.s relaient les discours des compagnies qui vendent l'insecticide en assurant qu'il n'y a « aucun effet sur l'environnement ». Pourtant, des chercheur.se.s ont récemment conclu que le Bti était non seulement une source de stress oxydatif chez les grenouilles, qui meurent ainsi prématurément, mais qu'il tuait aussi les larves d'autres insectes que les moustiques et les mouches noires, dont une des sources principales d'alimentation des oisillons d'hirondelles, lesquelles ont subi un déclin alarmant ces dernières années (à titre d'exemple, l'hirondelle noire a vu sa population diminuer de 99% entre 1979 et 2019, selon le *Relevé sur les oiseaux nicheurs* relayé par Québec Oiseaux⁴).




Dans *La mère des herbes*, Jovette Marchessault peint le portrait des jours s'écoulant dans la pointe est de Montréal en 1942, au sud-est des raffineries qui se sont retrouvées dans mon repérage. Ce sont surtout les violences quotidiennes, les déracinements et les humiliations du capital qui s'insinuent dans les relations intimes qui sont relatées par l'autrice, mais perce toujours, dans l'écriture, une contre-proposition, une chaleur issue de cette grand-mère des herbes qui parvient malgré tout à nourrir la narratrice dans cette désertification en cours. Je rapporte ici un long passage évoquant une sorte de fête d'un autre genre, pré- ou post-pétrole peut-être, où les incursions interspécifiques se mêlent au désir et au fleuve dans un rare moment où les contemporain.e.s de l'autrice semblent pour elle une inspiration vitale. Je propose de lire cet extrait-fleuve dans son entièreté parce qu'on y sent un rythme, une ambiance qui se met en place, un brouillage, une mise en relation, une connexion. Une invitation peut-être à rassembler la joie de la fête et le foisonnement des formes de vie, à rendre poreuses les frontières entre les existences des milieux humides et celles des projets humains, entre, comme le font les milieux humides et les plantes qui les habitent, le visible et l'invisible, les eaux profondes et le ciel.

La brume monte peu à peu au flanc des rives; une belle vapeur blanche et lente que la chaude oscillation du vent repousse vers le fleuve. Dans quelques minutes la procession va commencer, ou si vous préférez le défilé. Pas le défilé avec majorettes, cadets de l'armée, fanfares et grosses caisses, chars allégoriques avec moteurs qui dévorent l'huile et le pétrole. Non ! notre procession à nous autres, le monde de la soixantième avenue, notre défilé de chaloupes allégoriques va remonter le fleuve en partant du quai de la soixante-sixième avenue [...].

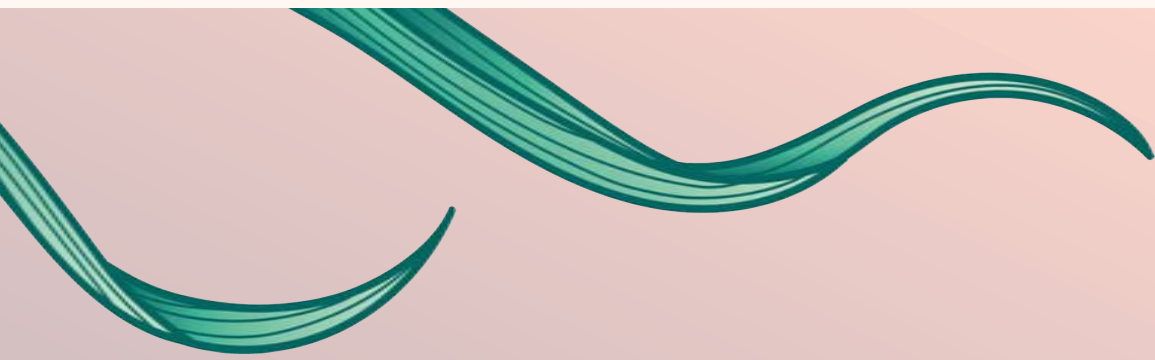
Depuis deux jours, les chaloupes Verchères se font peindre. Avons réussi, grand-mère, Maurice et moi, à cicatriser toutes les plaies de la chaloupe de Belle-Béatrice. Nous l'avons peinte en jaune sur les flancs et sur la proue, et à l'intérieur tout en blanc. À l'avant et à l'arrière nous avons installé les roues d'une voiture à bras que nous avons peintes en bleu. À la circonférence des roues, bien enfoncées dans le bois de la jante, des fusées éclairantes. Ces roues ont conservé leurs moyeux, et posées sur le rebord de la chaloupe, elles effleurent à peine l'eau. [...]

Les Cavalier, eux, ont planté des arbres dans leur chaloupe. Des arbres avec des oiseaux multicolores, des cheveux d'ange. Autour de leur embarcation, des fanaux qui font une lumière jaune striée d'étranges lueurs. Dans la chaloupe des Lacroix, des Laframboises, des Lépins, de grands personnages en guenille, bourrés d'épis de blé d'inde et de branches de sauge qui embaument. Ces personnages géants ressemblent aussi à des arbres avec des embranchements de clochettes. Se tiennent debout dans la chaloupe et le tangage, le courant va les agiter tout doucement, les faire parler. [...]



Ça y est ! Ça y est ! Les voilà ! Les voilà ! Ils s'en viennent, ils remontent le courant. Nous, on se presse sur les rives en poussant des cris, en sautant dans l'air. Nous les attendons depuis si longtemps... si longtemps au moins douze siècles. Tout ce temps nous avons subi toutes sortes de préparations humaines, dans toutes sortes de charniers. Il était temps que vous vous mettiez en marche, en énergie. Nous avons envie de vous voir venir ! Et puis les corneilles qui viennent traverser le fleuve à cette heure-ci, avec de violents coups d'ailes et des cris d'avertissements. Quel cortège ! C'est beau ! C'est impressionnant. Vos chaloupes lumineuses et vous dedans. Vous venez peut-être de tomber du soleil, de la Lune et des étoiles. Personne pour le nier, en rire. Plus le temps de se fermer les yeux car ce cortège n'est plus chose naturelle depuis longtemps. Ils avancent sur le fleuve, dans la nuit noire. C'est notre désir, notre désir de vie, de joie qui s'en vient vers nous avec ses rames.

Ça me dévaste ! Ça me racle les fonds du plexus solaire, s'il y a des fonds. Les chaloupes glissent sur l'eau du fleuve et c'est notre désir, notre désir en chair et en os, mille fois séché, mille fois lavé et remis en terre par la Mère des herbes. Un désir d'outre-flammes ! Un désir sans restriction, sans amendement. Amenez-vous les chaloupes ! Le temps se réchauffe, dans le fond de l'air, il y a des rêves d'incendie, d'embrasement. Un bourdonnement dans l'air ! Leurs musiques, leurs musiques, on dirait un essaim d'abeilles géantes traversé de coups de tonnerre⁵.



Il semble qu'il y ait dans ces mots une invitation aussi à élargir la définition de la biodiversité, ou notre compréhension de celle-ci. À se laisser porter, comme le rubanier flottant, accroché.e.s entre ciel, terre et eau et participant à la transformation des matières, par les flots de l'imagination et du rêve pour continuer de poser les gestes et de créer les espaces qui donnent à la vie son caractère soignant et nourricier — et ce, sans oublier qui que ce soit.

notes

1. Canards illimités, *Carte interactive des milieux humides – sud du Québec*, <https://ducksunlimited.maps.arcgis.com>.
2. Michael Taussig, *Palma Africana*, Chicago: University of Chicago Press, 2018, p. 93.
3. The New York Times, *Sinkhole in Louisiana Swallows Trees – Caught on Tape 2013*, <https://www.youtube.com>.
4. Québec Oiseaux, « L'hirondelle noire », <https://www.quebecoiseaux.org>.
5. Jovette Marchessault, *La Mère des herbes*, Montréal: Éditions Quinze, Collection réelles, 1980, p. 52-54.



plantes amulettes



jean-philippe bernard

Debout et périphérique

je me demande en quoi consiste
cette présence d'esprit dont parle

Amélie-Anne

— une qualité d'attention
essentiellement
ou métaphoriquement
ou poétiquement
végétale

J'entends

le mot phragmite

comme si quelqu'un parlait

à travers un nénuphar

et mon attention glisse

vers les petites plages cachées

où j'allais me baigner

librement

à une époque

qui me semble moins lointaine

qu'inexistante

Assis dans la vase du

chemin qui marche

j'étais devenu sans le savoir

une espèce de plante amphibie

inconnue des scientifiques

et dont le seul usage consistait

à regarder la ville

à travers le rideau

ondulant d'un saule

Et pendant que je songe

aux innombrables plages perdues

de l'archipel d'Hochelaga

le mot phragmite

est répété

me semble-t-il

ad nauseam

— une nausée légère, bénigne

et sans doute provoquée

par la disparition massive

des écosystèmes sauvages

Je pense alors


instinctivement

à l'espeletia


même si l'espeletia

n'a rien à faire ici

dans la mesure où elle croît



à au moins dix-mille kilomètres
de l'archipel d'Hochelaga
sur la crête équatoriale
du grand herbier continental
L'espeletia — pour information
est une plante inclassable
que les habitant.e.s des paramos
appellent frailejones
ce qui veut dire moines
parce que de loin elles ressemblent
à des silhouettes fragiles
et un peu perdues
et qu'à une autre époque
les seules silhouettes fragiles
et un peu perdues
qu'on trouvait en ces lieux
aux brumes éternelles
étaient les religieux
et les botanistes
(Je dis ceci sous forme de parenthèse
mais il se peut
que les habitant.e.s des paramos
aient confondu
les uns avec les autres;
Évidemment
à leur défense
à l'époque les deux
se ressemblaient beaucoup
même s'il est vrai
qu'ils n'essayaient pas
de sauver les mêmes spécimens)



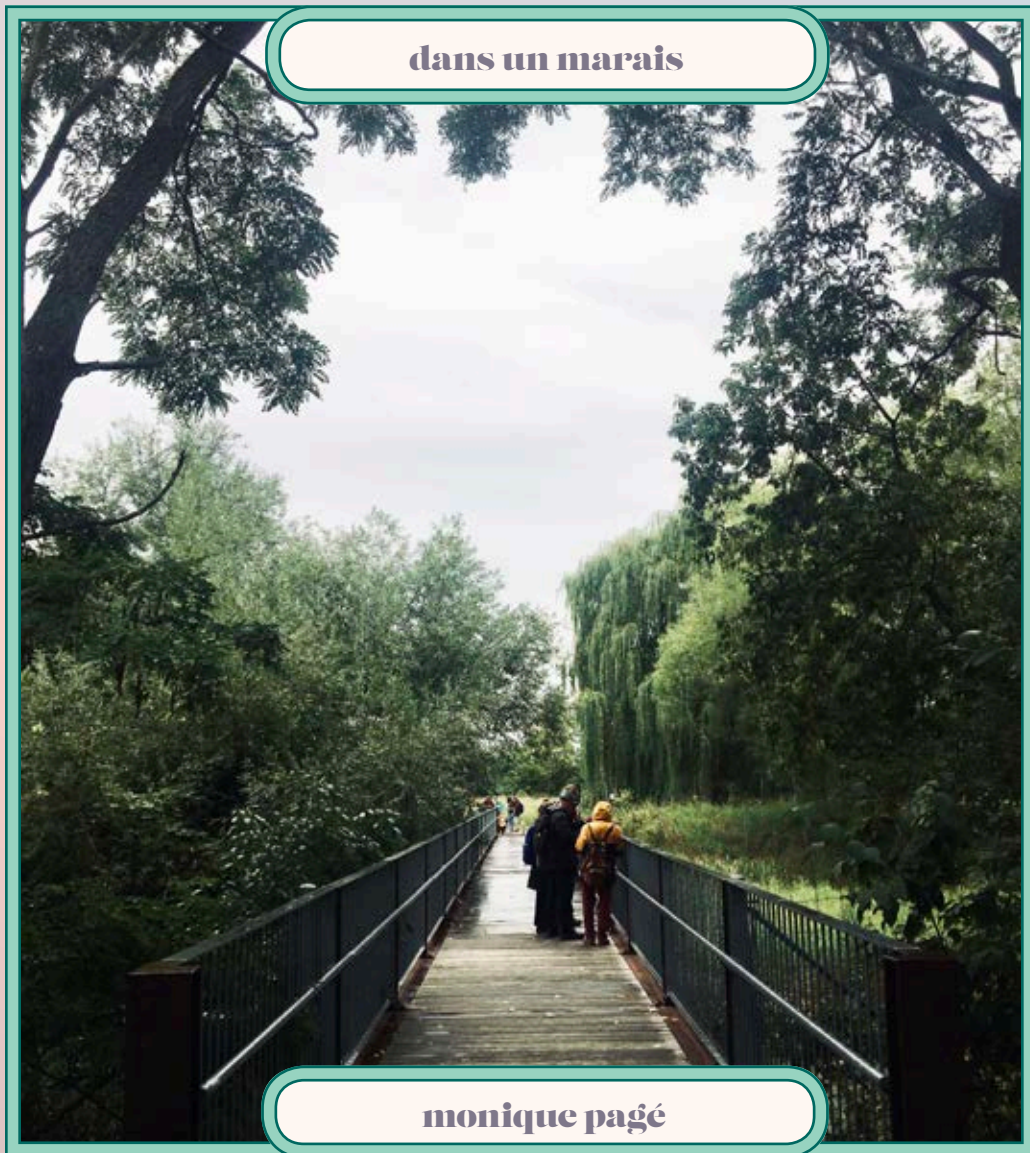
Quoi qu'il en soit
des moines et des botanistes
pendant qu'Amélie-Anne continue
de parler si justement
de cette qualité d'attention végétale
à laquelle je ne comprends
toujours rien
et dont je semble
irréremédiablement incapable
je vois
des armées de moines espeletias
parcourir des paysages neptuniens
même si je ne sais pas pourquoi je dis
neptuniens
et venir à la rencontre
d'armées de soldats phragmites
parcourant des paysages laurentiens
même si je ne sais pas non plus
pourquoi il faut dire
laurentien
Tout se mêle alors dans une bataille terrible
une guerre végétale
d'une lenteur insupportable
Et dans cette scène plantolyptique
des chants de renouées du Japon
retentissent sous des volcans chiliens
pendant que des ñires boréaux
s'entortillent autour d'érables californiens
et que des lézardelles épiphytes
sautent à la gorge d'orchidées atacamèques
Et dans cette scène de jugement dernier

des caféiers étranglent
des figues à mains nues
des rosiers couronnent des lilas
avec des pissenlits
et des algues
venues des failles abyssales
du verbe
massacrent toute forme de clarté
Alors dans ma vision surgit
un grand fleuve
vaste comme la mer
et profond comme la mer
et déchaîné comme la mer
et le fleuve dit : j'amène
la tranquillité à vos rives
et la paix à vos esprits
et le fleuve dit : j'amène
à vos rives
une prairie de bitume
peuplée de grandes bêtes grises
et géométriques
des troupeaux de colonnes
dans les pâturages du calme
C'est, je pense alors
un fleuve
d'une précision exemplaire
— exemplaire
dans son ensevelissement
Et soudainement — je dis bien soudainement

une sorte de fièvre me prend
et cette qualité d'attention
végétale
que je cherche tant à saisir
apparaît devant mes yeux
en une sorte d'évidence paludéenne
comme quelque chose
de précisément insaisissable
Une méthode trempée
jusqu'aux os
et impertinente
jusqu'aux feuilles
un chemin qui flotte
dans l'eau vaseuse
de ma psyché
et filtre son courant douteux
en capturant
des détails discutables
pour en faire
des petits golems d'herbes
des paniers en osier
des mandalas fleuris
ou bien encore
de la photosynthèse
Et d'un coup la vision se dissipe

comme si un rayon venait
de me traverser
de bord en bord
et je chuchote
espeletia, espeletia
ou peut-être
phragmite, phragmite
même si curieusement
j'entends
amulettes

dans un marais



monique pagé

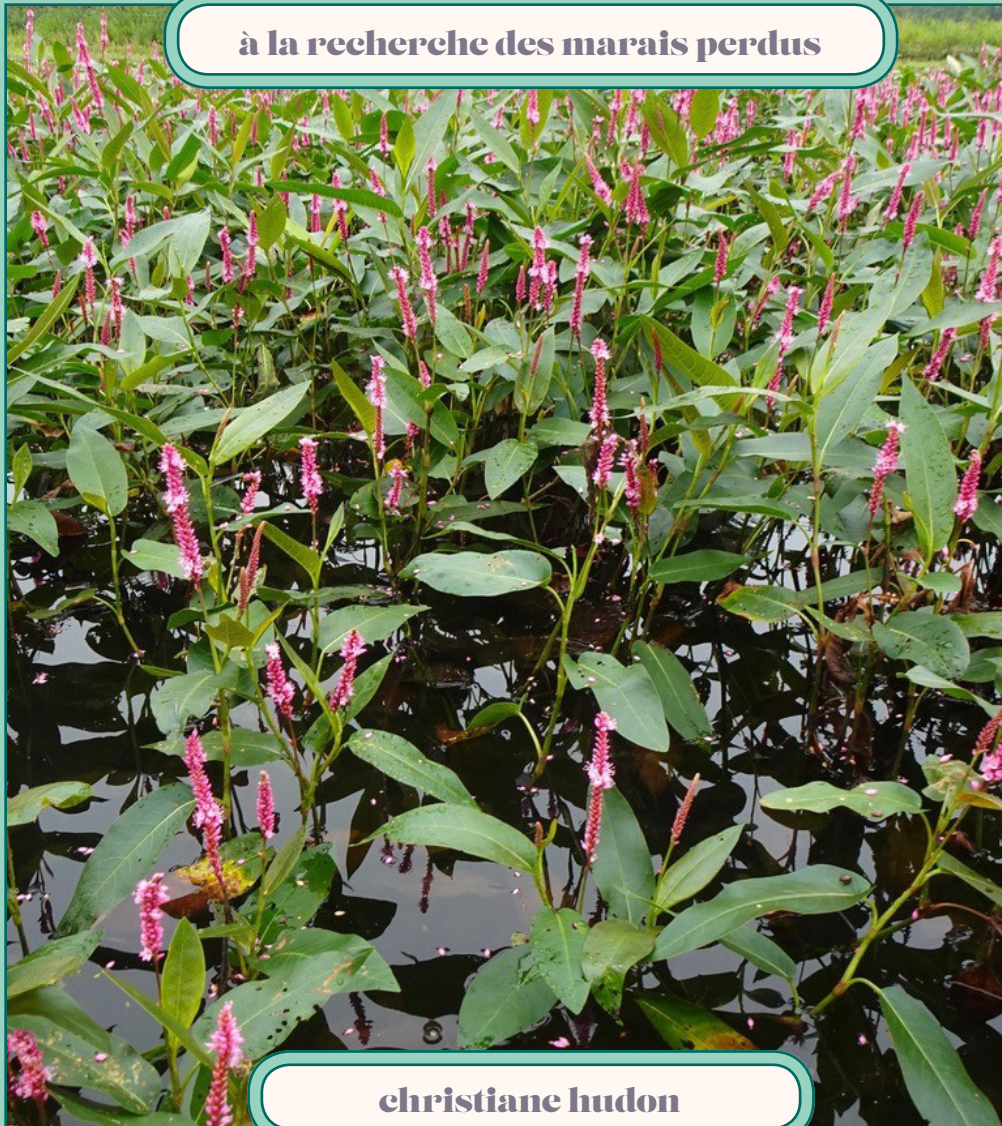


Un petit pont tend son dos et nous traversons l'étang jusqu'au belvédère serti d'oiseaux en métal: une vue en plongée sur des populations de phragmites et de quenouilles s'offre à nous.

Puis, funambules, nous circulons sur des lisières de terre et de végétaux. Si par magie, la végétation en disparaissait ne serait-ce que quelques secondes, nous verrions ces bandes de terre surélevées délimiter des bassins qui sont réunis par des tuyaux sous les sentiers. Ainsi, ce marais maintient nos peaux sensibles hors de l'eau, de la vase et à l'écart des millions de petits êtres vivants qui pourraient nous coloniser.

Une trame sonore nous accompagne. Je l'oublie en plongeant le regard dans l'eau. Elle revient dans la clairière et grogne depuis l'autoroute 40 qui surplombe le parc.

Atelier bien entamé: regards vifs, corps bien au sec, la nature nous reçoit!

à la recherche des marais perdus**christiane hudon**

Repensant à mon expérience avec GRIVE et la Traversée (quels jolis noms!), je me replonge dans les quelques heures passées avec vous tou.te.s, en août dernier. Raconter les milieux humides à des inconnu.e.s curieux.se.s d'apprendre, regarder ensemble sous la surface des eaux du marais, traduire pour vous ce que chaque plante signifie, cela revient à partager mon univers. Quel plaisir de voir s'allumer les étoiles dans vos yeux et d'explorer avec vous des idées nouvelles! C'est le joyeux souvenir d'un groupe d'êtres lumineux qui me reste, bien davantage que des lieux que nous avons fréquentés ensemble.

Le phalaris roseau montre la sécheresse estivale d'une prairie humide qui ne l'est plus. Les phragmites envahissent le littoral et forment un mur de cannes délogeant les quenouilles. Toutes ces herbes dites mauvaises, la chicorée, le plantain, le jargeau, la fétuque et autres maigrichonnes graminées me disent la pauvreté des terres de remplissage que l'eau ne fréquente plus depuis des lunes. L'estran vaseux affiche les traces d'un étiage inhabituel. L'enchevêtrement de myriophylle et d'élodée recouvertes de périphyton mousseux et la morve verte des algues filamenteuses me racontent les excès d'éléments nutritifs, voire même le débordement d'égout par temps de pluie. Même la renouée écarlate, dans son arrogante beauté flottante, me susurre à l'oreille la déchéance du marais victime de tous les excès. Et pourtant... Chacun.e s'extasie devant la moindre brindille et la poésie d'un paysage réduit à l'ombre de lui-même. Un grand héron prend mollement son envol.

Que dire ? Ce spectacle m'attriste profondément. Seuls la pluie si douce et le rythme des avirons qui s'enfoncent dans l'eau calme parviennent à me consoler. Ce moment de grâce me ramène au grand ordre des choses. Il n'est pas de beauté plus grande, de finesse plus subtile, de complexité plus merveilleuse que celle de la Nature. Les humain.e.s ont inventé de grandes et belles choses, certes, mais aucune, aucune de ces créations n'approche la sublime machinerie de la plus modeste bactérie. Comment pourrais-je oublier la glorieuse vision d'autres marais perdus au fond de nulle part, à l'abri de la main humaine ?

Retour sur l'île de Montréal, août 2021. Qu'avons-nous fait de toute cette beauté? Où sommes-nous rendu.e.s dans notre déconnexion citadine pour être ainsi ébloui.e.s devant de tristes marais remblayés, pollués, bafoués? C'est ma tristesse qui parle, pour faire l'aveu d'un échec. Une vie passée à décrire la beauté des milieux aquatiques et de ses créatures, à sonner l'alarme des changements climatiques, à tenter d'attirer l'attention sur les problèmes sans cesse plus grands à force de ne rien faire. Je rêve d'un fleuve auquel on aurait redonné son espace de liberté en transformant ses rives en un long parc, de Beauharnois à Québec. Je n'ai pas changé le monde, pas autant que je l'aurais souhaité en tout cas.

Mais qui sait de quoi l'avenir sera fait? Un marais, aussi dégradé soit-il, reste néanmoins plus vibrant de diversité qu'un gazon de parc municipal, qu'un terrain de golf ou qu'un stationnement. Peut-être n'avons-nous pas le droit de baisser les bras. Peut-être suis-je trop exigeante. D'avoir partagé avec vous mon enthousiasme pour ces lieux mal aimés est déjà un pas dans la bonne direction, en espérant que le dédain envers les « miasmes paludéens » laisse un jour place à un bienveillant intérêt, voire à l'émerveillement.



promenade



monique pagé

Marcher seule ou accompagnée sont deux expériences très différentes.

Quand je suis seule, mon attention glisse sur les feuilles sans y observer le schéma des nervures ou sur l'eau sans y entendre le plouc révélateur de l'esprit de Bashô.

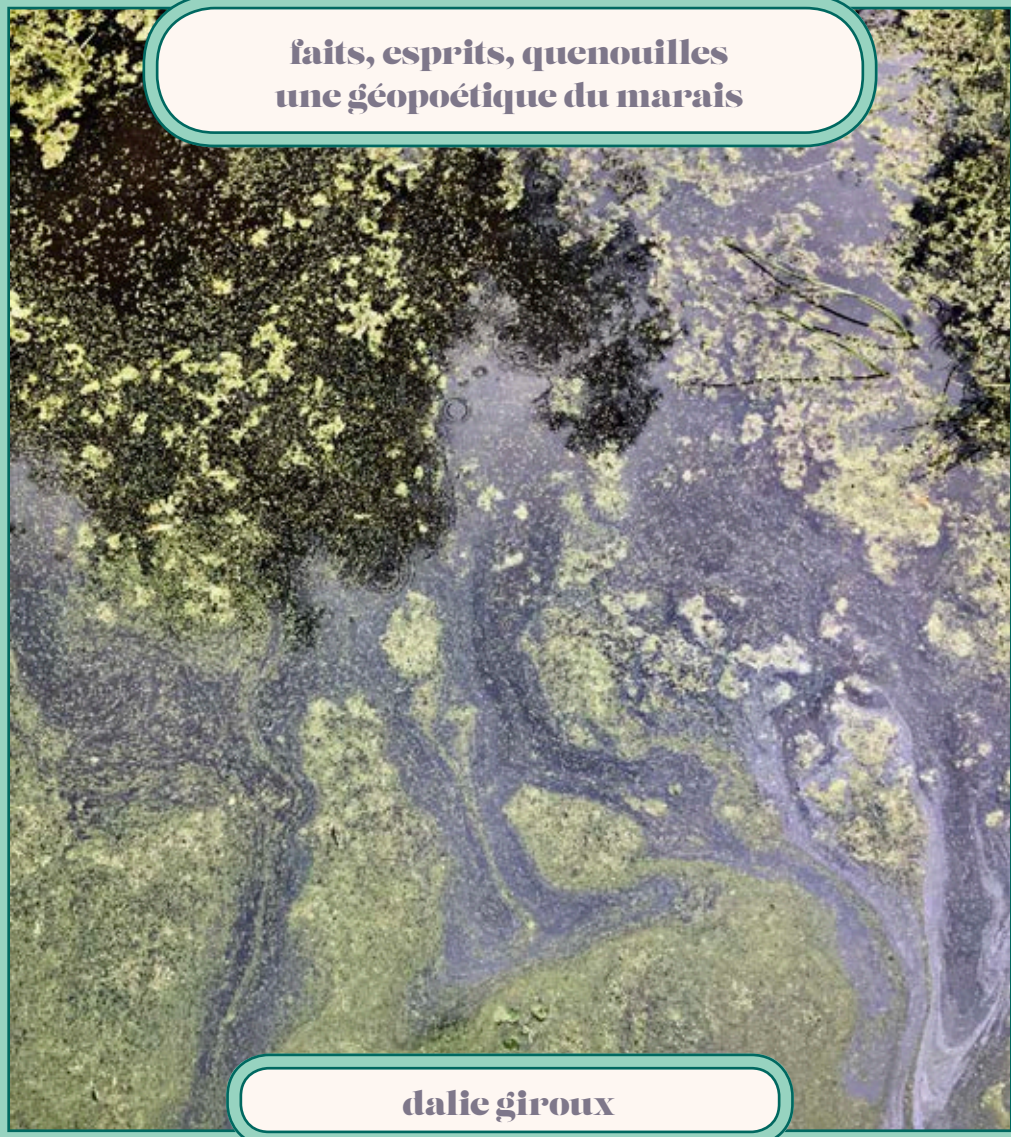
Ce samedi, 28 août 2021, tout au long de la promenade dans le marais, il y avait la bruine et la pluie, le soleil et la brise. Il y avait les sourires, les questions, les conseils et surtout, le partage. Un art de vivre.

Ce matin-là, sans doute avions-nous un ou deux sens plus en alerte qu'à l'habitude. Nous flânions avec l'envie de récolter et d'offrir.

Cinq paires d'yeux, de jambes, de mains dans l'air humide captant les éclaircissements fournis par Christiane. Ici et là, une petite fenêtre s'ouvrait sur un paradis lumineux, un oiseau de fer et d'air pur, un escargot entre deux feuilles... captés et emportés par ma caméra.

Sur le sentier, une parenthèse s'est ouverte puis refermée au sujet du frère Marie-Victorin. J'ai cueilli les sourires en coin.

**faits, esprits, quenouilles
une géopoétique du marais**



dalie giroux

« Narcisse autrefois, aux temps mythologiques, était lui aussi mort fasciné, rivé par sa propre image, au miroir d'une eau [...] dormante, telle celle de nos étangs fatidiques et sans fond ».

– Marie Bonaparte

Nous sommes sur l'île Sainte-Hélène, sur la Grande rivière de Canada, entre Montréal et la rive-sud. Un aîné kanien'kehà:ka, Waiakeron Gilbert, après avoir rendu les grâces, explique en trois langues (kanien'kéha, français, anglais) aux gens rassemblés que l'ancien nom de Kahnawà:ke, tout près, est Caughnawaga, qui signifie « in the swamp » (dans les marais). Les Haudenosaunee, explique-t-il, cherchaient toujours à installer leurs villages à proximité d'un milieu humide, marais, marécage. Cela, parce que les milieux humides sont des lieux où on pouvait trouver une panoplie médicinale variée et importante (« that's where our medecines are¹ »).

Depuis Wendake, en aval sur le fleuve, Andrée Levesque Sioui nous propose pour sa part une méditation sur la quenouille qui, explique-t-elle, a eu une grande importance pour son peuple. La présence de la quenouille dans la langue wendat témoigne de cette importance matérielle et culturelle — le chef de la défense, le chef de ceux qui portent la natte, la natte comme symbole de domesticité et d'hospitalité... L'écrivaine cherche à préserver, dans la poésie, dans l'expression, et contre la destruction du monde naturel en cours, la présence de cette plante de milieux humides, si proche du cœur des ancien.ne.s Wendats, peuples de la civilisation Nadouek, tout comme les Haudenosaunee. Elle dit à la quenouille : « va et vis longtemps, mon amie ».

Waiakeron s'amuse du fait que les colonisateurs, au temps des premiers contacts, s'étonnaient de ce que les peuples autochtones puissent souhaiter s'installer près des marais et marécages, eux qui les fuyaient systématiquement. Christiane Hudon, la biologiste qui nous accompagne, donne quelques éclaircissements quant à cette attitude européenne de dédain envers les

marais (et par extension, pourrions-nous penser, pour ceux.elles qui vivent en symbiose avec ces marais). Elle dit que les milieux humides étaient qualifiés de paludéens, « comme dans paludisme, comme dans maringouins, comme dans maladie, comme dans ‘on n’aime pas ça’ ». Les milieux humides étaient en effet considérés comme dangereux, porteurs de maladie, délétères. Ce qui, ajoute-t-elle, n’est pas faux. Le paludisme, colporté par les moustiques, est une maladie encore très répandue dans le monde (des centaines de millions de cas par année à ce jour).

Cela n’est pas sans rappeler, et dans le motif et dans les motivations, la phobie de l’eau qui était le fait des sociétés ouest-européennes jusqu’à la Renaissance dont Georges Vigarello a fait l’histoire². L’organisation de l’habitat contemporain reflète d’ailleurs en tout point le mépris traditionnel des milieux humides dans la culture occidentale : il faut assécher les milieux humides, faire reculer le danger, la maladie, pour bâtir la ville, l’espace sain, propre. Le remblayage des marais est une des caractéristiques principales de l’étalement urbain, tout comme la déforestation intensive aura été le fait de l’extension occidentale de l’empire romain³.



On entend les oiseaux dans les arbres, et en arrière-plan, les moteurs à explosion qui grondent dans la ville. Je sens une tension, non pas entre les gens, mais dans les discours. Il y a peut-être là un malaise significatif, une occasion de penser, de troubler les lignes de partage de l’imaginaire. Voyons-y voir — dans le trou sans fond du marais de la culture.

Le marécage colonial

Christiane prend la parole tout de suite après Waiakeron. Pour se distinguer de son prédécesseur qui nous a dit notamment que « the wetlands are an ecosystem that’s female », elle explique qu’elle se base « sur les faits plutôt que sur la spiritualité » pour parler des milieux humides. Je tique, mais j’écoute.

Elle remarque avec justesse que dans notre détestation des milieux humides qui persiste jusqu'à ce jour, on a tendance à oublier (nous les descendant.e.s des colons européens), les « fonctions positives des milieux humides et tous les services qu'ils rendent à la communauté ». Elle mentionne notamment les « services » de rétention et de purification des eaux, et les espèces végétales utiles qui s'y abritent. Ainsi du saule, *salix*, modèle naturel de la molécule de l'aspirine, « qui était utilisé 'ancestralement' pour apaiser la douleur, et qui l'est encore, et qui est un anticoagulant très important ».

Cette notion de « service écologique » empruntée ici par Christiane pour décrire l'apport des marais à la vie humaine appartient au nouveau langage économique développé ces dernières années pour permettre d'inclure la « nature » dans l'évaluation globale des capitaux — ce que « vaut » une forêt, ce que « vaut » un marais, et en contrepartie, ce qu'il en coûterait en « services écologiques » de détruire ces entités qui deviennent alors des « actifs ». C'est ainsi, par exemple, que l'on arrive aujourd'hui à chiffrer la valeur du service métabolique que constitue la chute des feuilles à l'automne sur une superficie donnée. Il s'agit d'une fiction économique et juridique qui permet d'introduire un élément écologique dans la grammaire du techno-capitalisme à tendance écocidaire qui est notre forme de vie⁴.

Quant à l'usage médicinal « ancestral » du saule, cela nous ramène inmanquablement à ce fait indubitable que les sociétés anciennes (et leurs descendant.e.s) détenaient et détiennent toujours dans certains cas des connaissances approfondies des plantes et de leurs usages. La pharmacopée occidentale repose en bonne partie sur ces connaissances traditionnelles⁵, y compris sous la forme de ce que les spécialistes qualifient aujourd'hui de « biopiraterie », à savoir le pillage des savoirs autochtones par les compagnies pharmaceutiques. Les témoignages de Andrée Levesque Sioui et de Waiakeron Gilbert sont éloquentes à cet égard : les premiers peuples connaissaient et connaissent encore très bien l'importance des « services écologiques » et médicinaux offerts par les milieux humides, et ils ont développé des systèmes de

connaissances et des cosmologies aptes à soutenir des formes de vie en mesure de se lier avec ces écosystèmes et d'en respecter les équilibres. Comme l'a énoncé très simplement Waiakeron : « if we kill them, we're committing suicide. So we got to protect those wetlands, all of us, together. And if we don't, we're gonna go together ».

La techno-science occidentale est inscrite dans un horizon culturel de stérilisation, d'assèchement, de désertification, de remplissage, de valorisation capitaliste qui peine à reconnaître concrètement l'importance intrinsèque des milieux humides, et dans lequel la protection de ceux-ci semble aller à l'encontre du bien commun — si on entend par bien commun, comme c'est d'évidence le cas, l'asphaltage généralisé, la mobilité extrême, les maisons en rangées, l'exploitation des métaux rares, et l'augmentation du PIB. Comme disent les vieilles personnes : « si tu as des yeux, tu vas le voir ».

À cet égard, l'opposition entre la spiritualité présumée du discours du sage haudenosaunee et la factualité entendue de la scientifique québécoise semble mener dans un cul-de-sac typique de ce que Gerald Vizenor appelle les « manifest manners », ces « parcours typiques de la domination, notions racialisantes et faux noms que l'on trouve dans les archives et les lexiques, présentés comme d'authentiques représentations des cultures indiennes. Les manières manifestes courtisent le destin du monothéisme, du déterminisme culturel, de l'objectivisme, et des vanités structurelles de la sauvagerie et de la civilisation⁶ ». Les manières manifestes sont ces postures que nous colportons dans le langage, et qui nous font reproduire sans même y penser les structures hiérarchiques qui organisent l'imaginaire occidental. Sans prétendre pouvoir se défaire de ces structures, on peut à tout le moins tenter, un tant soit peu, de les troubler.

Le dégoût associé aux marais, marécages et milieux humides qui circule dans l'affect-langage euro-américain présente différentes valences et connotations politiques, différents usages et applications, qui vont au-delà de la notion de milieux paludéens et de la peur des maladies associées aux eaux stagnantes. Le marécage, au sens littéraire, est défini dans les dictionnaires du français usuel comme un bas-fond où l'on risque les compromissions et l'abaissement moral. Il y a là un imaginaire puissant, qui prend racine dans un passé millénaire.

Je recense dans ce qui suit quelques manifestations psychopolitique et psychanalytique de cet imaginaire du marais. Il s'agit, sous le mode critique, de se mettre en contact avec les « esprits » qui hantent l'épistémè occidental, ces manières manifestes, et de jeter un peu de lumière sur le mépris des milieux humides, littéral et métaphorique, qui caractérise la culture coloniale.

Le marais comme figure psychopolitique

93

Le marais, dangereux, croupissant, est souvent associé à la pauvreté, à un état de déchéance, et, par opposition à la civilisation, assimilé au pôle de la sauvagerie. Les gens des marais, les « swamp people », sont toujours des gens pauvres : on les retrouve dans les bayous du Mississippi ou ceux de la Floride, dans les marécages de la Caroline du Nord ou dans les îles de Sorel. Les marais forment dans l'imaginaire populaire nord-américain des refuges pour les renégat.e.s, les désaffilié.e.s, les déshérité.e.s, ce qu'on pourrait appeler le *white trash* colonial⁷. Plus généralement, selon la sémiotique dominante des classes sociales nord-américaines, l'assèchement des milieux humides — qui rime avec asphalte, béton, terrazzo, métal, trottoir, gazons bien tondus, haies bien taillées, rivières bétonnées, insectes exterminés, arbres coupés, plantes exotiques implantées, terrains drainés, maisons javellisées, air climatisé, environnements stérilisés — est associé à la propreté, à la modernité, à la richesse, au confort, à la beauté. Les signes de la pauvreté sont toujours du côté de l'humide, de l'humus, du sauvage, du luxuriant, des eaux stagnantes, des milieux écotones, de la boue, des grenouilles et des crapauds, de ce qui grouille et se cache, de ce qui prolifère.

À la fin du 19^e siècle, la romancière américaine Helen Hunt Jackson, auteure de *Ramona*, qui traite de la maltraitance des peuples autochtones du Sud de la Californie, parle justement de nettoyer le marais (« to clear the swamp ») pour référer à la nécessité de remédier à la situation désastreuse des Autochtones sous la gouverne américaine. Métaphore intéressante, lorsqu'on se rappelle que les peuples Nadoueks, dont les racines continentales plongent jusqu'en Amérique centrale, aimaient vivre près des marais. La « swamp » est ici pourtant associée à une déchéance, « the disgrace to us of the present condition of our Indians », dira Hunt Jackson, qui est le fait de la colonisation elle-même : « the disgrace to us ».

L'autrice et activiste An Antan Kapes⁸ conçoit pour sa part la condition désastreuse des Innu.e.s contemporain.e.s comme un miroir tendu à la face de la prétendue civilisation, la métaphore marécageuse en moins. Car pour Kapes, cette image (de pauvreté, de destitution) des Autochtones véhiculée dans les médias blancs ne témoigne pas de la culture innue, mais plutôt de ce que le régime colonial fait des peuples libres. Selon une telle lecture, c'est le colonialisme qui opère la dépossession, et c'est de cette dépossession que naît la pauvreté, qui est la honte non pas du peuple innu, mais celle du régime colonial. Quant au marais, il ne se trouve nulle part ailleurs que dans l'inconscient de la culture colonisatrice, comme une tache indélébile, comme une faute à expier, comme un trou à remplir, comme une laideur à effacer.

Dans le langage politique états-unien, le marais est d'ailleurs une métaphore fondatrice. La ville de Washington, capitale des États-Unis, a été construite sur un système de marais. Il a ainsi fallu assécher les milieux humides de la région pour limiter les risques de malaria, et y ériger l'ensemble des bâtiments qui abritent le gouvernement fédéral.

D'où la posture politique redondante de l'assèchement, du nettoyage, de l'assainissement que les groupes de toute allégeance vont incarner dans leur langage. « To drain the swamp » : il faut nettoyer les lieux du pouvoir, et assécher le marais, reblayer, surélever le terre. Il y a une saleté du pouvoir, une tache à effacer, qui exige une action purificatrice.

Dans l'imaginaire libertarien, Washington est un pouvoir centralisateur et bureaucratique érigé sur un milieu malsain, ancré dans la sauvagerie du territoire, et donc possiblement corrompu, corruptible, tenté par la décadence. Ronald Reagan a abondamment qualifié la bureaucratie washingtonienne de marais à assécher. Métaphore dont Donald Trump a fait grand usage, mobilisant le syntagme « to drain the swamp » plusieurs centaines de fois dans ses ineffables « tweets ».

Les socialistes américain.e.s du début du 20^e siècle parlaient d'assécher le marais capitaliste (« drain the capitalist swamp »). Encore ici, c'est la corruption, la collusion des élites, le complot contre le peuple qui font image. De même, dans la rhétorique démocrate contemporaine, les opposant.e.s politiques sont assimilé.e.s au marais qu'il faut assécher, que Nancy Pelosi associe notamment à la « republican rule », perçue comme corrompue et néfaste au régime.

Dans la foulée des événements de septembre 2001, c'est le terrorisme international qui devient un territoire que l'on doit assécher — ici, l'assèchement sert d'image à l'opération militaire, selon une logique explicite d'extermination.



Le marais comme figure psychanalytique

C'est le début décembre. Installée dans la cuisine d'été devant le fleuve, chez Jean Morisset à Saint-Michel-de-Bellechasse, je m'attarde aux travaux ethnographiques du père Benoît Lacroix. Dans son *Folklore de la mer et religion*⁹, je repère la mention d'une étude de la psychanalyste Marie Bonaparte rédigée en 1939¹⁰, qui porte sur la « Légende des eaux sans fond ». Je déniche non sans peine une copie numérique du texte. L'écrivaine y relaie une série de légendes populaires qui affirment l'existence de lacs et étangs réputés sans fond, qui refusent d'être sondés, ou qui avalent les baigneur.euse.s insouciant.e.s.

Ces récits sont recueillis en Grèce, en Suisse et en France, mais l'autrice indique qu'on « pourrait allonger à l'infini la liste des lacs et étangs réputés sans fond ». C'est cette universalité de la légende qui interpelle la psychanalyste. Elle écrit : « Car si l'eau comporte un danger réel, celui de se noyer, elle comporte aussi un symbolisme profond tout aussi universel que son danger ». Si la scientificité du propos de Marie Bonaparte est éminemment questionnable, son texte fait néanmoins office de témoignage d'une culture, d'une époque, et d'une prétention candide à l'universalité qui promet d'offrir quelques fils pour la reconstitution d'une métaphysique du pouvoir colonial, qui s'accrocherait, telles des algues noires, aux chevilles de nos certitudes culturelles.

Le symbolisme des eaux stagnantes est facilement attribué par Bonaparte à la prégnance des eaux amniotiques dans l'inconscient humain : « Le narcissisme

humain ne craint pas de symboliser ces quelques humbles litres où nous avons neuf mois baigné, par toutes les eaux terrestres, voire à l'occasion par la masse monumentale des océans!». À ce titre, l'eau symbolise ici d'abord et avant tout le lien à la mère, la mère « prénatale », le « domaine humide » où chacun.e a dormi avant de voir le jour. Écho ici aux propos de l'aîné kanien'kehà:ka, qui a pour sa part affirmé, au sujet des liens qu'il est possible de faire dans la pensée autochtone entre famille et milieux humides: « ... the first water we ever come in contact is when we're inside our mother's womb, that's our first waters ».

Symbole de naissance, donc, mais également, dans l'imaginaire occidental qui s'élabore de manière somme toute fantaisiste dans l'interprétation de Marie Bonaparte, symbole de mort :

de par le fait réel qu'en y plongeant on s'y peut noyer et qu'on y flotte alors, dormant à jamais, l'état léthal d'après la mort s'assimile à l'état fœtal d'avant la naissance, et un mélange de nostalgie et d'angoisse saisit alors les humains au bord des eaux: nostalgie du repos réel, autrefois, au sein profond de la mère; angoisse devant la mort réelle que serait la plongée finale au milieu liquide pour les êtres doués de respiration aérienne.

L'eau exercerait ainsi une double fascination sur l'esprit européen, et peut-être pourrions-nous avancer sans trop risquer de se tromper, sur l'esprit masculin : à la fois source de vie et danger de mort. Les sirènes séduisent, attirent, charment, bercent, pour mieux happer et tuer — ainsi les Ondines scandinaves ou les Naïades helléniques. Une telle valence persiste dans les différentes versions de la légende des eaux sans fond, que Marie Bonaparte décrit :

Des sources profondes, d'une force irrépressible, empêcheraient toute sonde d'atteindre le fond: symbole magnifique de la source de vie sourdant jaillissante au fond de la mère, et qui, venue des profondeurs inconnues de la substance, chair ou terre, alimente le fœtus croissant. Mais, en contradiction flagrante avec la source ascendante, le lac fatidique est censé aussi recéler, et au même endroit, un tourbillon attirant en bas qui y plonge et l'engloutissant sans retour: symbole cette fois de ce retour à la mère qu'est celle contrepantie à la naissance: le repli de l'être

dans la mort. Les deux fonctions de la mère, l'une réelle : faire naître, l'autre symbolique : reprendre dans la mort, sont ainsi magnifiquement figurées par les deux sens attribués aux fatidiques courants profonds des eaux réputées sans fond.

Plus précisément, ajoute l'analyste, la mer, les eaux mouvantes, malgré la traitrise redoutée des courants, tendent à représenter dans l'imaginaire gréco-romain la naissance, ainsi Aphrodite est-elle née des flots. Quant aux eaux terrestres, et plus encore les eaux stagnantes, elles sont plus aisément assimilées dans cet imaginaire dont quelque part nous héritons à une figure mortelle ou morbide.

...les eaux stagnantes des lacs, des étangs, des trous d'eau, frappent l'imagination humaine par leur immobilité, leur silence, attributs même des corps vivants dès que la mort les a figés. Alors ces caractères létaux s'adjoignant au symbolisme maternel universel des eaux permettent à l'imagination humaine de doter les eaux stagnantes d'une inquiétante et mystérieuse attirance pour les fils de la femme. Au bord des symboliques miroirs d'eau, une fascination les saisit, faite d'un mélange d'angoisse devant la mort, mais aussi de désir de retour à la mère, cette douceur primitive toujours regrettée. La mort s'y pare de l'espoir du repos, de ce même repos que goûtait l'enfant, avant de naître, au creux profond du sein maternel, et dont l'homme grandi, que la vie agite et tourmente, garde la nostalgie inconsciente éternelle. Et le sourire de la mère, de la mère jamais oubliée dont la mort traîtresse emprunte ici le visage, semble, sous les miroirs d'eau dormante, rappeler ses enfants, demeurés fascinés par elle.

Filant yeux crevés cette piste toute œdipienne, l'arrière-petite nièce de Napoléon 1^{er} signale en fin de course un fait qui lui semble digne de mention concernant une des légendes de lac sans fond colligées en Grèce. Un informateur lui a dit : « Voyez cette eau-ci ! Celle-là est sans fond connu, plus encore que l'autre ! Mais c'est ici qu'autrefois venaient se baigner ensemble le roi Georges 1^{er} et l'archevêque métropolitain d'Athènes ». Les patriarches, les détenteurs terrestres du pouvoir divin ont ainsi le loisir de se baigner sans crainte d'être avalés dans ces trous noirs sertis d'algues menaçantes. À juste titre, opérant dans une grammaire proche du tarot de Marseille, Marie Bonaparte voit dans cette proposition une « image exaltée du père ».

Cette figure des souverains baigneurs confirme dans tous les cas une dimension masculine (ou disons genrée) de l'imaginaire occidental du marais comme élément de dangerosité: « Doué d'une puissance phallique magique le rendant invulnérable, [le père] peut ce que l'enfant plus faible ne saurait tenter sans péril. Ainsi le tabou antique propre aux rois et aux prêtres, à ces images du père occupant le trône et servant l'autel, permet aux deux éminences le bain dans le trou d'eau fatidique à tout autre ». Résidu du pouvoir destructeur du chef de la horde primitive, le souverain peut tremper dans la mère comme dans la fille, sans que cela ne l'entraîne dans les profondeurs mortelles des origines et des fins.

On retrouve donc, dans cette singulière rêverie psychanalytique des eaux stagnantes, une exclusivité patriarcale du rapport aux puissances interdites (maternelles, féminines, vitales). Les pères terrestres et spirituels, les « souverains », défient la mort, jouent de la mort, ils donnent parfois, et légitimement, la mort, et ont accès sans crainte de périr aux eaux amniotiques, ce paradis perdu, le corps des femmes, au-delà de la naissance, après la naissance. Un tabou, dont la fonction est nécessairement politique, serait inscrit dans le paysage occidental par voie de légende, comme un capiton: les eaux stagnantes sont interdites, elles forment un milieu dangereux, exclusif aux hommes qui participent de la puissance divine et qui, par-là, légitimement au plan de l'inconscient leur pouvoir¹¹.

Les eaux stagnantes, dans leur fonction poétique, peuvent dès lors signifier une mort donnée par le biais de la femme, par le fait d'un rapport à la femme interdite. Le croupissement des eaux originelles fait ici figure de pourrissement du corps maternel, la « face létale des divinités maternelles ». C'est du moins ce que Marie Bonaparte, en psychanalyste orthodoxe et tout aussi exaltée que cette figure du père qu'elle mobilise, lit dans « Silence » d'Edgar Allan Poe.

Dans cette nouvelle, une princesse indigène de légende, poursuivie par des explorateurs portugais, se cache dans la végétation et pleure tant et tant qu'elle finit par se dissoudre en un étang qui forme une rivière dans laquelle s'embourbent ses assaillants. Ces eaux sont maudites, et prendront la vie des hommes qui s'y égarent. Marie Bonaparte cite Poe, ici traduit par Charles Baudelaire:

Les eaux de la rivière sont d'une couleur safranée et malsaine; et elles ne coulent pas vers la mer, mais palpitent éternellement, sous l'œil rouge du soleil, avec un mouvement tumultueux et convulsif. De chaque côté de cette rivière au lit vaseux s'étend, à une distance de plusieurs milles, un pâle désert de gigantesques

nénuphars. Ils soupirent l'un vers l'autre dans cette solitude, et tendent vers le ciel leurs longs cous de spectres, et hochent de côté et d'autre leurs têtes sempiternelles. Et il sort d'eux un murmure confus qui ressemble à celui d'un torrent souterrain. Et ils soupirent l'un vers l'autre.

Descendu dans ces eaux, le poète appelle la tempête, le déchainement des éléments, et un grand silence qui s'étend à tout ce qui vit et existe : « La mort maternelle, écrit Marie Bonaparte, symbolisée par les eaux devenues stagnantes, s'est étendue à toute la nature, frappée d'une même létale stupeur ». C'est le souvenir douloureux de la mort de la mère, alors que le poète avait trois ans, et le désir impossible, transgressif, de retrouver le ventre maternel, que Bonaparte croit lire dans cette scène de destruction par les puissances néfastes du marais. On pourrait plutôt y lire, tel que l'explicite d'ailleurs Poe lui-même, la présence indélébile de la tache laissée par la guerre faite aux (femmes, animaux, milieux naturels) Autochtones par les explorateurs européens, un mal originel que l'on n'arrive pas à effacer, sinon qu'en asséchant le marais, sinon qu'en continuant de commettre cet écocide qui est bel et bien en cours et qui est la marque de la poursuite de cette forme de vie qui est la nôtre, le privilège des baigneurs souverains — « the disgrace to us ».

Cette triste figure de la princesse indienne poursuivie par les découvreurs est clairement attestée par la perspective autochtone, telle que la rapporte Waiakeron lorsqu'il expose les causes métaphysiques de la destruction des milieux humides dans les Amériques : « ... when the European arrives, he says: I am a man. Everybody is lower than me. The woman is lower than me. And everybody else is lower than me. No respects for the animals. No respect for the wetlands. No respect for nothing. So that's coming to what? four hundred-fifty years, look the shape we're in... ».



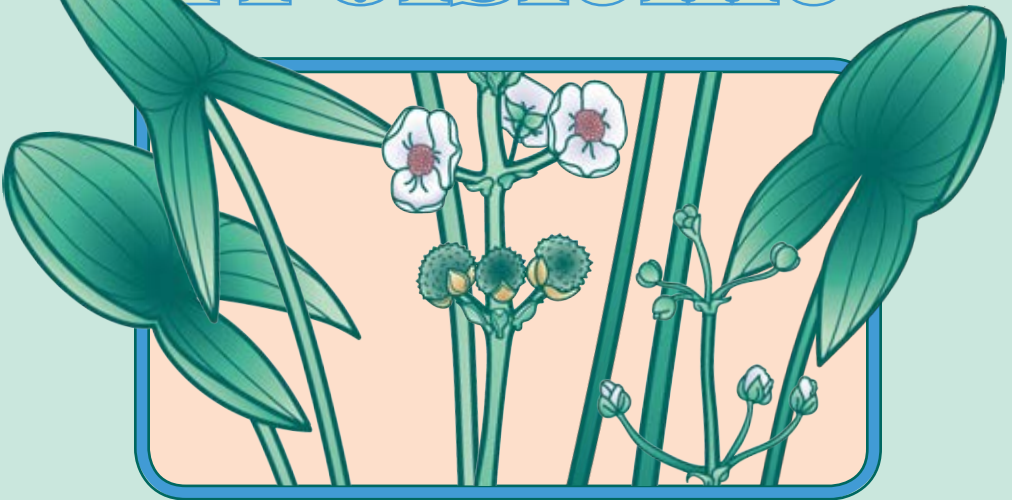
Comment comprendre ensemble ces faits qui sont de précieux outils d'orientation dans le monde, et les esprits qui hantent notre imaginaire ? De quoi avons-nous peur ? À quelle métaphysique du pouvoir le paludisme sert-il d'écran ? J'essaie d'apprendre à me méfier de cette image que nous nous faisons de nous-mêmes qui nous entraîne irrémédiablement vers le fond et à apprivoiser l'invitation à célébrer avec notre amie Levesque Sioui la pérennité du domaine des quenouilles.

notes

1. Un balado a été réalisé en collaboration avec l'Observatoire de l'Imaginaire Contemporain (OIC). Pour y accéder : <https://anchor.fm/balados-oic/episodes/39>.
2. Georges Vigarello, *Le propre et le sale : L'hygiène du corps depuis le Moyen âge*, Paris, Seuil, 2013.
3. Robert Pogue Harrison, *Forests: The Shadow of Civilization*, Chicago, University of Chicago Press, 1993.
4. Pour entendre une conversation entre Dalie Giroux et Amélie-Anne Mailhot sur ces enjeux, voir « Capital naturel ? » dans le projet « Sondes » de David Jaclin : <https://www.stretchingnature.net/sondes>.
5. Voir, par exemple, Samir Boumediene, *La colonisation du savoir : une histoire des plantes médicinales*, Paris, Édition des mondes à faire, 2016.
6. Gerald Vizenor, *Manifest Manners. Narratives on Postindian Survivance*, Lincoln et London, University of Nebraska Press, 1999 [1994], p. vii. Ma traduction.
7. Voir Nancy Isenberg, *White Trash : The 400 years' Untold History of Class in America*, New York, Viking, 2016.
8. Voir le chapitre intitulé « Les cinéastes », dans An Antan Kapesh, *Je suis une maudite sauvagesse*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019.
9. Benoît Lacroix, *Folklore de la mer et religion*, Ottawa, Leméac, 1980.
10. Marie Bonaparte, « La légende des eaux sans fond », *Revue française de psychanalyse*, 14(2), 1950, sans pagination.
11. C'est là l'imaginaire classique de la loi des pères, fable politique dont Sigmund Freud a fourni la version contemporaine dans *Totem et tabou*, et que Carole Pateman a brillamment déconstruit dans son livre *Le contrat sexuel*.



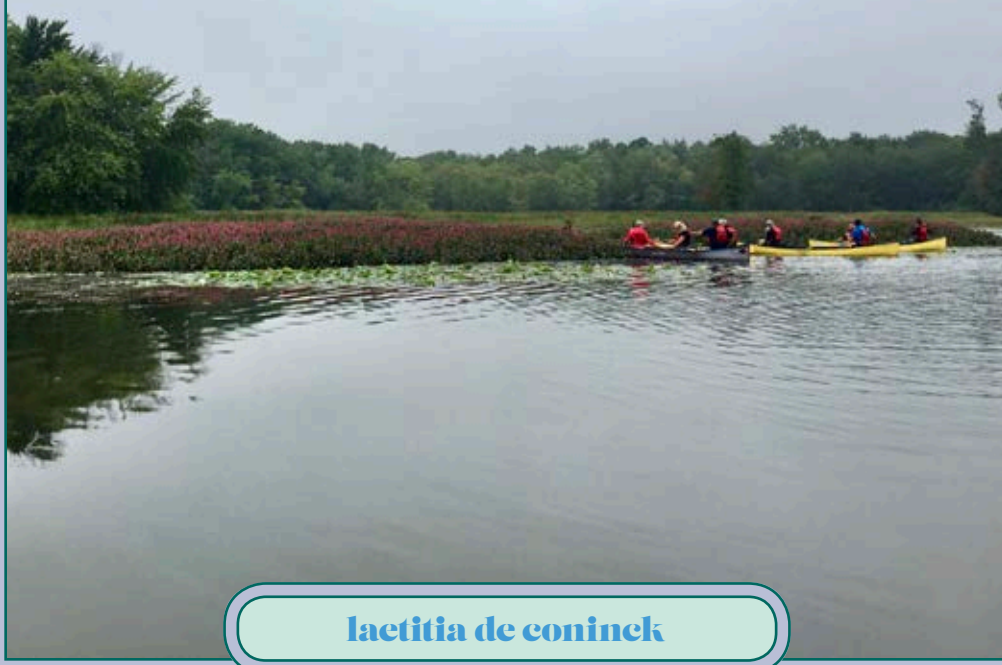
Troisième



plongée



dérive en eau libre



laetitia de coninck

Reprendre là où les liens ont été rompus
renouer avec la terre, le fleuve, la rivière
s'emparer des berges, là des marais, ailleurs du bord des routes
se déployer sans bruit, dans toutes directions.

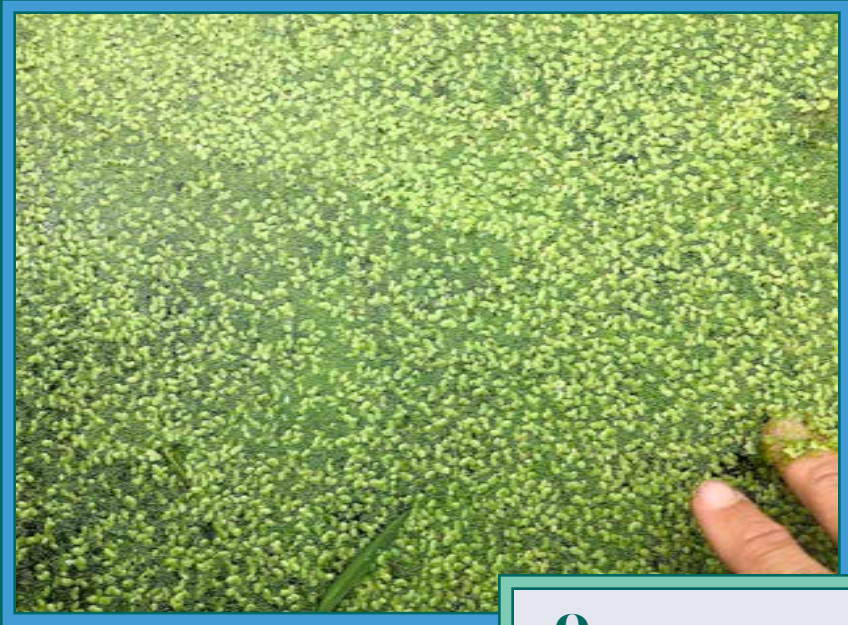
Quand on regarde et qu'il n'y a pas de mots
faire corps avec les fleurs, les feuilles, les tiges
se dresser, aériens, aériennes
voir la prairie, la pointe de l'île, le delta
confluence de tous les points de vue.

Il suffit d'un minuscule fragment.

un paradis



monique pagé



— **Q**u'y a-t-il sous la surface ? demande l'enfant à son grand-père.

— Sous la surface, il y a de l'eau, beaucoup d'eau et parfois que de l'eau, mais alors là c'est une toile vierge pour remonter aux sources vives, sans question ni réponse. C'est une autre histoire.

Devant nous, ce tapis percé de tiges, fleuri de butomes à ombelle, entouré de phragmites, ce vert lumineux qui ressemble au paradis.

Il est interdit de s'en approcher davantage.





Approche quand même, les pixels de lemnacées¹ se laissent mieux voir.
Ce sont des colonies flottantes sur la surface des eaux calmes et des cours
d'eau paresseux². Des touches impressionnistes. Un refuge de beauté sous la
cavale des lunes et des soleils.

— Qu'y a-t-il sous la surface ? redemande l'enfant.
— Rapproche-toi, trempe tes doigts, puis la main telle une cuillère. Tu
récoltes de minuscules plantes. En dessous de leur thalle, une ou deux courtes
radicelles s'allongent vers le fond qui n'est jamais bien loin dans un étang.

Sous ce tapis de lenticules, l'eau tranquille est source d'autres vies.

— Penche-toi, regarde dans l'eau, lui dit le vieil homme assez sage pour se
reconnaître infime dans l'expression de la vie.

Au moment où l'enfant ouvre grand ses yeux, un éphémère³ en émerge et se
pose sur son nez.

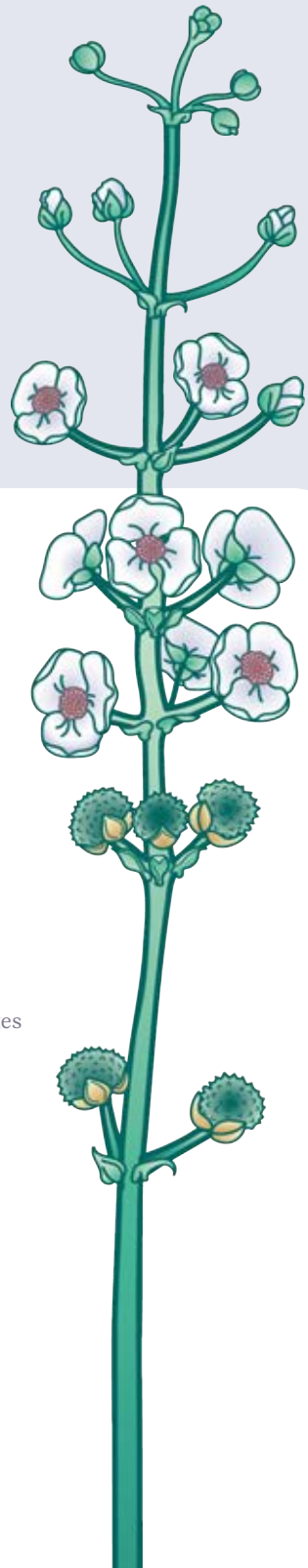
Ce conte, je l'ai cueilli entre les hautes herbes, légèrement en dehors du
sentier, quand mon pied gauche a glissé dans une dépression.

notes

1. Les lemnacées rassemblent plusieurs espèces de plantes flottantes minuscules, dépourvues de tige et de vraies feuilles. Leur corps est un thalle sous lequel poussent un ou des racinelles. De minuscules fleurs peuvent se former sur ce thalle.

2. Georges K. Reid, *La vie de l'étang*, Québec, Éditions Marcel Broquet, Collection Vade-mecum, 1984, p. 57.

3. Voir: National Geographic Wild France, « Les éphémères, insectes surprenants », <https://www.youtube.com>.



A black canoe is shown from a side-on perspective, floating on a river. The canoe's interior is dark and textured. A wooden oar is visible, with a green and white braided rope tied to its handle. The background is a lush green field of tall, red, spiky flowers, possibly Amaranth, with a dense line of trees in the distance under a bright sky.

siffler en canotant

xavier martel

Pour accompagner mon texte avec un air du temps jadis, j'ai inséré les paroles d'une chanson de voyageur intitulée « Mon canot d'écorce », que j'ai dégoté dans un ouvrage de Grace Lee Nute¹.

Je pagaye sur la rivière des Mille Îles en douceur, comme lorsqu'on glisse dans les eaux brouillées du rêve. La pagaie plonge et remonte en « J » pour garder le cap et éviter d'avancer en zigzagant comme une patineuse. Le ciel est brouillé de nuages.

*Dans mon canot d'écorce, assis à la fraîcheur du temps,
Où j'ai bravé toutes les tempêtes, les grandes eaux du
Saint-Laurent. (bis)*

Brasser les flots, remuer les algues et avancer dans le paysage, aux aguets. Sans nous concerter, la canoteuse et moi avançons en silence, indiquant nos découvertes et nos visions avec des signes de la main.

*Mon canot est fait d'écorce fine
Qu'on pleume sur les bouleaux blancs;
Les coutures sont faites de racines,
Les avirons de bois blanc. (bis)*

J'imagine les centaines de canots et d'embarcations diverses qui ont vogué dans les chemins d'eau depuis des millénaires. Pour entrer dans le pays des Outaouais à l'ouest, des Anishnabegs au nord-ouest, et des Atikamekw encore plus au nord. Ce devait être fulgurant de voir des centaines de personnes avançant en silence sur les eaux, les nerfs et les muscles tendus par l'effort constant, répétitif, engendrant une espèce de transe qui engourdit la douleur. Il y a une adéquation au monde, une maîtrise plus grande du corps, presque nu, qui se confronte aux éléments.

*Je prends mon canot, je le lance
À travers les rapides, les bouillons.
Là, à grands pas il s'avance.
Il ne laisse jamais le courant. (bis)*

En avançant sur la rivière ce matin, je me représente combien les voies d'eau étaient fréquentées jusqu'à la démocratisation de l'automobile dans les années 1950. Le fleuve, entre autres, devait être occupé en s'il vous plaît. Moins de moteurs, une meilleure communion avec le vent, les veines de la terre et les courants. Plus de silence et d'animaux et de bruissements dans les arbres le long des rives, ou du moins plus de gens pour entendre les bruits de l'eau.

*C'est quand je viens sur le portage, je prends
mon canot sur mon dos.
Je le renverse dessus ma tête : c'est ma cabane
pour la nuit. (bis)*

Je pense au *Retour de l'Iroquois*, la bande dessinée de Louis Rémillard qui raconte l'histoire de Tokhrahenehiaron, libéré par les « hommes de fer » pour transmettre un collier de wampum, un message de paix à sa nation. Il fait l'aller et le retour entre Trois-Rivières et Ossernenon, situé le long de la rivière Mohawk.

*J'ai parcouru le long des rives, tout le long du
fleuve Saint-Laurent
J'ai connu les tribus sauvages [sic.] et leurs
langages différents. (bis)*

On se réchauffe vite à pagayer. Bientôt nous enlevons une couche. Au détour d'une avancée de terre, j'observe deux petits renards qui s'enfuient bien vite. Les hérons, les aigrettes nous accompagnent.

*Tu es mon compagnon de voyage !
Je veux mourir dans mon canot.
Sur le tompeau [sic] près du rivage,
Vous renverserez mon canot.*

Après la pause poésie, la pause dîner et la pause pipi, on regagne notre embarcation et on fait le chemin du retour sous la pluie. C'est une chance ! C'est rare qu'on s'offre le luxe de vivre à l'arrache, de connaître pour une petite heure, même pas, les conditions de vie avant l'arrivée, autour des années 1960, du confort moderne. Ça fait du bien au spirituel, comme qui dirait, de *rusher* un peu. En passant sous le pont de l'autoroute 19, je regarde les canoteur.euse.s autour de moi, capuchon rabattu, imperméables aux couleurs vives mouillés qui brillent, penché.e.s sur leur pagaie, avançant en silence sous la chanson de l'eau. Je ne peux pas m'empêcher de penser que l'embarcation dans laquelle je navigue a été conçue il y a quelques millénaires. En comparaison, le pont en béton juste en haut est si jeune.

*Le laboureur aime sa charrue, le chasseur son fusil, son chien;
Le musicien aime sa musique; moi, mon canot,
c'est [tout] mon bien ! (bis)*

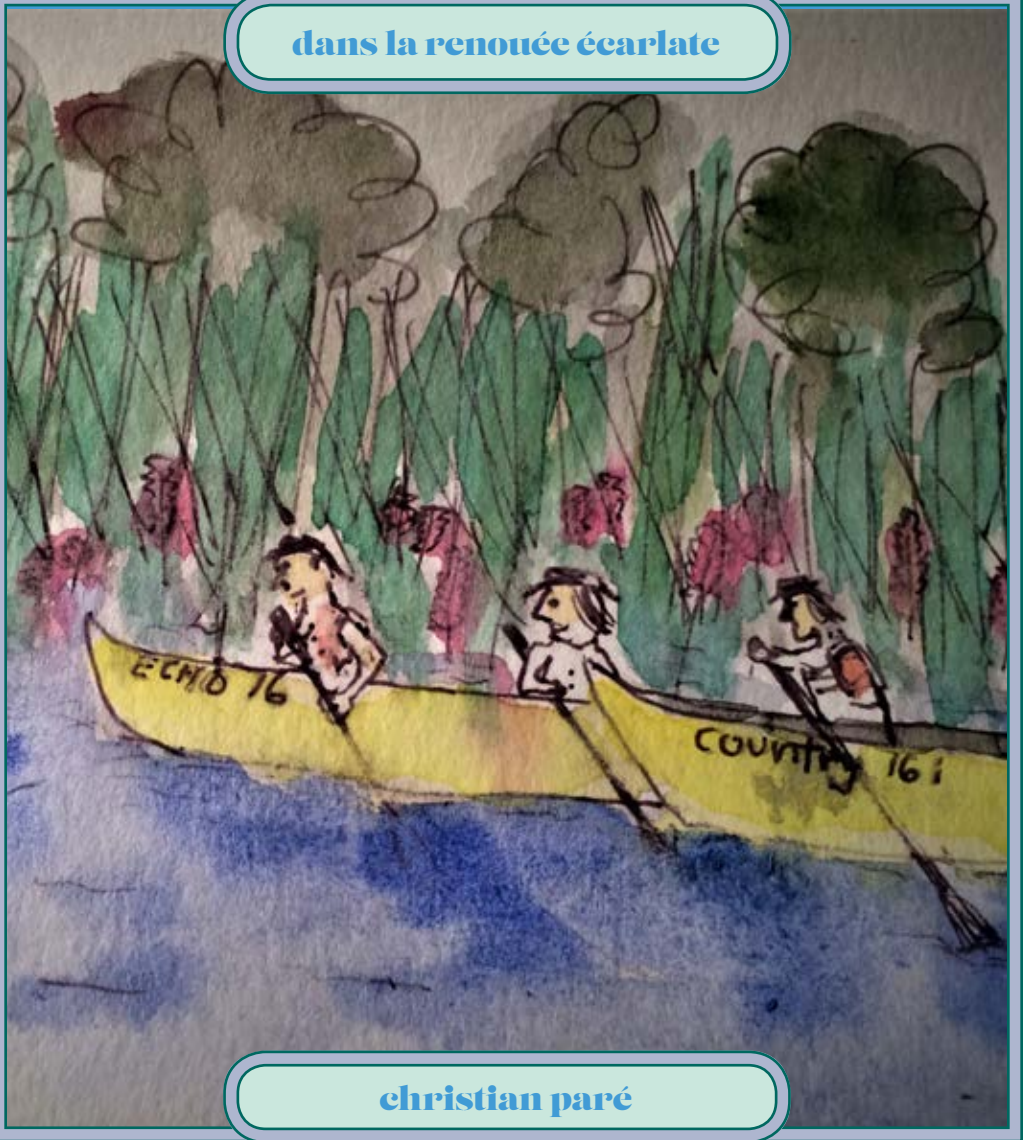
Si on continuait vers l'ouest, plutôt que de rebrousser chemin, on arriverait à la rivière des Outaouais, d'où partaient les convois de canots vers les pays d'en haut. On arriverait à Mattawa, on irait loin. On y arrivera bien.

note

1. Grace Lee Nute, *The voyageur*, St-Paul, Minnesota Historical Society, 1979 [1931], pp. 29-30.

Elle ajoute à propos de la chanson : « It is an indigenous product, a voyageur's own composition, telling much of his attitude toward his canoe. »

dans la renouée écarlate



christian paré

Les canots ont glissé jusqu'à l'intérieur de cette assemblée de longs épis.

Très rapidement, l'eau a disparu sous plusieurs embarcations.

Là-bas, en équilibre précaire, le *Country 161* semblait infiltrer maladroitement un réseau de communication aquatique.

Je me suis fauflé dans une cohue de rhizomes étranges, quand tout à coup, pendant que je sortais mon carnet, mon épaule gauche a touché quelque chose provoquant un kikiki rapide et aigu. Mais je n'ai rien vu.

Puis, il y a eu cette rumeur provenant de l'*Echo 16*: « la petite tortue peinte s'aventure souvent par ici à la recherche de *duck potatoes* et d'hirudinées hermaphrodites. »

J'étais décidément trop néophyte pour m'introduire dans une intrigue aussi emmêlée.

le canot maudit



nicolas lanouette

Je n'ai jamais été un grand adepte du canotage. Il faut dire qu'avec des genoux, un bas de dos et des hanches qui me font souvent souffrir le martyr, cette activité devient source de nombreux désagréments... La situation ne s'améliorant pas avec l'âge, mon goût pour canoter diminue alors considérablement les rares fois qu'il m'arrive encore d'en faire.

29 août 2021. Un ciel gris de pluie en devenir nous accueille au Parc de la Rivière-des-Mille-Îles. Déjà, l'idée d'embarquer dans un canot ne m'enthousiasme pas, mais le faire sous la pluie m'enchanté encore moins. J'ai secrètement prié, sans gestes ostentatoires et en silence, pour que cette pluie daigne nous épargner et aille jeter ses trombes d'eau ailleurs que sur notre parcours.

Je rejoins le canot qui m'est assigné avec Amélie-Anne. Il semble me regarder d'une manière sadique en me disant, avec un sourire narquois : « viens, je t'attends ». Je ne sais trop quoi en penser... Il ressemble à un Grand Inquisiteur flottant, tandis que moi, face à lui, je ne suis qu'un hérétique qui sait qu'il s'en va au chevalet de torture. J'espère seulement qu'il ne pleuvra pas et que la distance à parcourir dans cet instrument du diable sera plutôt brève. Nous nous élançons sur les eaux de la rivière des Mille Îles. J'ai déjà mal quelque part, il me semble...

Je suis tout de même capable de reconnaître certains charmes au canotage. Le calme ressenti par la douce quiétude de filer au ras de l'eau, tout en posant un regard différent sur l'environnement, m'impressionne toujours. J'apprécie également le léger silence de notre passage, en harmonie avec les bruits de la nature, brisé seulement par les coups de pagaie dans l'eau.

Rapidement, nous croisons une hermine prenant la pose sur un rocher au milieu de la rivière. Le parcours commence plutôt bien, malgré le ciel toujours aussi gris.

Il suffit juste que je ne pense pas à mes genoux...

Depuis un autre canot, quelqu'un annonce que l'ancienne maison de Céline Dion est située tout près. Je demeure dubitatif devant l'intérêt d'une telle nouvelle et m'enfuis aussitôt dans diverses rêveries portées par la douceur des lieux.

J'observe, près de la rive d'une île, une grande aigrette pêcher patiemment son repas : c'est la première fois que j'observe cet oiseau. Je suis comblé de joie, malgré mon dos et mes genoux qui me rappellent de ne pas m'emballer trop rapidement. Ils sont plus que prêts à me faire payer un fort prix pour cette beauté dérobée à la va-vite.

Plus loin, un grand héron s'envole. Quelques canards batifolent dans l'eau. Sur un rocher, au milieu du marais, une autre grande aigrette, immobile comme une sentinelle, guette l'horizon. Elle se laisse prendre en photo sans rien dire, ni se plaindre. L'ornithologue amateur en moi est heureux. J'oublie presque que c'est un atelier sur les plantes des milieux humides.

On nous fait signe : nous nous sommes aventuré.e.s trop loin, il faut revenir sur nos coups de pagaie et faire une pause lecture dans un agglutinement de canots au milieu du marais, parmi les brasénies de Schreber, les renouées écarlates, les nénuphars et les lentilles d'eau. Un grand héron passe au-dessus du marais. Jusqu'ici tout va bien...

Arrêt dîner sur l'île Chabot. Avec un peu de chance, nous allons pouvoir éviter la pluie aujourd'hui. Mes secrètes prières auraient-elles été exaucées ? En dégustant mon dîner, j'observe la nature autour de moi avec l'étrange impression que nous ne sommes plus dans la grande région de Montréal, mais bien quelque part dans les confins du très lointain, par-delà l'horizon, à l'endroit où nul humain n'a jamais posé les pieds, du moins, bien loin de la ville...

Une fois cet agréable dîner terminé, il nous faut repartir dans ce satané canot, instrument de douleurs qui deviennent de plus en plus vives au gré de la journée. Je me console en me disant qu'au moins il ne pleut pas. Quelques coups de rames plus tard, je suis malheureusement rappelé à l'ordre, en recevant une première goutte d'eau en provenance du ciel. Je fais grâce aux lecteur.ice.s des mots religieux qui me vinrent spontanément à l'esprit. Le maître du ciel n'ayant que faire de mes jérémiades, il en profite pour nous balancer une pluie de plus en plus soutenue... J'ai beau ramer comme un forcené pour tenter de passer entre chaque goutte d'eau afin de les éviter, mais j'y arrive de moins en moins. De plus en plus trempé, je regrette de n'avoir pas les plumes d'un canard sur lesquelles l'eau glisse aisément sans le mouiller (d'ailleurs, pourquoi dit-on « mouillé comme un canard » ?). Aurais-je été un canard, j'aurais même pu m'envoler, laissant en plan Amélie-Anne. J'imagine sans peine son regard de stupéfaction en me voyant battre de mes bras-ailes afin de prendre mon envol sous la pluie... J'ose à peine visualiser le vol, spectaculaire et incongru, de moi en canard pataud, planant au-dessus du canot...

Au lieu de cela, mes vêtements se gorgent bêtement d'eau, je deviens lourd de pluie. Je suis un énorme nénuphar à la dérive sur la rivière. Il ne manquerait plus qu'une sympathique grenouille vienne se poser sur ma tête pour que le tableau soit complet...

Il n'y a plus de beauté nulle part. Il n'y a que cette pluie grise, obsédante, et mes genoux endoloris qui rigolent dans le fond du canot...

Je rame, je rame, je rame... Je rame encore et encore.

Je suis lourd de pluie. Je ne vois plus rien... Je suis dans un sous-marin, qui n'a rien d'un certain sous-marin jaune. Le mien se défait, il perd sa coque. Je suis devenu un poisson qui rame. Je rame, je rame, je rame... Je rame encore et encore.

Le quai libérateur approche... Le voici, encore un coup de rame, puis un autre et encore un autre... Décidément, j'évalue mal la distance à faire avant d'y arriver... Enfin, nous touchons le quai...

Vite, il me faut quitter ce canot maudit qui n'a jamais fait la moindre chasse-galerie. Je place un genou sur le rebord du quai pour m'extraire de cet effroyable objet flottant. Je suis saisi de douleur. La souffrance ne m'apparaît pas pouvoir être plus totale. Mais, plaçant mon second genou, mon tourment est multiplié par dix. Je suis paralysé de douleur sur le quai, incapable de me lever. Heureusement, je n'ai que deux genoux... Pour une seconde fois, je regrette de ne pouvoir me transformer en canard. J'aurais pu, en un coup d'ailes, me sortir de cet infernal pétrin. Agenouillé sur le quai, vivant le parfait supplice, le canot maléfique semble vouloir me garder, m'empêcher de partir.

Je finis par trouver une once de courage dans des profondeurs insoupçonnées de mon âme et je réussis à me sortir de cette malencontreuse posture et me relève sur mes deux jambes désormais brinquebalantes.

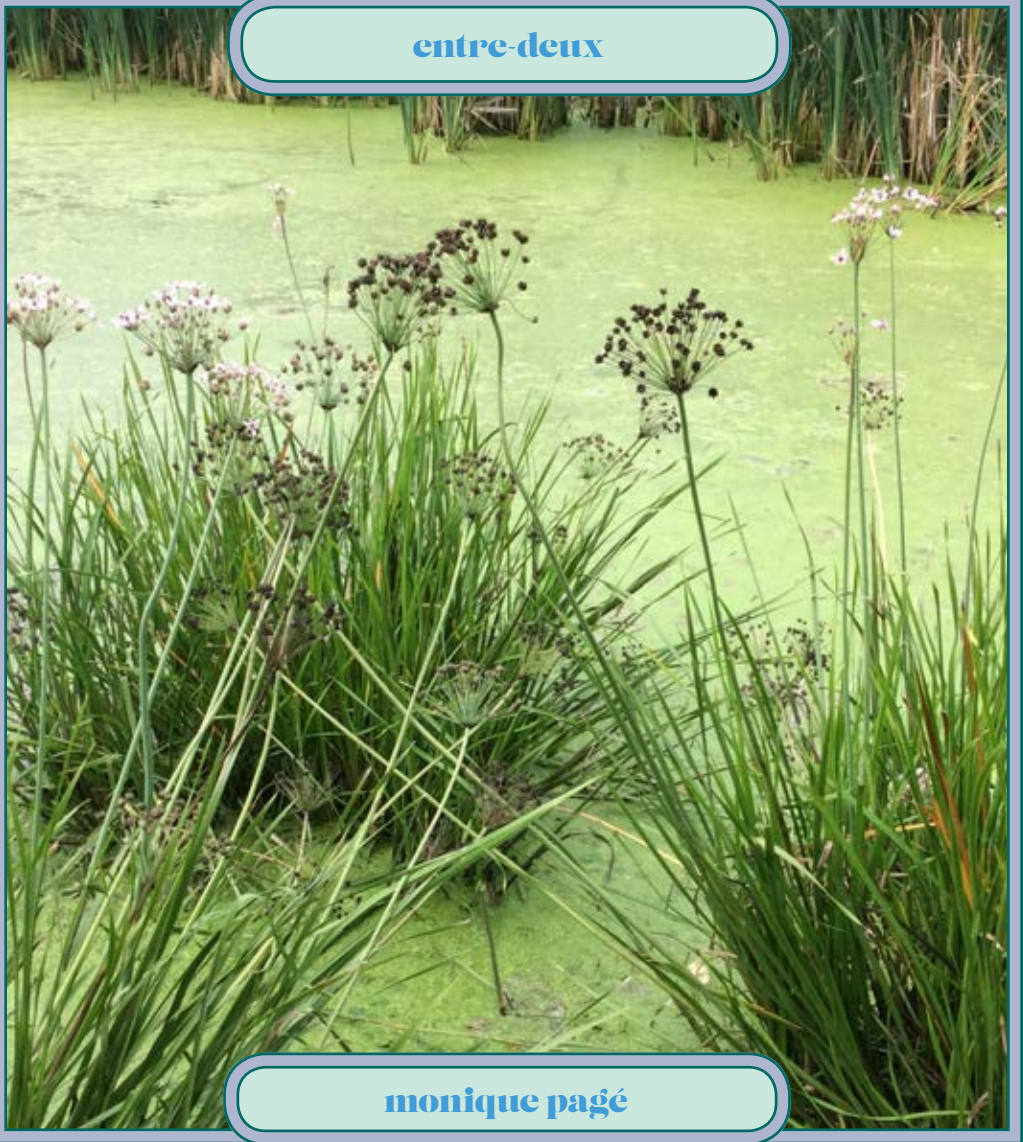
La pluie cesse. Enfin !

Je ramène ma veste de flottaison et mes rames, ne pensant plus qu'à une chose : mettre des vêtements secs. Je m'imagine mal prendre le train pour m'en retourner à Québec aussi mouillé qu'un nénuphar.

Dix-huit heures trente. Les pieds encore mouillés, je monte dans le train. Je songe à la grande aigrette vue ce matin. Comme elle passe une bonne partie de sa vie les deux pattes dans l'eau, je me dis que je peux bien endurer mes pieds humides encore quelques heures. Il ne me reste plus qu'à prendre un siège et penser plutôt à cette journée somme toute réussie sur la rivière des Mille Îles, parmi les plantes, les oiseaux et la joyeuse bande de canoteur.euse.s de La Traversée. Mon esprit s'empresse toutefois de chasser toute image du canot malfaisant...

Pourvu qu'aucune grenouille n'ait eu l'idée de se glisser dans ma veste ou mon sac et ne s'avise d'en sortir dans le wagon passager. Quoique cela pourrait être amusant, et mettre un peu d'action dans le train de soirée vers Québec...

entre-deux



monique pagé

Entre deux conversations, je me suis assise près du marécage et j'ai fermé les yeux, visage au soleil. L'intérieur de mes paupières s'est animé : une moire orangée y chatoyait au gré de la brise. Autour, le bruissement des feuilles a semblé s'amplifier. Je pouvais, à l'aveugle, situer les remous du vent.

J'ai entendu les cancanements d'un vol de bernaches au-dessus de moi. Puis, dans mon dos, un pépiement de quelques secondes à peine. J'ai senti l'air frais prendre toute la place dans mes poumons. Ma respiration et mon rythme cardiaque se sont accordés au beau temps. Tout ça pour moi ! Je n'avais eu qu'à fermer les yeux.

Des pas se sont approchés. Je n'ai pas eu envie de quitter ma retraite. Cependant, mes paupières se sont légèrement entrouvertes. J'ai entraperçu des formes rondes comme des demi-gouttelettes de lumière blanche le long de mes cils. Les ai rangées dans ma mémoire, pas question de quitter les eaux claires du marécage.



les absentes

rachel bouvet

De loin, on ne discerne pas grand-chose, juste une immense talle verte surmontée d'un fin liseré semblant indiquer la présence de fleurs au bord de l'île. La longue ligne blanche s'épaissit à mesure que nous avançons. De larges feuilles vert franc apparaissent peu à peu, parmi lesquelles serpentent des fleurs d'une drôle de forme : on dirait des épis recourbés ou des langues effilées d'un blanc crémeux. Impossible de débarquer. Nous approchons le canot le plus

près possible pour prendre des photos. Les plantes m'intriguent, j'aimerais pouvoir distinguer les minuscules fleurs serrées les unes contre les autres, mais mon appareil n'est pas assez sophistiqué. Yasmine a opté pour le kayak, je la vois s'aventurer du côté de l'île aux Fraises. Karim paye afin de trouver les meilleurs angles pour les prises de vue. Lui qui parvient d'habitude à identifier les espèces végétales sans trop de mal se trouve ici au dépourvu : il n'a jamais rien vu de pareil.



Une année plus tard, j'y retourne. Caroline sillonne la rivière depuis plusieurs étés, mais elle ne connaît pas trop les plantes, mis à part les espèces les plus communes comme la nymphée odorante, la renouée écarlate et l'érable argenté, et deux espèces menacées par le remblayage des rives et le développement agricole et urbain, soit la carmantine d'Amérique et la lézardelle penchée. Le Parc de la Rivière-des-Mille-Îles s'est engagé à protéger ces dernières depuis 2005 puisque c'est l'un des seuls endroits au Québec où il en reste encore¹. Intrigué, Yves ouvre sa *Flore laurentienne*, qui ne le quitte jamais. C'est à ce moment-là que je les reconnais. Pour tout dire, le nom de lézardelle penchée, *Saururus cernuus* Linnæus, leur va assez bien, surtout quand on se met soi-même à lézarder au soleil pour mieux les observer. Cela dit, on décèle mieux leur petit air saurien quand on fait un détour par le grec. *Sauros* signifie lézard et s'il a été traduit en latin par *saururus*, il a aussi servi à nommer un sous-ordre dans la classification des reptiles. La queue de lézard s'inclinant vers le sol (*cernuus* veut dire penchée) rejoint ainsi dans

mon esprit les reptiles amphibiens que sont les alligators des bayous louisianais, les crocodiles du Nil et les iguanes marins des Galapagos. Certain.e.s l'appellent aussi « saurure penché », « saurure incliné », « lizzard's tail² ». Linné a tenu à lui donner son nom (*Linnæus*), mais il n'a pas été le premier à identifier l'espèce, il a simplement rebaptisé celles qui avaient été identifiées par le voyageur-naturaliste et botaniste français Charles Plumier.

Pour les botanistes, la désignation latine sert à classer les plantes par familles, par espèces, à distinguer des variantes d'une région à une autre, à faire des recoupements, à développer la connaissance de ce vaste ensemble que constitue la flore. Tandis que pour moi, le nom est une porte. Il arrive que celle-ci reste fermée, mais elle ouvre la plupart du temps sur des chemins inattendus. Parfois, les sonorités du nom vernaculaire ou de la désignation latine pavent la voie. D'autres fois, les bribes de savoir glanées dans des ouvrages austères s'agglutinent, lézardant au passage les significations admises. À force de multiplier les allers-retours entre la plante et les mots pour la dire, les deux registres finissent par s'appivoiser, par s'amadouer.




Fin août, nous pagayons en direction du grand marais et soudain je les vois, sur la droite, assez loin tout de même. D'un geste de la main, je montre les immenses talles vertes. Nous nous promettons de nous arrêter en revenant.

Sauf qu'il pleut à verse sur le chemin du retour. On hésite un peu, j'aimerais faire le détour malgré la pluie, mais c'est Jean-Pascal qui dirige le canot, il aura le dernier mot. La floraison est terminée, il ne reste que les grandes feuilles

vertes et les rhizomes qu'on voit émerger par endroits sous la terre mouillée. Je reconnais l'endroit, les souvenirs des fleurs inclinées me reviennent, et leur nom, que je connais désormais. Impossible toutefois de traduire l'émerveillement qui m'avait saisie ce jour-là. Les autres canots sont loin maintenant. À cause du détour, nous avons été distancé.e.s. Il me semble avoir aperçu un canot bloqué dans la passe étroite entre l'île Chapleau et l'île Kennedy, celui de Claudette et Laetitia, je crois, à cause du poncho fuchsia de la seconde, mais c'est un peu flou. Comme les gouttes d'eau ruisselaient sur mes lunettes, je les ai enlevées, je navigue maintenant à vue comme on dit.



J'aurais dû me méfier, le niveau de l'eau n'est pas très haut, surtout à cet endroit. Notre canot est complètement immobilisé. Jean-Pascal me pose des questions auxquelles je n'ai pas de réponse. J'ai la vue complètement brouillée, je ne distingue rien à part la roche qui fait un bruit sourd quand je sonde l'eau avec ma pagaie. Comment lui dire que la pluie et le froid ont embrumé ma voix ? Le mince filet qu'il me reste est insuffisant pour lancer des paroles d'un bout à l'autre de l'embarcation. Alors il met les pieds dans l'eau, décidément c'est une habitude, mais cette fois ce n'est pas pour lire un texte sur les épinettes ou la forêt, c'est pour dégager le canot. Nous poursuivons notre périple en silence jusqu'à ce qu'il s'écrie : « Un martin-pêcheur ! ». Quelque part au large de l'île Gagnon, un battement d'ailes, un éclat de bleu, un éclat de joie qui explose parmi les gouttes. Le vol



du martin-pêcheur a allégé l'atmosphère, l'averse a diminué d'intensité. Rencontrer des oiseaux, c'est toujours un événement en soi. Il y a d'abord eu les aigrettes blanches si délicates sur leurs pattes plantées dans la vase, juste après le pont, ensuite nous avons savouré pendant quelque temps les jacassements des colverts et des bernaches, l'enregistreuse dans le creux de la paume. Des rencontres marquantes, en rien comparables avec celles des plantes, silencieuses, distantes, immobiles en apparence.



Vous ne les avez pas vues, je sais bien, vous ne pouviez pas les voir puisqu'elles étaient absentes, du moins leurs fleurs. Si jamais vous y retournez, n'attendez pas la fin de l'été, elles seront déjà fanées. Pour les trouver plus facilement au milieu des mille îles que la rivière recèle soit disant, allez jusqu'à l'île des Juifs, et si jamais vous apprenez pourquoi elle a été nommée ainsi, dites-le-moi, j'aimerais bien le savoir. Tout comme j'aimerais savoir de quel genre de râteaux il est question dans le nom wabanaki, Makigôtekw (la rivière aux râteaux), de ce cours d'eau qui a aussi été nommé rivière Jésus, rivière Saint-Jean, rivière de Repentigny, rivière de la Chesnaye, rivière Ottawa ou Attawa, une rivière aux trente-six

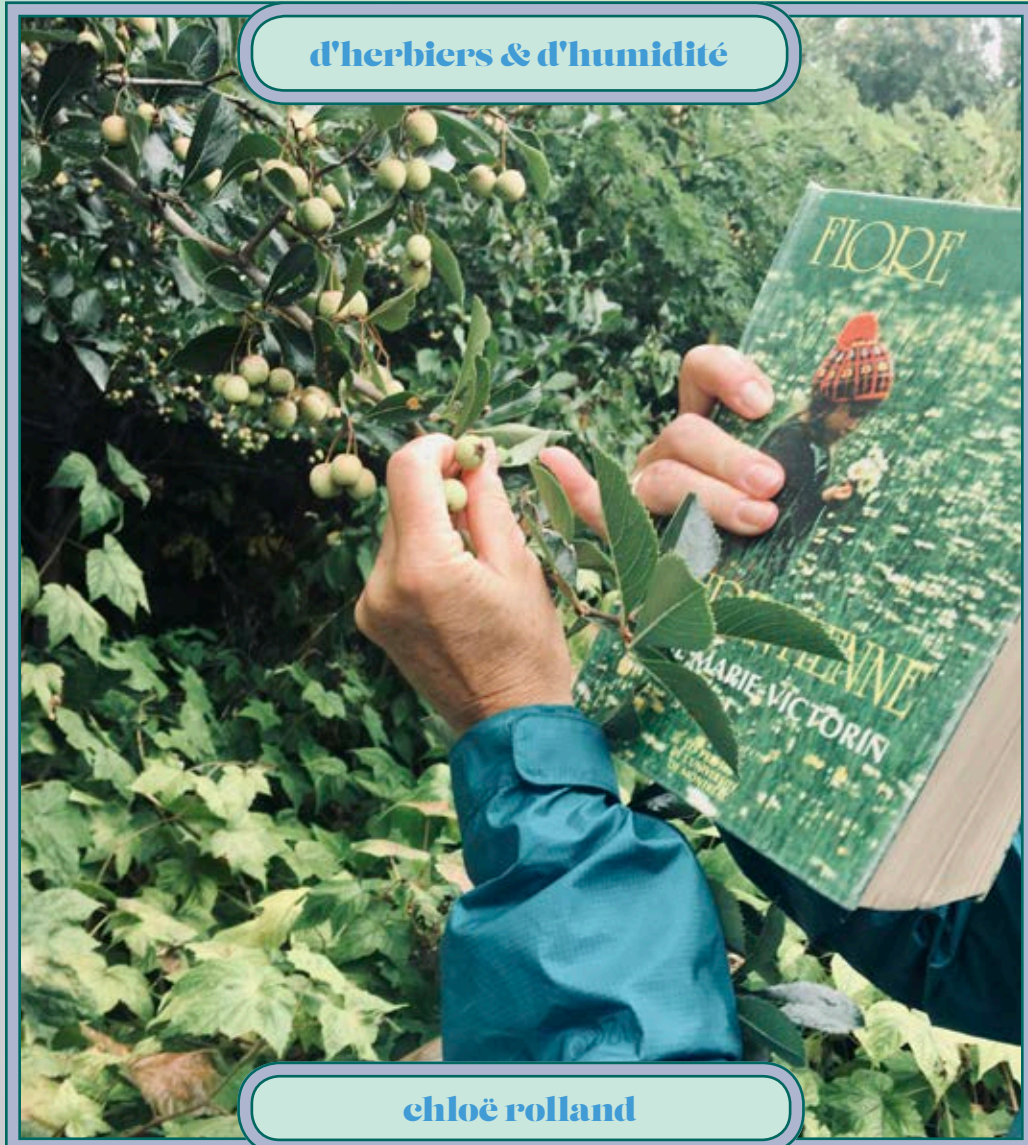
noms en somme, dont plusieurs ont disparu. Peut-être en dénicheriez-vous quelques-uns en longeant ses rives ? Peut-être verrez-vous les lézardelles se pencher sur le côté, comme si l'eau les aimait ? Vous captiveront-elles comme elles m'ont captivée ?

Je doute de l'efficacité des mesures de protection, tout comme je doute de la prévalence du nom et de la classification dans l'élaboration de la connaissance. Pour éviter que ces plantes menacées disparaissent de la surface de la terre, des milieux humides, il faudrait commencer par les faire exister dans les regards, dans les mémoires, par leur donner une place dans nos histoires. Il faudrait expérimenter leur cycle saisonnier, sentir la sève se propager dans les tiges, percevoir l'avancée des rhizomes sous la terre, déceler leur présence à la fois si frêle, si précaire et en même temps si vivace, en autant que les eaux ne soient pas chargées de polluants nocifs. Leur manière de vivre est à mille lieues de la nôtre et l'extraordinaire variété des espèces végétales a de quoi intimider les plus intrépides d'entre nous. Mais il suffit de s'en approcher, de les observer avec soin, de se laisser ravir en quelque sorte, pour qu'à chaque coup de pagaie, leur beauté s'accroisse, ainsi que notre présence en ce monde.

notes

1. En fait, les colonies de lézardelles penchées ont été répertoriées à treize endroits au Québec : <https://www.environnement.gouv.qc.ca/biodiversite/especes/lezardelle/lezardellePenchee.pdf>.
2. Jardins ! L'Encyclopédie, site de jardinier.ères internautes : nature.jardin.free.fr.

d'herbiers & d'humidité



chloë rolland

C'est en marchant avec Dalie l'irrévérencieuse que j'ai commencé à y penser. Et aussi sans doute parce qu'avant l'atelier, en annonçant à plusieurs qu'il portait sur les plantes en milieux humides, j'avais récolté quelques boutades, quelques sourires en coin. Les gens ont l'esprit tordu, vous me direz. Sans doute.

C'est comme ça que ça a commencé.



Marie de Lorimier, tu as 12 ans, je t'imagine, les cheveux noirs de jais et les yeux d'un bleu émeraude. Ton air frondeur; tu avais quatre frères que tu disais tannants et tu as tôt fait d'apprendre à parer les coups. Plus tard, tu aimeras chasser la perdrix. À Saint-Jérôme, on racontera que tu tuais une corneille au printemps avec ta carabine et que tu l'accrochais à la corde à linge pour faire fuir les autres. Tu t'es mariée tard, après être passée par les Beaux-Arts à Montréal et par l'étude du modèle vivant à New York, avec ta sœur comme chaperon.

J'ai reçu de toi un petit herbier daté de 1930, un vieil album-photo d'enfance et un portfolio remplis de croquis de modèles vivants, exécutés à New York, tous très beaux: tu étais douée.



Durant la première journée de l'atelier, on suivait les sentiers dans le Parc de la Pointe-aux-Prairies, en petites équipes. Dalie et moi, on blaguait sur le fait que personne ne parle jamais de l'amour queer dans la sexuation des plantes, alors que le lexique décrivant leur reproduction est rempli de féminin, de masculin et d'organes reproducteurs genrés, et qu'en réalité, leurs modes de reproduction respectent très rarement les paradigmes contraignants de l'hétéronormativité. En après-midi, installé.e.s dans un coin du parc avec les plantes qu'on devait cueillir avant l'atelier, attelé.e.s à en faire des pages d'un herbier géopoétique, on a lu certains extraits de la *Flore laurentienne*. Je cherchais des informations sur la fleur de nénuphar

que j'avais impunément arrachée à son lac, sans savoir qu'elle avait mis sept ans à y pousser. Et j'ai été happée par la prose du frère Marie-Victorin, d'une grande sensibilité.



130

Tu as 13 ans, je t'imagine, appliquée et éblouie, tes mains fortes collant avec soin les spécimens que tu as récoltés. Ton père est décédé l'année précédente. Je me représente mal le deuil, je vous regarde sur les photos, vous êtes encore si jeunes. Tu complètes ton herbier et tu l'envoies: un concours au Devoir destiné aux élèves de ton âge, organisé par l'Institut de botanique de l'UdeM et parrainé par le frère Marie-Victorin.

Sur la première page du cahier, ton écriture à l'âge adulte, une note comme on en retrouve beaucoup sur tes documents: «Prix de \$2,50 en Or!!»



En revenant de l'atelier, j'ai lu un peu sur le personnage Marie-Victorin. Né en 1885, baptisé Conrad Kirouac, il se joint aux Frères des écoles chrétiennes à 16 ans, et se consacre durant 20 ans à l'enseignement au secondaire. Il développe ensuite un fort attrait pour la botanique et y consacre le reste de sa vie. Ses réalisations sont magistrales: il fonde le Jardin botanique en 1931 et publie *La Flore laurentienne*, son œuvre phare, en 1935.

À la bibliothèque, parmi les livres de botanique, un titre intrigant: *Lettres biologiques – Recherches sur la sexualité humaine*.



Marcelle Gauvreau, tu as 23 ans, tu as la santé fragile, tu as combattu la polio très jeune et tu viens tout juste de te guérir de la tuberculose. Trois ans plus tôt, ton père médecin a acheté une maison à Rivière-Beaudette, et on dit que c'est là que tu t'éveilles à la nature. En 1929, après quatre ans de convalescence, tu t'inscris à la Faculté des lettres et de philosophie de l'Université de Montréal et tu y étudies un an.

Ensuite, il y a le concours, le même que Marie, la même année. Tu ne remportes aucune pièce d'or, ton âge les oblige à te classer hors concours, mais ton herbier se distingue, et surtout, tu rencontres Conrad Kirouac, alias le frère Marie-Victorin.

Ce sera déterminant.



En 1933, le frère Marie-Victorin entame une correspondance avec une étudiante de maîtrise qui deviendra sa collègue et sa confidente : Marcelle Gauvreau. Rapidement, à la suite d'une conversation qu'il.elle.s semblent avoir eu de vive voix, leurs échanges quittent l'univers de la botanique pour se concentrer sur celui de la sexualité humaine, mais toujours avec la même candeur, la même avidité qu'il.elle.s avaient à parler des plantes et des projets auxquels il.elle.s participent. Il reste de ces correspondances deux livres distincts, qui n'ont pas été publiés au même moment, mais qui se répondent à intervalles. *Les lettres « biologiques ».*

En 1938, Marie-Victorin se rend à Cuba pour y rencontrer d'autres botanistes, comme il l'a fait à plusieurs endroits dans le monde tout au long de sa carrière. Là-bas, il décide de pousser plus loin son exploration et d'aller dans un bordel pour y voir des femmes « en action », ensemble, et y analyser leurs ébats. Ensuite, il y retourne à plusieurs reprises et y retrouve une femme en particulier, toujours la même, durant plusieurs années : Lydia.

Il décrit en détail toutes ces rencontres dans ses correspondances avec Marcelle. Il explique son désir de voir de ses yeux la jouissance d'une femme, le coût, le fonctionnement des organes. Il lui donne du plaisir, il l'observe, il la touche.



Je pense à toi Marie, qui épouse Lucien Rolland à 25 ans, et qui cesse de dessiner. Et je pense à toi, Marcelle, qui termineras ta maîtrise, mais en complétant en parallèle des études en bibliothéconomie pour réaliser l'index de la fameuse Flore laurentienne.

Et tandis que tu restes, Marcelle, tandis que tu lui écris, Conrad voyage et explore. Sans toi, à des kilomètres, bénéficiant d'un passe-droit et d'une discrétion toute patriarcale, il rencontre des prostitué.e.s, parfois très jeunes.

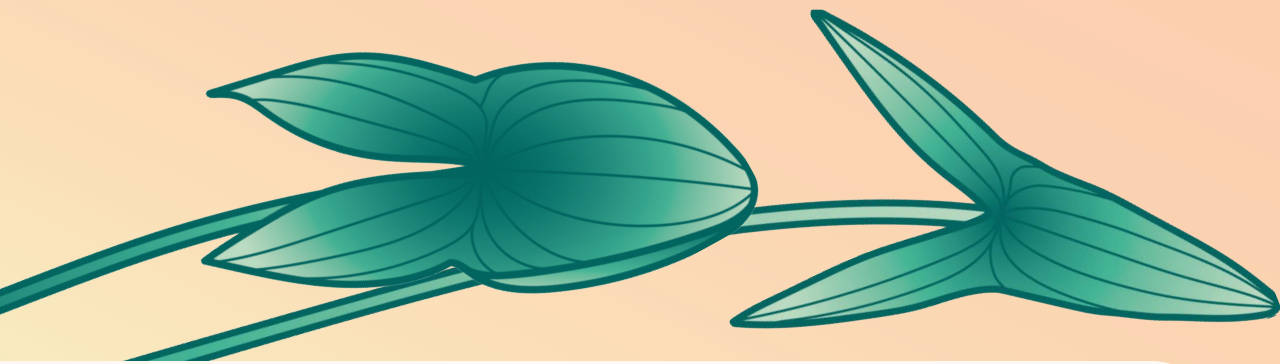
Et tu lui réponds, Marcelle, avec magnanimité, avec patience, avec reconnaissance même pour toutes ces confidences. Avec curiosité aussi.

Des deux, tu n'es pas celle qui a fait vœu de chasteté.



Durant l'atelier, quand on s'est installé.e.s pour créer nos pages d'herbier, j'étais encore toute imprégnée du moment où j'avais cueilli ma dite fleur de nénuphar, quelques jours plus tôt. C'était une fin de semaine de batifolages, au chalet familial d'une amie à Saint-Cyrille-de-Lessard, dans les terres en haut de l'Islet. J'avais emprunté un *paddle board*, et on était parties le samedi matin vers les méandres de la Rivière noire Nord-Ouest, qui nous avait menées jusqu'au lac Frontière. En le traversant, on s'était demandé si le lac servait véritablement de ligne frontalière et on s'était rendues jusqu'à un camping, de l'autre côté, en y cherchant des signes d'une américanité étrangère. Mais non. Ça parlait québ en brûlant du gaz dans des *speedboat*. Aucune altérité intéressante pour nos esprits assoiffés par la pandémie, mais près de l'autre rive, dans un marécage assez dense : des nénuphars magnifiques.





Toi, Marie, à la même époque, durant l'entre-deux-guerres, tu fais chambre à part, mais comme il te plaira souvent de le dire, ça ne t'aura pas empêchée de faire huit enfants. Et ton mari, on dira qu'il avait une chambre attenante à son bureau, en ville. On dira qu'il aimait beaucoup les femmes. On dira beaucoup de choses que jamais on ne t'adressera directement.

Et toi, tu restes, comme Marcelle, tu l'attends.

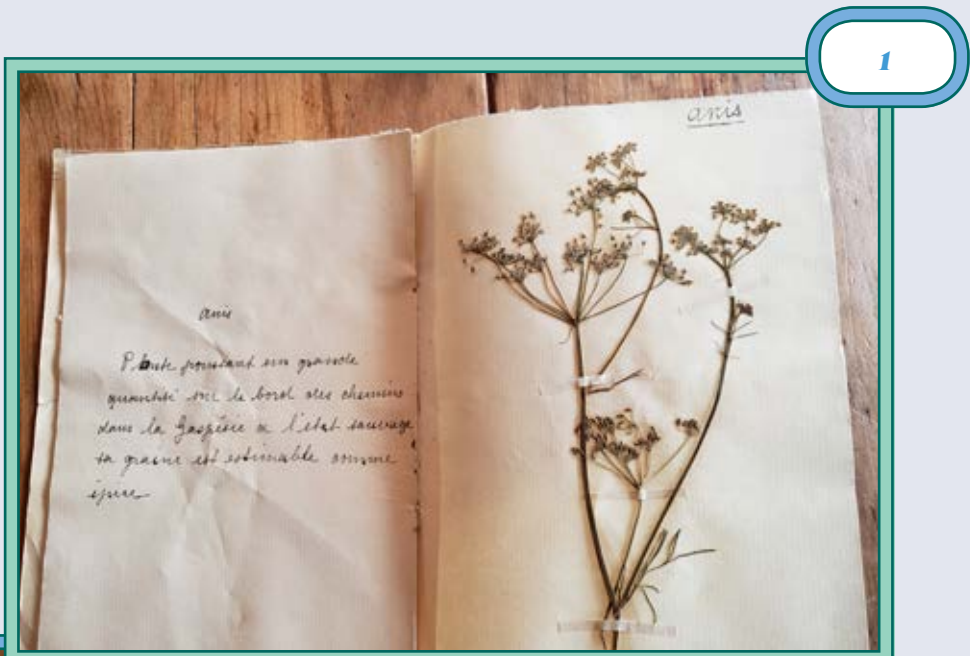
Et tu passeras les 40 dernières années de ta longue vie à Entrelacs, c'est surtout là que je te connaîtrai. Et que je te verrai avec bonheur jaser avec les oiseaux de ta voix haut perchée, et garnir ton terrain et ta maison des fleurs dont tu prendras soin dans ta serre.

Dans ces jardins, tout à coup, il n'y a plus de hiérarchie, d'attente, d'abnégation, mais un ravissement, une curiosité pour le vivant qui s'observe, qui se cueille, qui se cultive, pour la diversité, pour le partage.

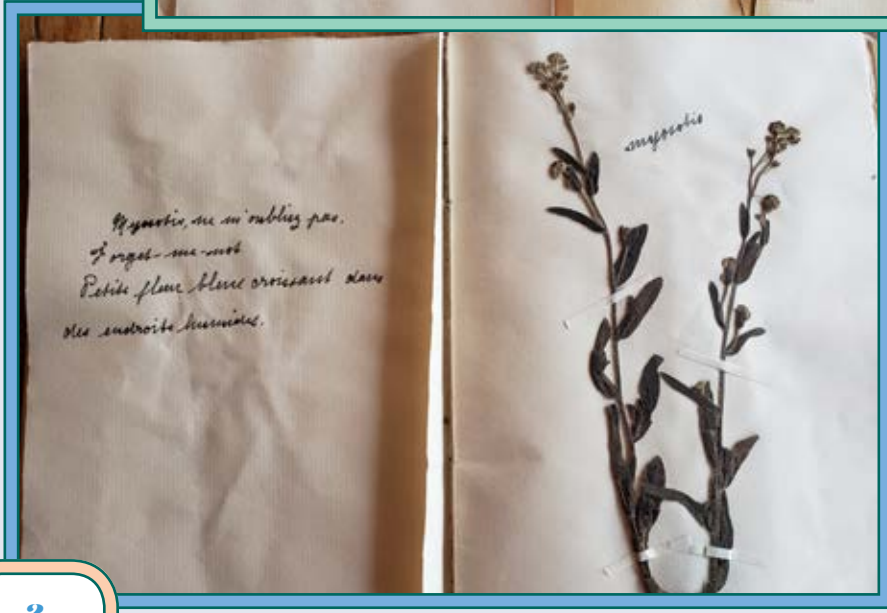


Six jours après cette sortie sur le lac, j'étais assise à une table au-dessus de laquelle on avait suspendu une bâche. J'étais entourée de géopoéticien.ne.s à l'oeuvre et j'avais encore ça en tête : l'aventure, le lac, le flirt léger. J'arrivais





134



difficilement à me concentrer sur ma tâche : créer une page d’herbier. J’ai écrit un petit texte, pour accompagner ma fleur de nénuphar, et il m’a déplu tout de suite. J’y raconte brièvement le moment de la cueillette, avec ma graphie adolescente, et ça m’a semblé jurer avec la beauté de la plante, et avec le bel esprit géopoétique qui régnait ce jour-là. Je zeytais mes comparses, l’esprit fuyant. Je nous trouvais beaux et belles, comme d’habitude, et j’avais envie de butiner dans les œuvres des autres plutôt que de poursuivre mon travail. Toutes les pages d’herbier ont été prises en photo, et j’ai rapporté la mienne avec l’intention de la terminer, ce que je n’ai pas fait, par manque d’inspiration davantage que par manque de temps.

1. Planche tirée de l'herbier de Marie: Anis
2. Planche tirée de l'herbier de Marie: Myosotis



Tu as cueilli des plantes, les as fait sécher et les a collées sur les pages de ton herbier, en y inscrivant des notes avec soin, à la plume, en lettres attachées, pour y indiquer dans quel milieu elles poussent, et parfois à quoi elles peuvent servir. Tu as mis des petits rubans pour les accrocher aux pages du cahier qui ont elles-mêmes été découpées au couteau. Sur l'une des premières pages : « Myosotis, ne m'oubliez pas. Forget me not. Petite fleur bleue croissant dans des endroits humides. » Certaines plantes n'ont pas de description, ou simplement un « ? ». D'autres n'ont pas de nom : « Plante fort délicate qui ressemble à une dentelle dont la tige et les feuilles sont collantes et poilues. Croissant dans une terre riche et humide. A un délicieux parfum d'amandes. » Une branche d'anis : avais-je déjà vu à quoi ça ressemblait ? « Anis. Plante poussant en grande quantité sur le bord des chemins dans la Gaspésie à l'état sauvage, sa graine est estimable comme épice. » Ou était-ce du carvi, ou du cerfeuil ? me demande Amélie-Anne. Tu aurais sans doute su lui répondre.



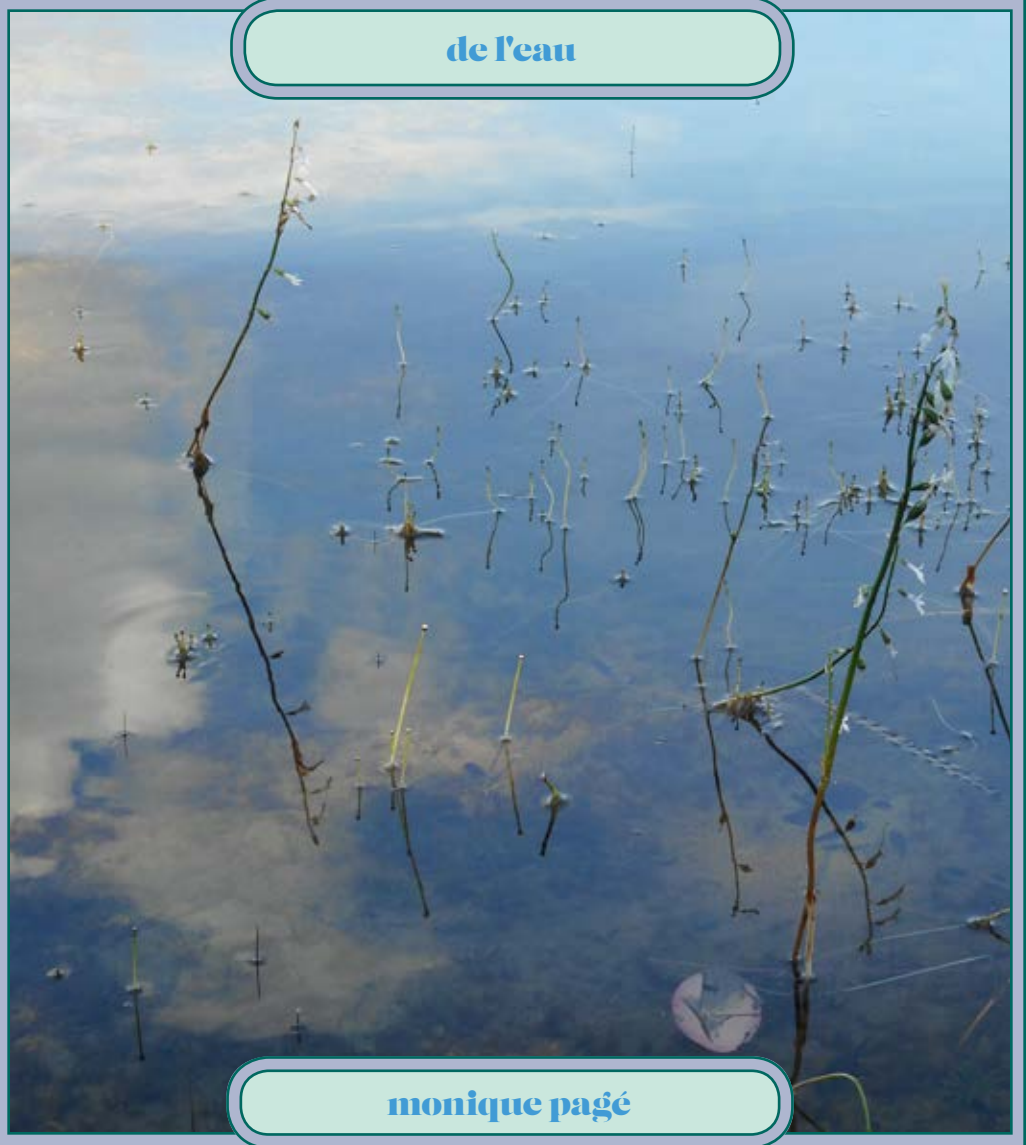
La patience, le soin, la curiosité, l'attention. Ma grand-mère n'avait assuré-ment pas l'esprit tordu quand elle a fait cet herbier. Elle ne revenait pas d'une fin de semaine de *paddle board* et n'avait pas la concentration d'une campeuse toujours sur le *fly*.



À l'heure du thé, Marie, Marcelle, je ne crois pas que vous auriez parlé de vos amours déçues.

Mais si la table avait été mise pour nous toutes, peut-être auriez-vous eu l'audace de vous interroger sur notre conception genrée de la reproduction des plantes.

de l'eau



monique pagé

Un peu, beaucoup, puis beaucoup moins... d'eau... qui séjourne, s'échappe et revient.

Marais, marécages, tourbières et étangs en sont gorgés, de façon temporaire ou permanente, cependant qu'une vie propre à ces milieux humides s'y développe.

La *swamp* de Washington, accusait Trump. Les moustiques, les fièvres et la mort ! hurlaient les conquistadors s’avançant dans les marécages inconnus. Quelle merveille ! s’exclamaient-ils devant Tenochtitlan construit sur les îles d’un marécage.

L’histoire raconte que ces aventuriers fiévreux alourdirent Tenochtitlan en lui superposant Mexico. Depuis, passé et présent s’enfoncent dans le sol imbibé et leurs bâtiments s’inclinent. Quand toucheront-ils le fond ?

Mais voilà que je m’éloigne de Pointe-aux-Prairies ! La voix de notre biologiste me ramène sur la terre montréalaise et sa douce pluie.

Le sol des milieux humides présente de mauvaises conditions de drainage, ce qui facilite la rétention de l’eau, une eau peu profonde et nébuleuse qui, à son tour, influence la nature du sol.

Dans la nature l’eau pure n’existe pas. Elle se lie aux gaz de l’atmosphère et aux minéraux des sols. Elle absorbe et transmet de la chaleur, protégeant ainsi les espèces aquatiques des changements brusques de température. Elle laisse entrer la lumière permettant aux plantes de réaliser leur photosynthèse. Ainsi, dans un étang boueux, peu de végétaux croissent alors que dans une eau plus limpide, ils prolifèrent.

L'eau s'accumule

Un sol glaiseux, une cuvette dans le terrain, les crues d'un ruisseau, une digue de castors, une pluie abondante et l'eau s'accumule. Encombrante pour les promoteurs immobiliers, cette eau enrichie est à l'origine de beaucoup de naissances. De nombreuses espèces ne survivent qu'en ces lieux : algues, bactéries, mousses, plantes vasculaires, ligneuses, animaux unicellulaires, insectes, arthropodes, mollusques... L'eau s'accumule, la vie aussi.

L'eau stagne

La lenteur de son écoulement donne lieu à une eau dormante plus chaude et moins oxygénée. Les débris organiques s'amoncellent, le fond devient spongieux : mieux vaut ne pas s'y risquer. Cela reste, pour moi, une invitation à y plonger la main. Une pointe de crainte, un soupçon de mystère, au final la peau affine sa sensibilité au contact des vies invisibles entre les doigts.

Près du petit pont, la prolifération des phragmites et des quenouilles ne laisse pas entrevoir la nappe d'eau. Ça me rappelle les tourbières près de Saint-Fabien qui cachent l'eau dans leurs mailles végétales.

L'eau s'échappe

Les plantes transpirent, c'est naturel. Mais une canicule prolongée évapore des tonnes d'eau supplémentaires. Cet été, près de chez moi, la population de moustiques a diminué. Ça pique moins, certes, mais ça prive les oiseaux insectivores ainsi que les chauve-souris. Près du pont qui croise le Parc de la Rivière-des-Mille-Îles, une digue de castors rompue a échappé son eau. Les rives soutiendront de nouvelles espèces. L'écosystème se réaménage.

Ailleurs, c'est une catastrophe, un remblayage interdit a fait disparaître les mares et avec elles les œufs, les larves et les nymphes d'insectes, les batraciens, les reptiles, les poissons et même le chant des oiseaux.

L'eau revient

Comment qualifier la musicalité d'une goutte de pluie touchant le limbe d'une feuille et l'arrivée soudaine de millions de gouttes, le cliquetis sur les toits, le grésillement de la pluie, son fourmillement sur la peau, son tambourinement sur le plastique de mon imperméable, sa chute sonore tel le chuintement des doigts dans un rideau de perles ? N'est-ce pas tout simplement le chant d'une eau de vie dans une vasque de terre, un crescendo dans un marais...

entre le géo & la poé... mémoire
des neiges fondantes & parole
humide qui persiste

110



jean morisset

Par cette magnifique journée transhumant le sidéral,
alors que le cheptel glacié a entièrement disparu ces derniers jours;
Les oies blanches prennent le relais en se regroupant les unes contre les autres
pour former des îlots flottants de forme oblongue se laissant dériver
avec la marée.

Je me demande ce qu'ont en commun, sur un plan morphologique, une talle de fleurs et une talle d'oies blanches. C'est la fluidité qui produit l'oblong comme il en est de nombreux fruits, alors que la terre ferme sous les pattes palmées s'accommodent du longiligne et de la ligne droite...

Tout l'art des jardins floraux à l'europpéenne a consisté à jouer avec le cercle et le carré, et à tondre la nature en posant un toit botanique sur les bosquets. Attaque destructrice contre le végétal pour faire la preuve de la volonté cartésienne à produire un être humain dénaturé à tête carrée.

J'écris ces lignes... ces longilignes... devant un milieu couvert de neige granulée et qui ne saurait être plus humide que maintenant. Pourtant, il ne portera jamais un tel descriptif, alors qu'en été ce même milieu pourra devenir sec-jambes cassantes.

Il y a à peine cinq pour cent du champ qui soit dégagé du revêtement nival. Car avec des nuits dont l'amplitude thermique se promène entre le plus zéro et le moins zéro — le plus-moins deux et le moins-plus deux — une pseudo-stabilité s'établit. Je dis «pseudo», sachant trop bien que je connais à peine les détails de mon ignorance et la nature de mon appétence. Par journée semblable à celle-ci, j'ai découvert très jeune que la neige... son granulé de surface chantait en fondant. Et surtout, qu'il ne fallait pas en faire mention sans risquer quelque correction à la jarnigoine.

En écrivant, je fais donc face à un milieu entièrement humide se laissant pénétrer par l'onde de lumière. Tout le dégagé entourant les troncs d'arbre peut respirer à pleins poumons et faire apparaître la verdoyance primale, mais un autre phénomène se produit. À savoir que si nous disposions d'une vision dépassant le spectre électro-magnétique dont nous sommes pourvus, nous pourrions voir beaucoup plus loin en profondeur et sentir le plaisir qu'éprouvent les premières tiges à croître sous les derniers bancs de neige. Tout autant que d'observer, sous les neiges devenues plus friables, quelque première pousse florale percer les feuilles mortes, puis les neiges afin de s'éclater au grand jour... une superbe collerette blanchie et translucide autour du cou.

Dans le fond, ce qui m'apparaît d'une évidence sans doute trompeuse pour les adeptes de milieux humides à temps complet et marécage — marée engagée —, c'est la migration des zones humides à travers les saisons versus la permanence des grandes mouvances au chenal sans lit apparent.

Lorsque je me promène, comme nous l'avons fait, sur de longs appontements de bois afin de pouvoir dé-ambuler sur la tête des humi-zones en nous expliquant entre nous ce qu'il en est, j'éprouve un sentiment de voyeurisme apprivoisé. Je jette un coup d'œil aux plantes, au végétal, aux arbustifs, et je les entends parler entre eux.elles, poussant commentaires blagueurs en se riant sans malice de nous tou.te.s.



« Oh ! Regardez ! Ils.elles nous donnent tou.te.s des désignations en latin pour nous classifier entre eux.elles.

Et nous alors ? Va-t-on les latiniser à notre tour ? Ils.elles changent constamment de vêtements

pour se déguiser la peau. À moins qu'ils.elles veuillent à leurs yeux et aux nôtres se cacher quelque chose.

Ce sont des observateur.trice.s pacifiques et attentif.ve.s qui veulent nous encercler dans leur savoir.

Que dire alors ? Les envoyer interviewer les mille méandres du Mississippi ? La confluence des diffluences ? »

« Comment répondre à leurs questions ? À leur quête de connaissance sans se sentir nous-mêmes collaborateur.trice.s de l'identité dont ils.elles nous impartissent ? »

Pour comprendre les milieux humides, faut-il disposer d'une pensée humide ? Reconnaître que le végétal l'emportera toujours sur la raison parce que ce sont les sens qui s'y aventurent derrière les formalités du savoir. Sentant intimement que de vouloir chercher le sens de l'arbre, c'est aller visiter l'ancêtre.

Aborder les milieux humides par la neige en pleine exhalaison ?

Était-ce cela ?

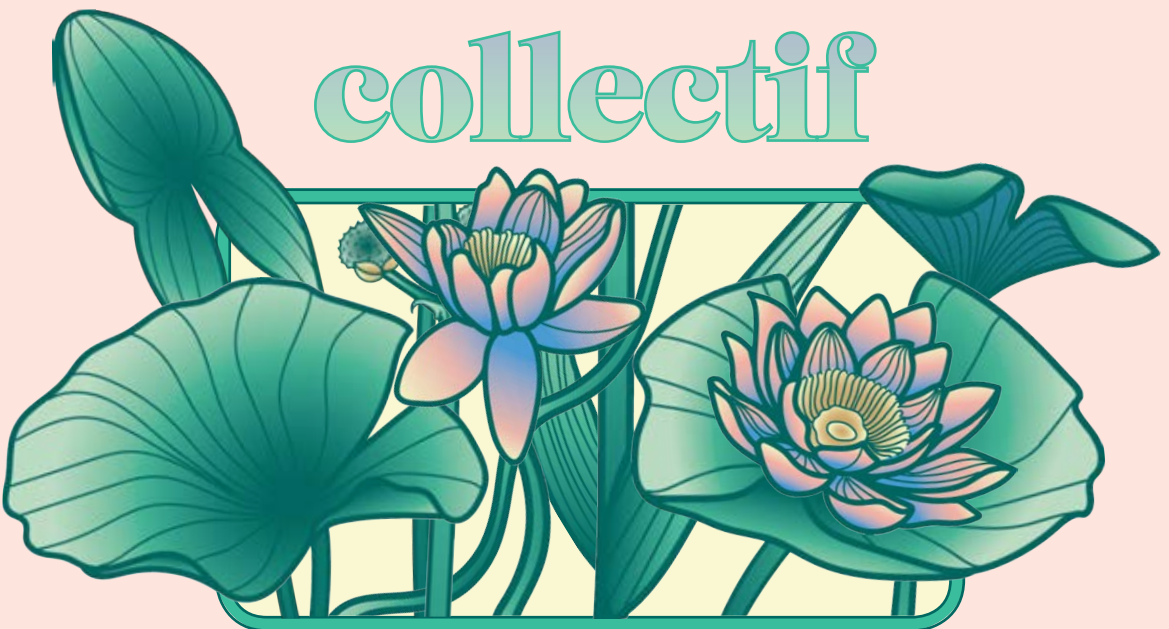
Préférer à la connaissance l'inconnaissance première et poursuivant l'échappée géopoétique contre toute tactique d'uniformisation de la nature.



herbier



collectif



En allant cueillir la sagittaire, le rabarbarin m'impressionne. Ses longues feuilles grises le couvrent. Elles flottent sur la surface de l'eau, complètement abandonnées, libres. Elles indiquent le sens du courant, effleurent les roches, suivent les débits et les fluctuations saisonnières. Se laissent bercer et deviennent hypnotiques - comme le feu, comme les vagues - pour celle de celui qui les observe. J'ai vu leur mouvement et leur liberté : je cherche à en cueillir une.

Dans le musée du lac à Kraft, qui descend la montagne jusqu'au musée Parent, le 18 août 2021. Gallus de l'Ouvroir. Elle cotoie l'impression du lac, le millepertuis de Virginie, l'espérance perforée et la basilic de Schreber, qui se repouvent aussi sur des planches de géoprotecteurs et géoprotecteurs. Amuse-Anne Mallo.



Rabarbarin
d'eau
(flottant)

S P A R G A N I U M F L U C T U A N S

01

Rubanier flottant (*Sparganium fluctuans*)**Noms communs:** *Floating burreed; Floating-leaved burreed; Water burreed***Famille:** Typhacées**Lieu de récolte:** Ruisseau du lac Kraft, qui descend la montagne jusqu'au ruisseau Parent — Collines-des-Outaouais**Description:** Vivace aux longues feuilles plates et flottantes attachées à une tige grêle pouvant mesurer jusqu'à 1,5 m. Pousse en colonies qui peuvent parfois être denses et produit des fruits sphériques, couverts de petits crochets. Côté l'Impatiente du cap, le Millepertuis de Virginie, l'Eupatoire perfoliée et la Brasénie de Schreber.**Habitat:** Milieux ensoleillés — Eaux peu profondes (jusqu'à 2 m) des étangs et des lacs**Collectionneuse:** Amélie-Anne Mailhot**Date de récolte:** 18 août 2021



02

Impatiente du cap (*Impatiens capensis*)

Noms communs: Balsamine fauve; Célandine; Chou sauvage; Solentine; *Cape touch-me-not*; *Spotted jewelweed*

Famille: Balsaminacées

Lieu de récolte: Ruisseau du lac Kraft, qui descend la montagne jusqu'au ruisseau Parent — Collines-des-Outaouais

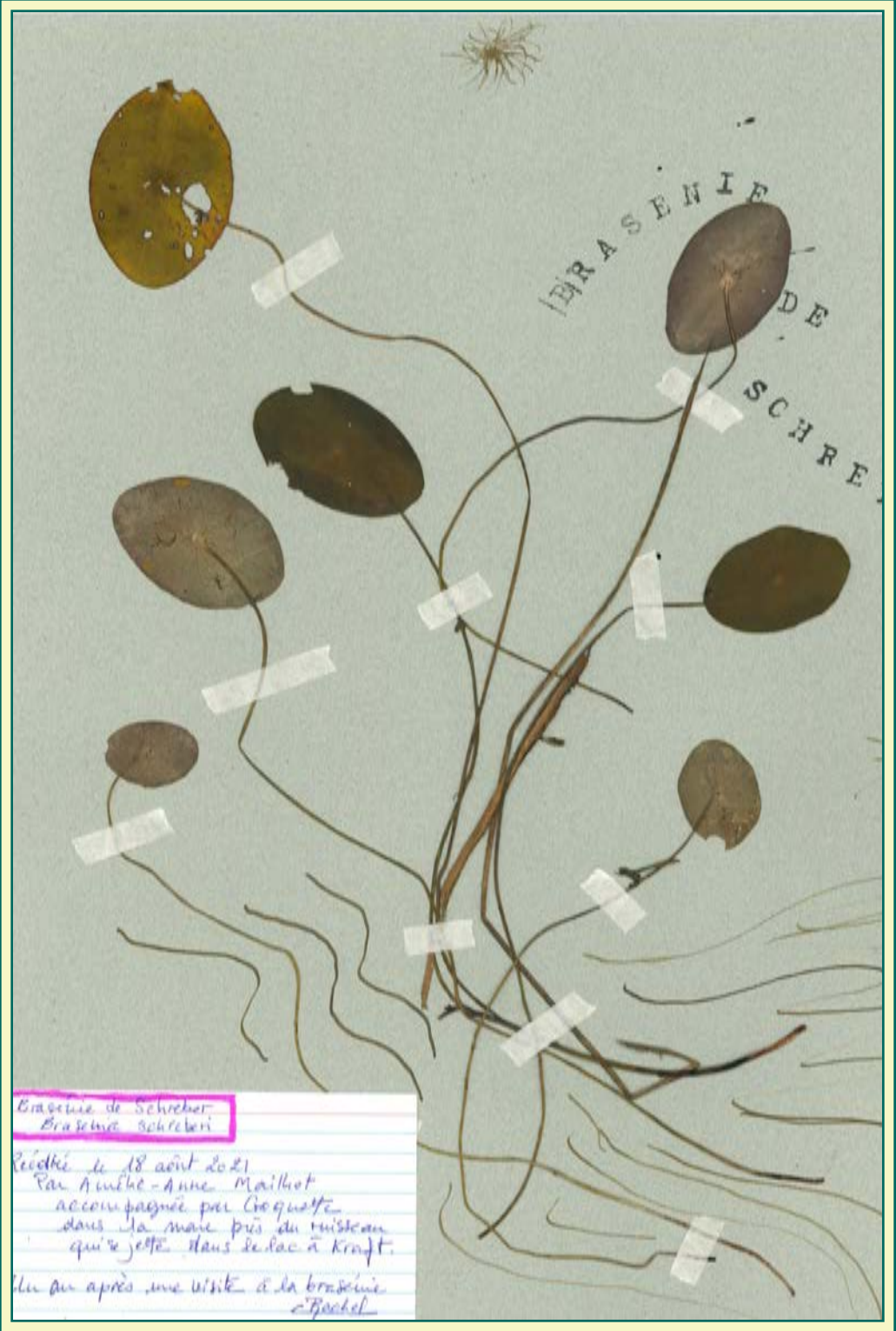
Description: Herbacée annuelle d'environ 1 m formant d'abondantes colonies. Tige dressée très ramifiée, feuilles vert lime et nombreuses fleurs orangées et tachetées en forme de cornet. Côté le Saule, l'Érable argenté, l'Alpiste roseau et la Quenouille.

Habitat: Lieux ombragés ou semi-ombragés, parfois ensoleillés — Bordure des cours d'eau, fossés, en forêt dans les groupements arbustifs fréquemment inondés.

Collectionneuse: Clara Martel

Cueilleuse: Amélie-Anne Mailhot

Date de récolte: 18 août 2021

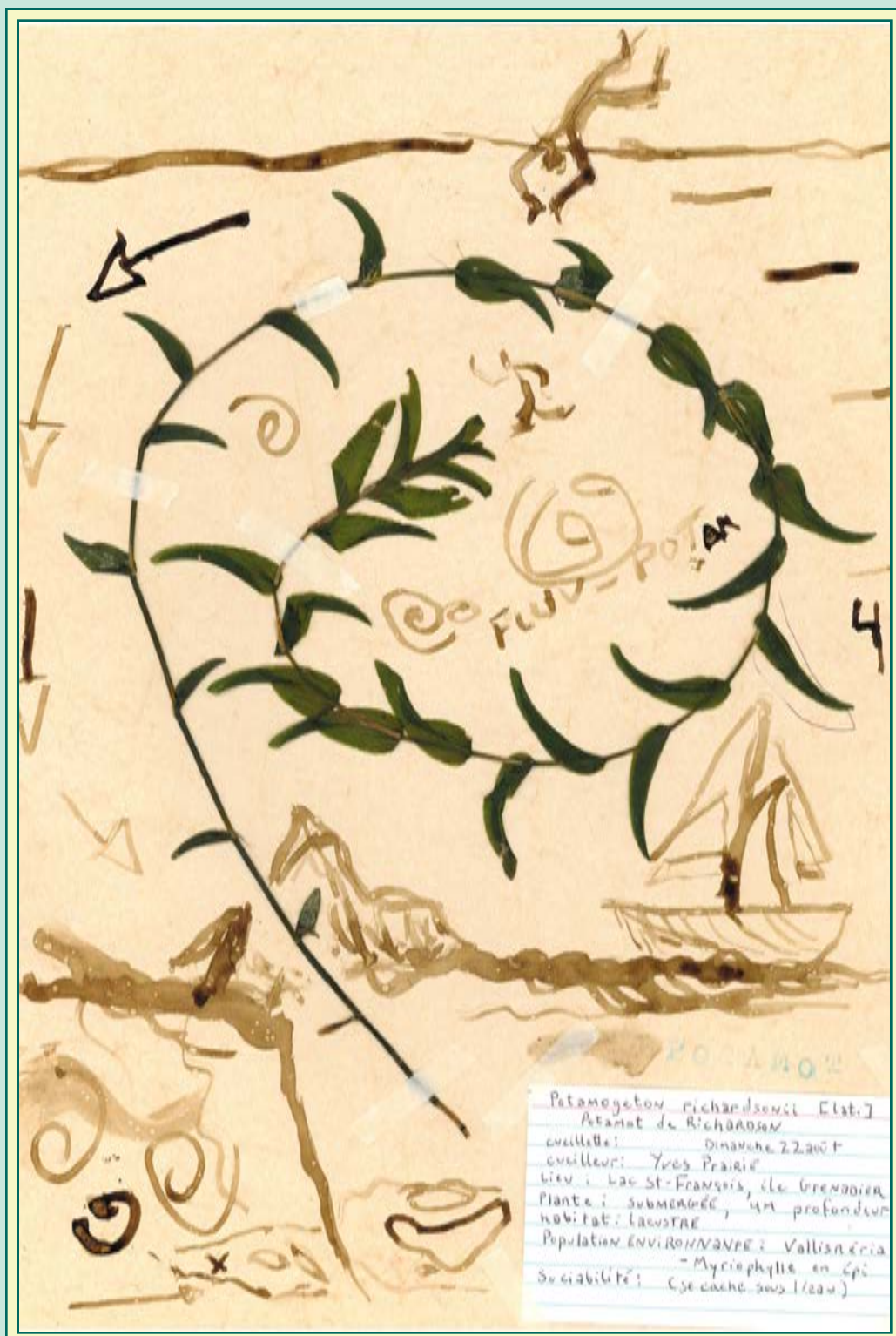


BRASENIE DE SCHRE

Brasenia de Schreber
Brasenia schreberi
Recolté le 18 août 1921
Par Anne-Marie Mailhot
accompagnée par Coquette
dans la mare près du moulin
qui se jette dans le lac à Kraft.
Un an après une visite à la brasserie
d'Échel

03

Brasénie de Schreber (*Brasenia schreberi*)**Noms communs:** *Watershield; Purple wendock; Watertarget***Famille:** Cabombacées**Lieu de récolte:** Mare près du ruisseau du lac Kraft, qui descend la montagne jusqu'au ruisseau Parent — Collines-des-Outaouais**Description:** Vivace aux tiges flexibles et ramifiées produisant des feuilles flottantes de forme elliptique au dessus vert et au dessous pourpre. Les parties submergées sont entourées d'un mussilage épais qui les rends gluantes au toucher. Pousse en colonies parfois denses et étendues.**Habitat:** Milieux ensoleillés ou semi-ombragés — Eaux peu profondes (jusqu'à 2 m) des lacs et des étangs.**Collectionneuse:** Rachel Bouvet**Cueilleuse:** Amélie-Anne Mailhot**Date de récolte:** 18 août 2021



04

Potamot de Richardson (*Potamogeton richardsonii*)

Noms communs: *Richardson's pondweed*; *Red-headed pondweed*; *Clasping-leaved pondweed*

Famille: Potamogetonacées

Lieu de récolte: Lac St-François, à 100 m de la pointe de l'île du Grenadier — Entre St-Zotique et Centre St-François, Comté de Soulange, Montérégie

Description: Vivace produisant des tiges mesurant jusqu'à 1 m, issues d'un rhizome. Ses feuilles, d'un vert olive, sont entièrement submergées et poussent en spirale autour de la tige. Côté la Vallisnéria et le Myriophylle à épis.

Habitat: Milieux ensoleillés — Eaux profondes (jusqu'à 4 m) des lacs et des étangs, cours d'eau calmes, marais intertidaux.

Collectionneuse: Denise Brassard

Cueilleur: Yves Prairie

Date de récolte: 22 août 2021



05

Prêle fluviale (*Equisetum fluviale* L.)**Noms communs:** *Water horsetail***Famille:** Équisétacées**Lieu de récolte:** Colline du porc-épic — Stanstead, Estrie**Description:** Vivace produisant des rameaux aériens dressés, cylindriques et creux, mesurant jusqu'à 70 cm. Ses feuilles poussent sur de nombreuses petites branches délicates et ramifiées à partir de la tige principale. Pousse en petites colonies pouvant devenir denses.**Habitat:** Milieux ensoleillés, semi-ombragés ou ombragés — Eaux peu profondes, mares tourbeuses, marécages.**Collectionneuse:** Monique Pagé**Date de récolte:** 15 juillet 2021

Lycopodium



cueilli en un sentier près
d'une chute où l'eau
soulage les rochers de laos
et d'orientation d'ouest

Lycopodium cf. lucidulum
14/08/2021
Romaine Jacques Cantier
Pont-Rouge

06

Lycopode brillant (*Lycopodium cf. lucidulum*)**Noms communs:** Huperzie brillante; *Shining clubmoss***Famille:** Lycopodiacees**Lieu de récolte:** Rivière Jacques-Cartier — Pont-Rouge, Capitale-Nationale**Description:** Vivace à tige couchée, rampante se redressant pour atteindre 10-12 cm. Produit des feuilles vert foncé et lustrées. Fréquente au Québec et dans les provinces maritimes.**Habitat:** Milieux ombragés ou semi-ombragés, sols frais et relativement bien drainés — Sous-bois des forêts décidues, mixtes et résineuses.**Collectionneur:** Jean-Pascal Bilodeau**Date de récolte:** 4 août 2021



Potamogeton richardsonii
 (potamogeton de richardson)

date : 22 août 2021
 nom du cueilleur : Yves Prairie
 Lieu : Lac Saint-François, à 100 mètres
 de la pointe de l'île du Grandier,
 entre St-Zotique et Centre St-
 François, Comté de Soulange,
 Haute-Côte
 Profondeur : Amélie
 Population environnante : myricophylle à
 épi, vallisneria

07

Potamot de Richardson (*Potamogeton richardsonii*)

Noms communs: *Richardson's pondweed*; *Red-headed pondweed*; *Clasping-leaved pondweed*

Famille: Potamogetonacées

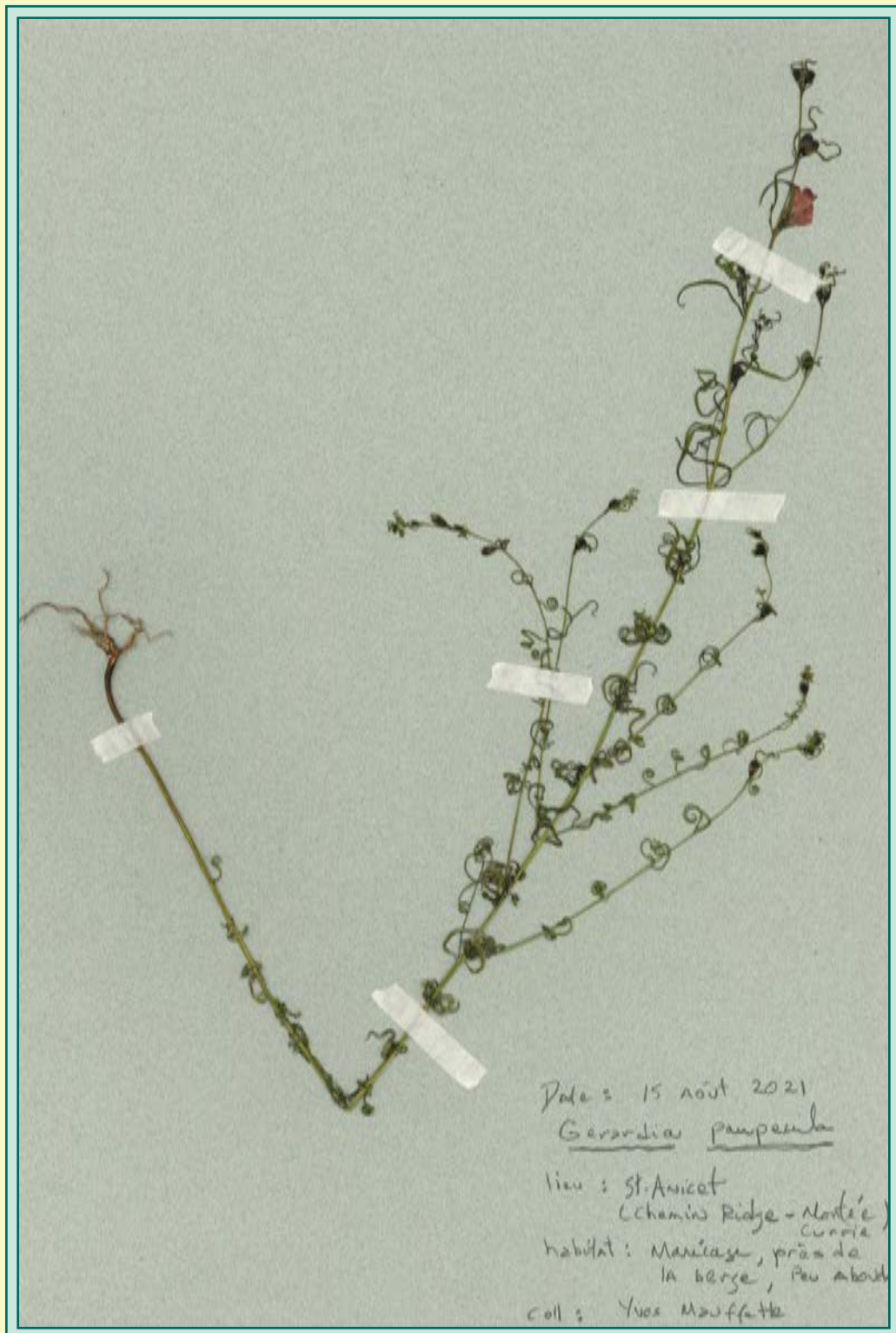
Lieu de récolte: Lac St-François, à 100 m de la pointe de l'île du Grenadier — Entre St-Zotique et Centre St-François, Comté de Soulange, Montérégie

Description: Vivace produisant des tiges mesurant jusqu'à 1 m, issues d'un rhizome. Ses feuilles, d'un vert olive, sont entièrement submergées et poussent en spirale autour de la tige. Côté la Vallisnéria et le Myriophylle à épis.

Habitat: Milieux ensoleillés — Eaux profondes (jusqu'à 4 m) des lacs et des étangs, cours d'eau calmes, marais intertidaux.

Collectionneur: Yves Prairie

Date de récolte: 22 août 2021



08

Gérardie boréale (*Gerardia paupercula* var. *borealis*; *Agalinis purpurea* var. *parviflora*)

Noms communs: *Smallflower false foxglove*

Famille: Orobanchacées

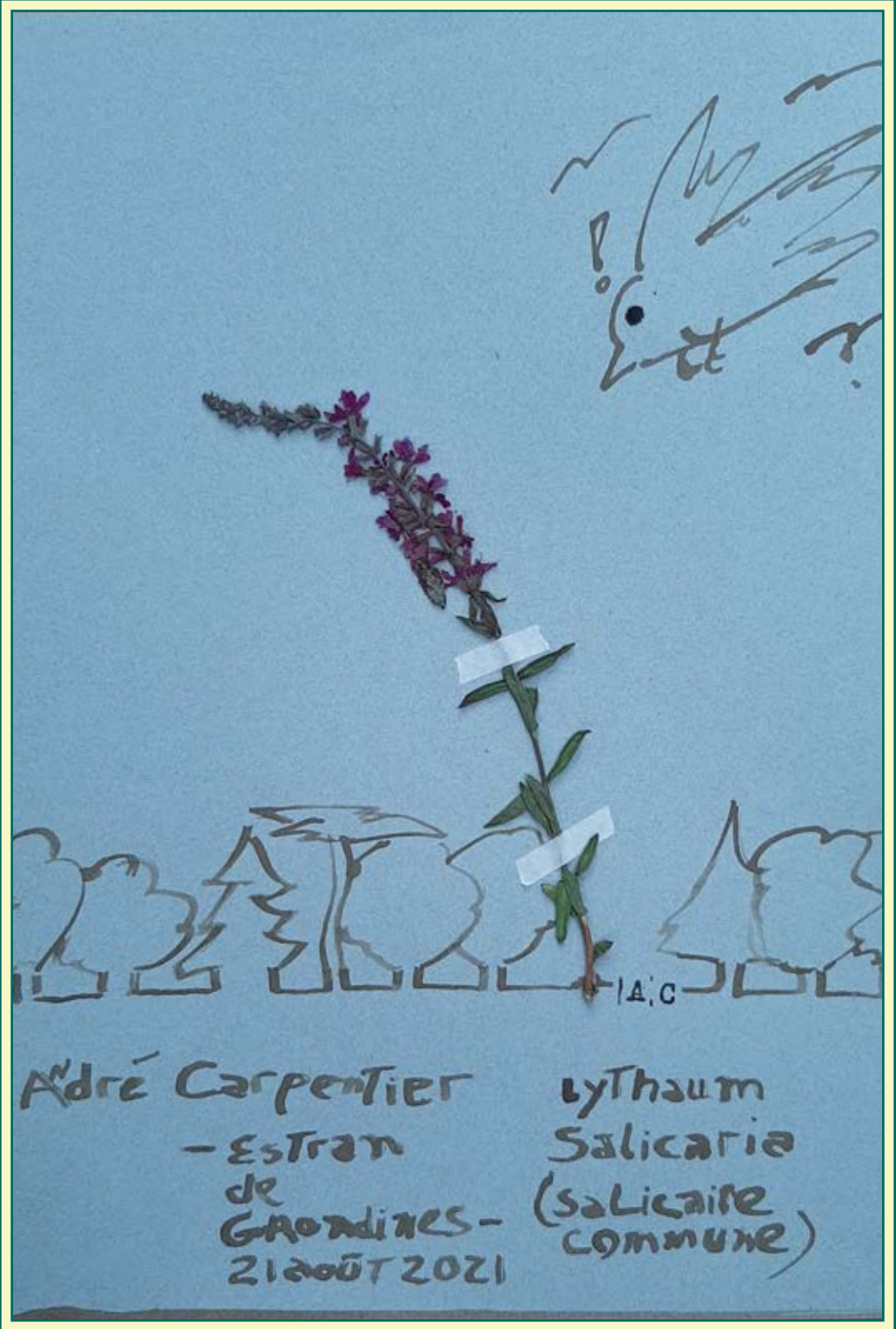
Lieu de récolte: Près de la berge d'un marécage à proximité du chemin Ridge, Montée Currie — St-Anicet, Montérégie

Description: Annuelle aux tiges dressées et ramifiées mesurant entre 15-45 cm. Produit des feuilles linéaires ou filiformes et des fleurs roses ou blanches. Pousse de manière isolée ou en petites colonies. Semblable à la Gérardie à feuilles ténues (*Agalinis tenuifolia*).

Habitat: Milieux ensoleillés — Berges des cours d'eau et grèves sablonneuses, prairies humides, tourbières, marais intertidaux.

Collectionneur: Yves Mauffette

Date de récolte: 15 août 2021



Adré Carpentier
- Estran
de
GARDINES -
21 août 2021

Lythrum
Salicaria
(salicaire
commune)

A.C

09

Salicaire commune (*Lythrum salicaria*)

Noms communs: Lysimaque rouge; Salicaire à épis; Salicaire à feuilles de saule; Salicaire officinale; Herbe aux coliques; *Purple loosestrife*

Famille: Lythracées


Lieu de récolte: Deschambault-Grondines — Capitale-Nationale

Description: Vivace envahissante d'environ 1-1,5 m aux feuilles similaires à celles du Saule et produisant des épis de fleurs mauves. Forme de denses colonies. Côté les Scirpes, l'Alpiste roseau, le Saule et l'Érable argenté.

Habitat: Milieux ensoleillés ou semi-ombragés — Rivages des étangs, lacs et cours d'eau, fossés, champs inondables, groupements arbustifs ou de hautes herbes.

Collectionneur: André Carpentier

Date de récolte: 21 août 2021



ON A FAIT 12 KM DE BAYOUS,
 DEUX BIKINIS SUR DES PLANCHES.
 SAMEDI DE CANICULE, LENT, JOYEUX.
 AU FOND DU LAC, DEUX MÈTRES DE EAU
 DES ALGUES PRISES DANS LE GOUVERNAIL.
 ON A CÉVILLÉ UN NÉNUPHAR BLANC,
 ON L'A ATTACHÉ SUR LA PLANCHE
 LA FEUILLE, PURPURINE INFÉRIEUREMENT,
 A FLÉTRI,
 LE SOIR, ENTRE DEUX PAGES DU JOURNAL
 DE MONTMÉAL, ON L'A APLATIÉ SOUS LE COUVER.
 CHLOE ROLLAND + BEATRICE LORD

N Y M P H E A

ODORATA

Lac Frontière

22 août 2021

10

Nymphée odorante (*Nymphaea odorata*)

Noms communs: Nymphéa odorant; Lys d'eau; Nénuphar blanc; *Fragrant water-lily; American water-lily; Water nymph*

Famille: Nymphaeacées

Lieu de récolte: Lac Frontière — Chaudière-Appalaches

Description: Vivace aux épaisses feuilles flottantes et rondes dont la base se scinde en deux lobes pointus; vertes sur le dessus et pouvant être pourpres en dessous. Ses fleurs odorantes, blanches et parfois rosées, peuvent atteindre 19 cm de diamètre.

Habitat: Milieux ensoleillés et de préférence vaseux — Eaux peu profondes des étangs et des lacs, eaux calmes des cours d'eau.

Collectionneuse: Chloë Rolland

Date de récolte: 22 août 2021

Peuplier deltoïde (*Populus deltoides*)

Noms communs: Liard; Peuplier à feuilles deltoïdes; *Eastern cottonwood*

Famille: Salicacées

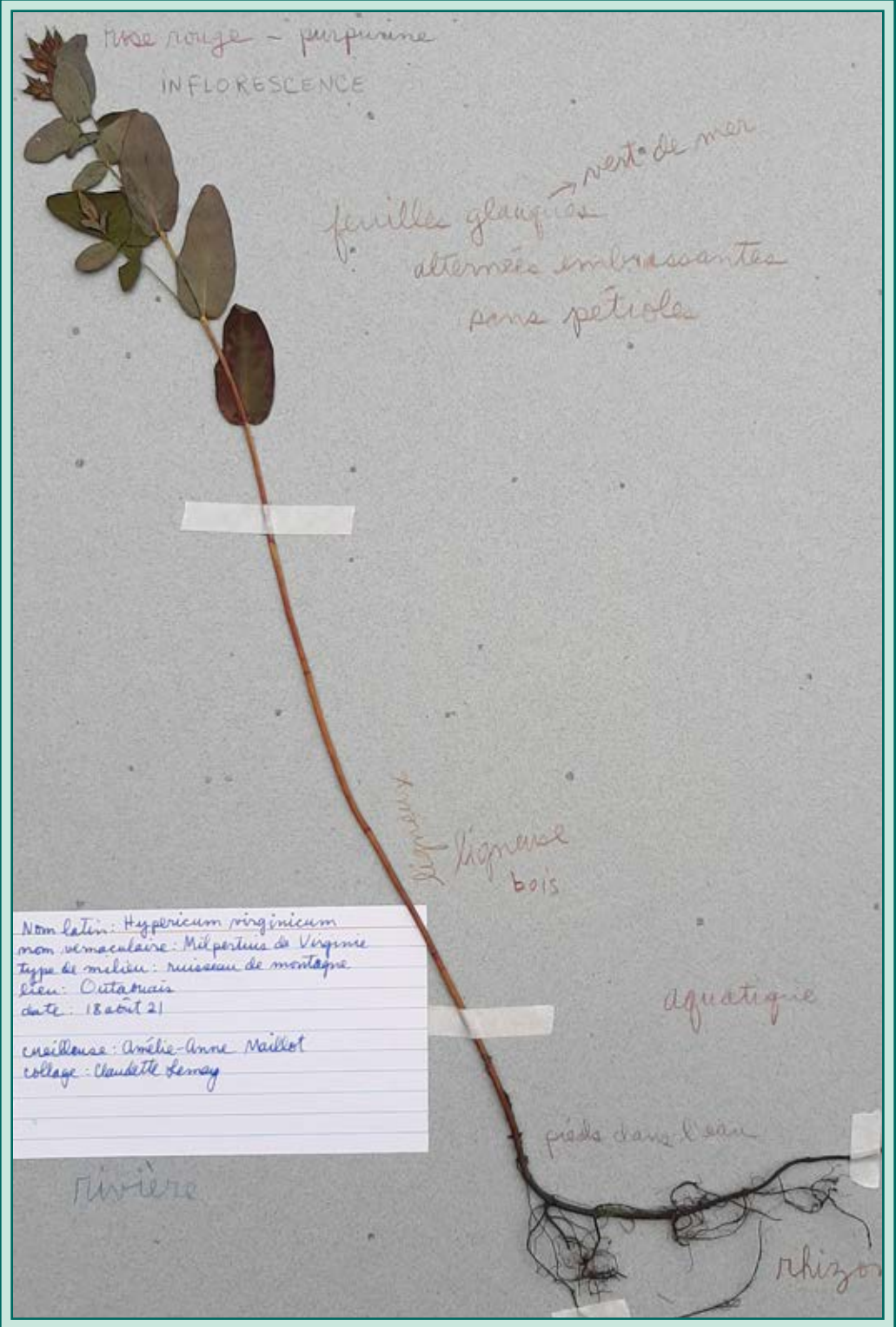
Lieu de récolte: À la rencontre de la rivière des Prairies et du Fleuve Saint-Laurent
— Montréal

Description: Grand feuillu pouvant mesurer jusqu'à 30 m de hauteur. Tronc court et rapidement fourchu, cime large et clairsemée. Écorce jaune et lisse quand il est jeune, grise et profondément crevassée quand il est mature. Feuilles triangulaires et crenelées: dessus vert vif et luisant, dessous plus pâle.

Habitat: Milieux ensoleillés, sols riches et humides — Berges des cours d'eau et plaines fertiles à proximité, basses terres alluviales.

Collectionneur: Christian Paré

Date de récolte: 28 août 2021



Millepertuis de Virginie (*Hypericum virginicum* L.)

Noms communs: *Marsh St. John's-wort*; *Virginia marsh St. John's wort*

Famille: Hypéricacées

Lieu de récolte: Ruisseau du lac Kraft, qui descend la montagne jusqu'au ruisseau Parent — Collines-des-Outaouais

Description: Vivace à tiges dressées, mesurant entre 30-60 cm. Le dessous de ses feuilles ovales présente de petits points bruns. Produit des fleurs rosées et des fruits rouges vifs à l'extrémité des tiges. Pousse de manière isolée ou en petites colonies. Semblable au Millepertuis de Fraser (*Hypericum fraseri* (Spach); *Triadenum fraseri*).

Habitat: Milieux ensoleillés ou semi-ombragés — Marais, marécages, tourbières, berges des étangs et des lacs, rives des cours d'eau.

Collectionneuse: Claudette Lemay

Cueilleuse: Amélie-Anne Mailhot

Date de récolte: 18 août 2021

18 AOÛT 2021.
RUISSEAU DE
MONTAGNE.
COLLINES DE
L'OUTAOUAIS.
DALIE GIROUX

HERBE
A
SOUDER



Eupatoire
perfoliacé

LIEUX HUMIDES, BRÛLÉS, RIVAGES.
CARACTÉRISTIQUES DE LA ZONE
INTER-TIDALE DES GRÈVES ESTU-
ARIENNES DU SAINT-LAURENT.
ANTIDOTE DU POISON DE LA CAROTTE
À MORFAU.
BONESFT. AGUE-WEED. FEVER-
WORT. EUPATORIUM PERFORIATUM

13

Eupatoire perfoliée (*Eupatorium perfoliatum*)**Noms communs:** Herbe à souder; *Common boneset*; *Perfoliate thoroughwort***Famille:** Astéracées**Lieu de récolte:** Ruisseau du lac Kraft, qui descend la montagne jusqu'au ruisseau Parent — Collines-des-Outaouais**Description:** Vivace à tiges dressées couvertes de poils blanchâtres et mesurant entre 40-150 cm. Ses feuilles dentées, au dessous pubescent, sont soudées à leurs bases, si bien qu'elles semblent former qu'une seule feuille. Produit des fleurs blanches en corymbes (formation floristique similaire aux ombelles). Pousse de manière isolée ou en petites colonies.**Habitat:** Milieux ensoleillés ou semi-ombragés — Marais d'eau douce, fossés, prairies humides, rives des cours d'eau.**Collectionneuse:** Dalie Giroux**Date de récolte:** 18 août 2021



Gnaphale des vases

Gnaphalium uliginosum

17 août 2021

Glen Sutton, Bord de
rivière.

• N. Tucki

14

Gnaphale des vases (*Gnaphalium uliginosum* L.)

Noms communs: Gnaphale des marais; Gnaphale uligineuse; Immortelle des marais; Perlière rameuse; *Low cudweed*; *Marsh cudweed*

Famille: Astéracées

Lieu de récolte: Berge de la rivière Missisquoi — Glen Sutton, Estrie

Description: Herbacée annuelle mesurant environ 20 cm. Tiges dressées très ramifiées et couvertes de duvet. Produit des feuilles vertes grisâtres ou blanches et de petites fleurs allant du brun au jaune. Pousse généralement de manière isolée.

Habitat: Milieux ensoleillés ou semi-ombragés, humides ou secs — Sols nus et perturbés, rivages des cours d'eau, fossés, champs, terrains vagues, berges des étangs et des lacs, prairies humides.

Collectionneuse: Noémie Dubé

Date de récolte: 17 août 2021

15

Quenouille à feuilles étroites (*Typha angustifolia* L.)**Noms communs:** Massette; Ondouta' (Wendat); *Narrow-leaved cattail***Famille:** Typhacées**Lieu de récolte:** Château-Richer — Capitale-Nationale**Description:** Vivace à tiges dressées mesurant entre 1,5-3 m de hauteur. Produit de longues feuilles linéaires et plates qui dépassent souvent l'inflorescence. Ses akènes aux poils bruns sont densément regroupés dans une formation tubulaire à l'extrémité de la tige. Pousse en colonies parfois denses et étendues.**Habitat:** Milieux ensoleillés ou semi-ombragés — Eaux peu profondes (jusqu'à 1 m) des étangs et des lacs, rives des cours d'eau, fossés, marais.**Collectionneuse:** Chloé Charbonneau**Date de récolte:** 31 juillet 2021

Myriophyllum
spicatum

19 août 2021
Rice Lake,
Ontario



28 août 2021
Parc de la Pointe-
aux-Prairies

16

Myriophille à épis (*Myriophyllum spicatum*)**Noms communs:** *Eurasian water-milfoil*; *Spiked water-milfoil***Famille:** Haloragacées**Lieu d'observation:** Rice Lake — Ontario**Description:** Vivace envahissante aux tiges simples ou ramifiées pouvant mesurer jusqu'à 6 m de longueur et formant une dense canopée à la surface l'eau, ce qui lui permet de produire des inflorescences en épis émergents. Ses feuilles, similaires à des plumes, poussent en groupes de 4, entourant la tige.**Habitat:** Milieux ensoleillés ou semi-ombragés — Eaux peu profondes à profondes (généralement entre 1-4 m, pouvant aller jusqu'à 10 m) des étangs, des lacs et des marais, eaux calmes des rivières.**Artiste:** Stephanie Posthumus**Date de création:** 28 août 2021

01. Rubanier flottant

Martine Lapointe, *Plantes de milieux humides et de bord de mer du Québec et des maritimes*, Montréal, Éditions Michel Quintin, 2014, p. 241.

02. Impatiente du cap

Fleurbec, *Plantes sauvages des villes, des champs et en bordure des chemins 2*, Saint-Augustin, Éditions Fleurbec, 1983, pp. 101-103.

Martine Lapointe, *Plantes de milieux humides et de bord de mer du Québec et des maritimes*, p. 125.

Michel Sokolyk & Julie Boudreau, *Plantes sauvages des milieux humides*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2009, p. 123.

03. Brasénie de Schreber

Martine Lapointe, *Plantes de milieux humides et de bord de mer du Québec et des maritimes*, p. 232.

04-07. Potamot de Richardson

Martine Lapointe, *Plantes de milieux humides et de bord de mer du Québec et des maritimes*, p. 254.

05. Prêle fluviale

Martine Lapointe, *Plantes de milieux humides et de bord de mer du Québec et des maritimes*, p. 383.

06. Lycopode brillant

Michel Leboeuf, *Arbres et plantes forestières du Québec et des Maritimes*, Montréal, Éditions Michel Quintin, 2016, p. 356.

08. Gérardie boréale

Martine Lapointe, *Plantes de milieux humides et de bord de mer du Québec et des maritimes*, p. 185.

09. Salicaire commune

Fleurbec, *Plantes sauvages des villes, des champs et en bordure des chemins 2*, pp. 35-37.

Martine Lapointe, *Plantes de milieux humides et de bord de mer du Québec et des maritimes*, p. 191.

10. Nymphéc odorante

Martine Lapointe, *Plantes de milieux humides et de bord de mer du Québec et des maritimes*, p. 238.

Michel Sokolyk & Julie Boudreau, *Plantes sauvages des milieux humides*, p. 42.

11. Peuplier deltoïde

Michel Leboeuf, *Arbres et plantes forestières du Québec et des Maritimes*, pp. 150-151.

12. Millepertuis de Virginie

Martine Lapointe, *Plantes de milieux humides et de bord de mer du Québec et des maritimes*, p. 187.

Michel Sokolyk & Julie Boudreau, *Plantes sauvages des milieux humides*, p. 94.

13. Eupatoire perfoliée

Martine Lapointe, *Plantes de milieux humides et de bord de mer du Québec et des maritimes*, p. 142.

Michel Sokolyk & Julie Boudreau, *Plantes sauvages des milieux humides*, p. 120.

14. Gnaphale des vases

Fleurbec, *Plantes sauvages des villes, des champs et en bordure des chemins 2*, pp. 68-69.

Martine Lapointe, *Plantes de milieux humides et de bord de mer du Québec et des maritimes*, p. 225.

15. Quenouille à feuilles étroites

Martine Lapointe, *Plantes de milieux humides et de bord de mer du Québec et des maritimes*, p. 224.

Michel Sokolyk & Julie Boudreau, *Plantes sauvages des milieux humides*, p. 69.

16. Myriophille à épis

Martine Lapointe, *Plantes de milieux humides et de bord de mer du Québec et des maritimes*, p. 250.

Ministère de l'Environnement et de la Lutte contre les changements climatiques, «Myriophylle à épis», <https://www.environnement.gouv.qc.ca>.



La Traversée - Atelier de géopoétique tient à remercier :

Waiakeron Gilbert, aîné kanien'ke'haka, dont la présence généreuse nous a permis d'avoir accès à une perspective kanienke'haka sur les milieux humides;

Philippe Blouin, doctorant en anthropologie à McGill, qui a été l'intercesseur nous ayant permis d'entrer en relation avec Waiakeron Gilbert : son engagement et sa disponibilité ont été fort précieux;

Christiane Hudon, biologiste, qui nous a accompagné avec enthousiasme tout au long de l'atelier en nous renseignant sur les interactions et relations en tous genres présentes dans les différents milieux humides rencontrés;

Andrée Levesque Sioui, membre de La Traversée qui, malgré ses empêchements, a contribué à l'atelier et au carnet, nous offrant une perspective wendat sur la quenouille;

Mathilde Poulin, biologiste au Parc de la Rivière-des-Mille-Îles, pour son initiation à la flore et aux enjeux environnementaux de cette rivière urbaine;

Le Parc de la Rivière-des-Mille-Îles;

Le GRIVE, groupe de recherche interdisciplinaire sur le végétal et l'environnement, pour sa participation financière importante pour la confection du carnet et sa collaboration plus large avec La Traversée;

FIGURA, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire — UQÀM, pour la subvention accordée, qui a permis de financer les activités de l'atelier et une partie de la réalisation du carnet.



ont participé à l'atelier

amélie-anne mailhot • andré carpentier • chloé charbonneau
• chloë rolland • christian paré • christiane hudon • clara martel •
claudette lemay • dalie giroux • denise brassard • élodie sinclair
• jean morisset • jean-pascal bilodeau • julien bourbeau • laetitia
de coninck • mǎdǎlina burtan • monique pagé • nicolas lanouette
• noémie dubé • rachel bouvet • roxanne lajoie • stephanie
posthumus • xavier martel • yves mauffette

crédits photos • illustrations

amélie-anne mailhot :	26 • 32 • 54 • 57 • 58 • 67 • 74
andré carpentier :	30 • 82 • 86
chloë rolland :	134
christian paré :	48 • 112
claudette lemay :	22 • 36 • 108
jean morisset :	140 • 143
julien bourbeau :	42
laetitia de coninck :	9 • 20 • 50 • 80 • 88 • 102 • 104 • 105 (haut) • 114 • 128
monique pagé :	81 • 105 (bas) • 120
rachel bouvet :	16 • 122 • 136

contributions de

jean-philippe bernard

jean-pascal bilodeau

julien bourbeau

rachel bouvet

denise brassard

andré carpentier

chloé charbonneau

lactitia de coninek

noémie dubé

dalie giroux

christiane hudon

roxanne lajoie

nicolas lanouette

claudette lemay

andrée levesque sioui

amélie-anne mailhot

clara martel

xavier martel

yves mauffette

jean morisset

monique pagé

christian paré

stephanie posthumus

chloë rolland